



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

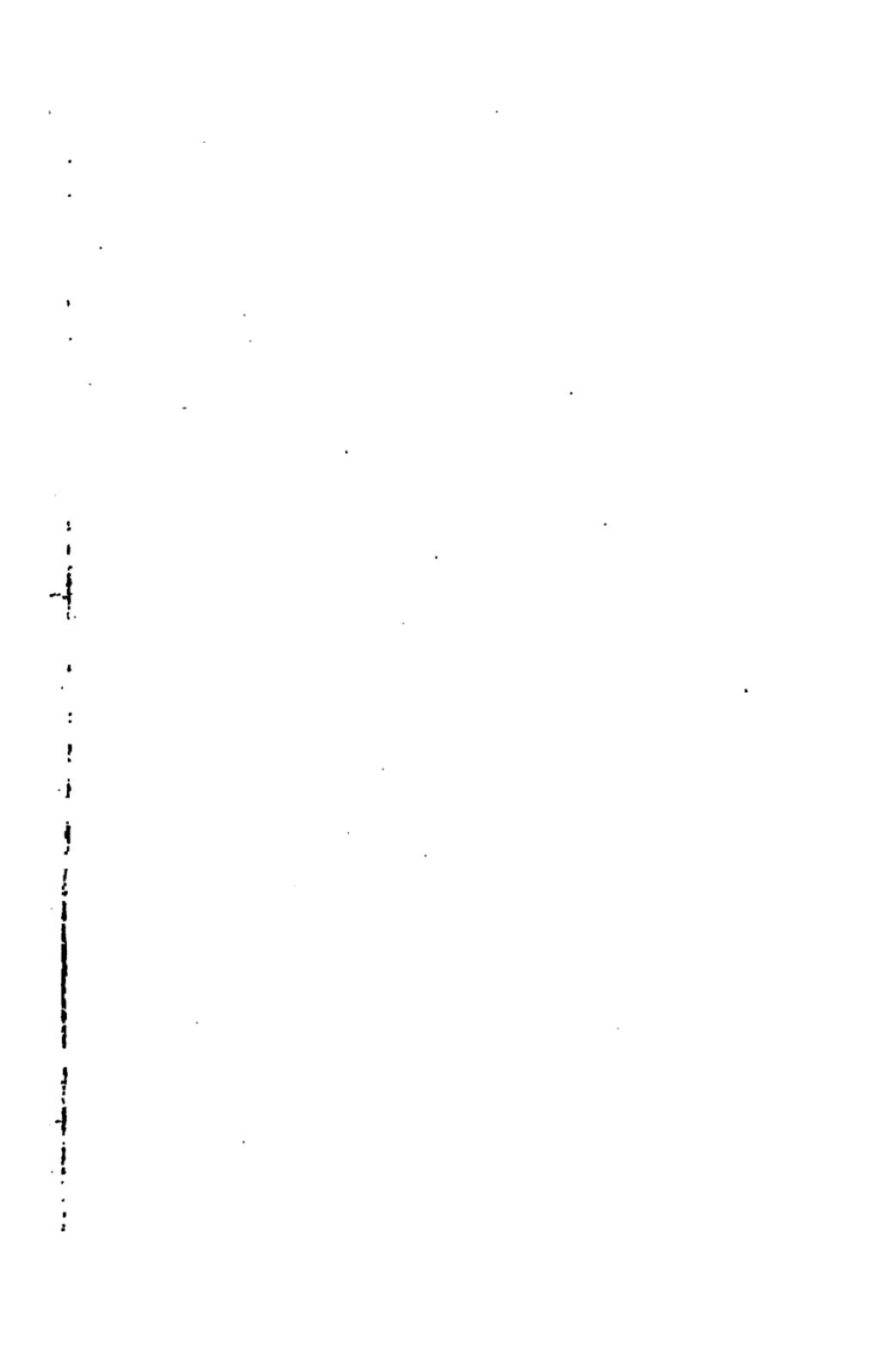
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

847  
L184  
3G



THE GIFT OF

Examiners in modern languages









JEAN LAHOR

---

La  
Gloire du Néant

---

*Sous le Ciel du Nord. — En Orient.  
L'Illusion. — Cosmos.*



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31  
NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI

71948

Examiners in

and in charge of

847

L 184

3 G



## PRÉFACE

---

**U**VRE du sang de la jeunesse (c'est l'âge où l'illusion, qui égare tous les êtres, agit le plus puissamment sur nous, et de nous, par bonheur sans doute, fait le plus aisément ses dupes), possesseur de ces deux vérités de la Science nouvelle, l'idée de l'unité de force et l'idée de l'unité de substance, j'ai eu longtemps, en ma foi panthéiste, cet éblouissement et ce vertige que donnent, sur les hauts sommets, la vision de l'espace sans bornes, ou, d'un rivage, l'aspect et le bruit immense de la mer. Ce vertige, cet éblouissement, cette joie, ils les ont connus, ceux qui, un jour, par cette foi panthéiste, ont communiqué avec la vie infinie des choses.

Mais l'expérience et l'analyse obscurcirent et ruinèrent bientôt ma vue synthétique du monde. Une fois

847  
L184  
3G



THE GIFT OF

Examiners in modern languages







n'arrête ni ne décourage : car l'optimiste étant un satisfait, que penserait-il à changer, en soi d'abord, puis en ce monde, le meilleur pour lui de tous les mondes possibles ?

Le pessimiste au contraire, épouvanté du mal universel, veut le combattre ; attristé de l'universelle souffrance, veut la diminuer, la consoler, la guérir. Il voit le fond d'impuretés et de bestialités qui demeure en nous ; il sait jusqu'où peuvent descendre la brutalité, la bassesse, la platitude humaines ; et c'est pour cela qu'il *veut autre chose*, qu'il rêve et qu'il exige une *humanité neuve*.

Mais la pitié le saisit parfois, quand il se rappelle d'où l'humanité est sortie, et ce qu'il lui a fallu d'efforts pour se dégager de l'antique fange originelle ; et, mesurant ce qu'elle a fait déjà, il espère, il croit, il sait qu'elle fera plus encore, et il *veut* qu'elle fasse plus encore. Il n'oublie pas la prophétie de Prométhée. Lui aussi, le Titan, fut la victime de Zeus, comme nous le sommes toujours d'une Nature moins souvent bonne que maligne ; lui aussi était entouré de puissances malfaisantes et jalouses ; et il dit à Zeus : « Je n'obéirai pas ; tu as voulu l'homme faible et nu, chétif et vil, pareil aux brutes ; je le vêtirai de force, je l'armerai d'intelligence et de courage ; je lui donnerai l'étincelle de vie, le feu du ciel, tous les secrets magiques qui font ton pouvoir ; je résisterai et le ferai résister aux fatalités naturelles. Tu lui as mis au cœur, comme aux fauves, comme aux serpents, ses frères, l'égoïsme et la haine ; moi, j'y ferai naître la pitié, la miséricorde, l'amour. Tu as voulu entre les peuples la discorde et la guerre, par ce besoin, qui sans fin

les tourmente, de nourrir leur ventre; je ferai cesser la discorde et la guerre. Tu les as créés et leur refuses le peu qu'il faut pour que tous vivent; je vaincrai la famine, et la maladie, et la mort; et l'homme un jour, à la dureté, à l'iniquité de tes lois, répondra par l'idéal de la justice et du bien absolu. »

Et l'homme, par ses propres énergies, de lui-même, lentement, par des miracles de sélection, d'art et de volonté, dus au génie, à la tyrannie, à la main de fer des anciens sages, a tenu les sublimes promesses du Titan. Ces conquêtes, les laisserait-on périr? Une noblesse s'est formée depuis des siècles, une aristocratie (οἱ ἀριστοί, les meilleurs) en cette misérable et vile humanité, et il s'agit pour chacun de nous d'être ou de ne pas être avec elle. *Oui, l'idéal aujourd'hui s'impose à nous, et nous oblige, comme il est obligatoire, depuis que la distinction s'est faite entre la brute et l'homme, d'être l'homme et non plus la brute.*

Non, encore une fois, la vertu, la justice, toutes ces conquêtes morales ne périront pas, parce que l'humanité a besoin d'elles, comme du patrimoine intégral des forces que, depuis le commencement des âges, elle a si difficilement acquises, de même qu'il lui faut désormais, moins nécessairement, sans doute, le bien-être, le luxe, les magnificences d'une civilisation raffinée.

Mais il est plusieurs sortes d'idéals et qui ont leur hiérarchie.

L'homme aujourd'hui a le devoir d'aimer le beau, et « le beau est ce qui plaît au patricien honnête homme », a dit de Maistre, c'est-à-dire à l'homme ayant atteint ou près d'atteindre son développement supérieur, à

l'homme ayant conquis par la sélection et l'éducation de plusieurs siècles avec des sens supérieurs la conscience et la science des rythmes supérieurs. L'animal, ou le sauvage, resté voisin de l'animal, ne perçoit pas certaines harmonies de couleurs ou de sons, certains accords parfaits, producteurs d'une beauté parfaite. L'homme moderne (je l'oppose à l'homme primitif) en possession d'un cerveau dont les sens ont été perfectionnés, affinés par une sélection et une éducation si longues, saisit, doit saisir ces harmonies, ces accords; et l'insolente définition de de Maistre a donc sa justesse; j'en sais peu de meilleures.

Cet homme moderne, physiologiquement supérieur, doit également aimer le bien, c'est-à-dire conformer ses actes à des règles nécessaires, créatrices dans la vie individuelle, comme dans la vie sociale, d'harmonie, d'ordre, de beauté. Donc « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà », veut dire le plus souvent ceci : vérité pour les hommes parvenus à ce développement supérieur, erreur pour les autres : si bien que la notion de justice, par exemple, serait moins relative que quelques esprits le voudraient prétendre, puisqu'elle s'impose, et presque absolue, à toute intelligence un peu haute. Des sceptiques ont dit : « Après tout, la frivolité, le vice ou le crime parés d'élégance valent peut-être autant ou mieux que la vertu. » Ces sceptiques n'oseraient dire : « Il est bien d'être un homme, mais peut-être aussi bien et peut-être mieux d'être une brute. » Or c'est en réalité ce qu'ils déclarent; car la distance de l'homme à la brute est justement celle de la conscience à l'inconscience, d'un cerveau moderne au cerveau rudimentaire du primate,

ou du sauvage, celle du droit à la force, de l'égoïsme à l'esprit de dévouement et de sacrifice.

Ainsi l'idéal aujourd'hui *s'impose*; et celui qui adore son moi, qui ne vit qu'en son moi et pour lui, représente dans l'humanité moderne l'homme de jadis, l'animalité inférieure, et est un malfaiteur, même quand il ne vole ni ne tue, ce qu'il fait quelquefois du reste, sans qu'il le croie ou s'en doute.

*Noblesse oblige.* Cette devise est celle du pessimisme, tel que nous le comprenons, de cette doctrine qui a constitué sa noblesse par le seul regard de dédain, de mépris transcendant ou d'horreur qu'elle a jeté un jour sur l'humanité et le monde. Par sa vue si nette de l'univers et de l'homme, le pessimisme, en reconnaissant le mal et en se distinguant de lui, a créé la religion du bien; en reconnaissant l'infamie de la force, a créé la religion du droit; en s'émouvant de la douleur des êtres, a créé la religion sublime, d'où sortira la justice de l'avenir, la religion de la pitié.

Ce pessimisme fait dès lors appel à tous ceux qui travaillent et luttent pour la conquête d'une vie supérieure : il fait appel aux savants, qui poursuivent le vrai et, appliquant la science, triomphent des fatalités physiques, domptent la Nature, créent comme elle, vaincraient bientôt la Mort, mettront fin du moins à ce qu'il est permis de nommer les assassinats de la Mort; il fait appel aux artistes et aux poètes, qui, parmi la laideur et la vulgarité commune, ordonnent un univers de visions et de formes pures, sont la voix, la parole consciente d'un océan d'âmes inconscientes et muettes, traduisent magnifiquement notre angoisse en face de l'énigme du monde; enfin et surtout il fait appel aux

héros et aux saints, parvenus à cet état d'humanité si haute, qu'ils donnent leur vie pour tous, sentent que l'individu n'est grand, n'est fort et durable que s'il fait sa vie et son âme unes avec la vie et l'âme de la patrie ou de l'humanité, et participent de la sorte à l'existence plus large, à la durée plus longue de la patrie ou de l'humanité.

Or je crois que dans la hiérarchie de l'idéal, et au seul point de vue de l'esthétique, le héros ou le saint sera placé un jour au-dessus du poète ou de l'artiste; car se vaincre soi-même est plus difficile et plus rare que de vaincre et pétrir la matière; car faire son âme très pure et très belle dépasse à nos yeux la création de l'œuvre d'art.

Quelle œuvre d'art, quel poème égaleront jamais en beauté la vie du Bouddha ou de Jésus, et leur œuvre, qui fut la régénération et l'illumination de tant d'âmes?

*Le soleil, les astres sont moi*, dit une parole hindoue, et je répète ce qui est l'idée profonde de ce panthéisme pessimiste : oui, notre chair est consubstantielle à la Substance infinie, notre pensée, notre âme à la Pensée vague, à l'Ame vague des choses; et le *moi fini*, identique au *Moi infini*, est bien fait à son image, la partie, identique au *Tout*, en est bien l'image, et c'est pour cela qu'imparfaite comme lui, elle voit comme en lui se mélanger en elle tant de misère et de grandeur, tant de nuit et de clarté, tant de douleurs et de joies; mais elle peut, ce qu'il n'a su faire, créer pour une heure, et qui ainsi devient sublime, l'absolu dans le beau, dans la justice et le bien; or ce qu'elle peut accomplir en ce sens, elle le doit : et le rêve humain sera plus pur alors que le rêve ou le délire des choses.

Donc, si la science future ne retrouve pas Dieu, qui devrait être la Justice immanente au monde, nous passant de Dieu, nous créerons le *divin*; et nous aussi de la nuit chaotique nous ferons jaillir la lumière : *erimus sicut Deus!*

Contrairement aux sophistes, qui ne voient que la fatalité toujours pesant sur la destinée humaine (et seule l'infirmité encore de la pensée moderne empêche de répondre à certains sophismes), nous voyons, nous, la spontanéité, la volonté, la liberté de l'homme triomphant parfois de cette fatalité; et à ces sophistes nous montrons l'histoire, qui n'est que la lente et longue succession des victoires de l'homme sur les tyrannies de la Nature ou de l'homme.

Et de la sorte, à côté de la sombre réalité du monde, j'en vois une autre lumineuse. En effet, si du milieu de ces brutes et de ces carnassiers, nos pères, ont pu surgir des héros et des saints, si en dépit de la Nature, de son amoralité, de ses oppressions, quelques êtres se sont noblement élevés jusqu'à l'amour désintéressé, au dévouement, à leur conception sublime de la vertu, de la justice ou du beau, j'en conclus que la création d'une cité idéale, d'une *cité divine*, d'un *cosmos* en dehors de la création naturelle, est possible; je dis que nous pouvons encore, et comme eux, résister à la Nature, être libres malgré ses lois, constituer une aristocratie, un règne humain supérieur, et que dès lors nous *devons* ce qu'il nous est ainsi donné de rêver et de vouloir.

Et nous fonderons ainsi une *religion*, un *lien* entre les hommes, capable de réveiller à nouveau bien des enthousiasmes; une religion de désespérés peut-être,

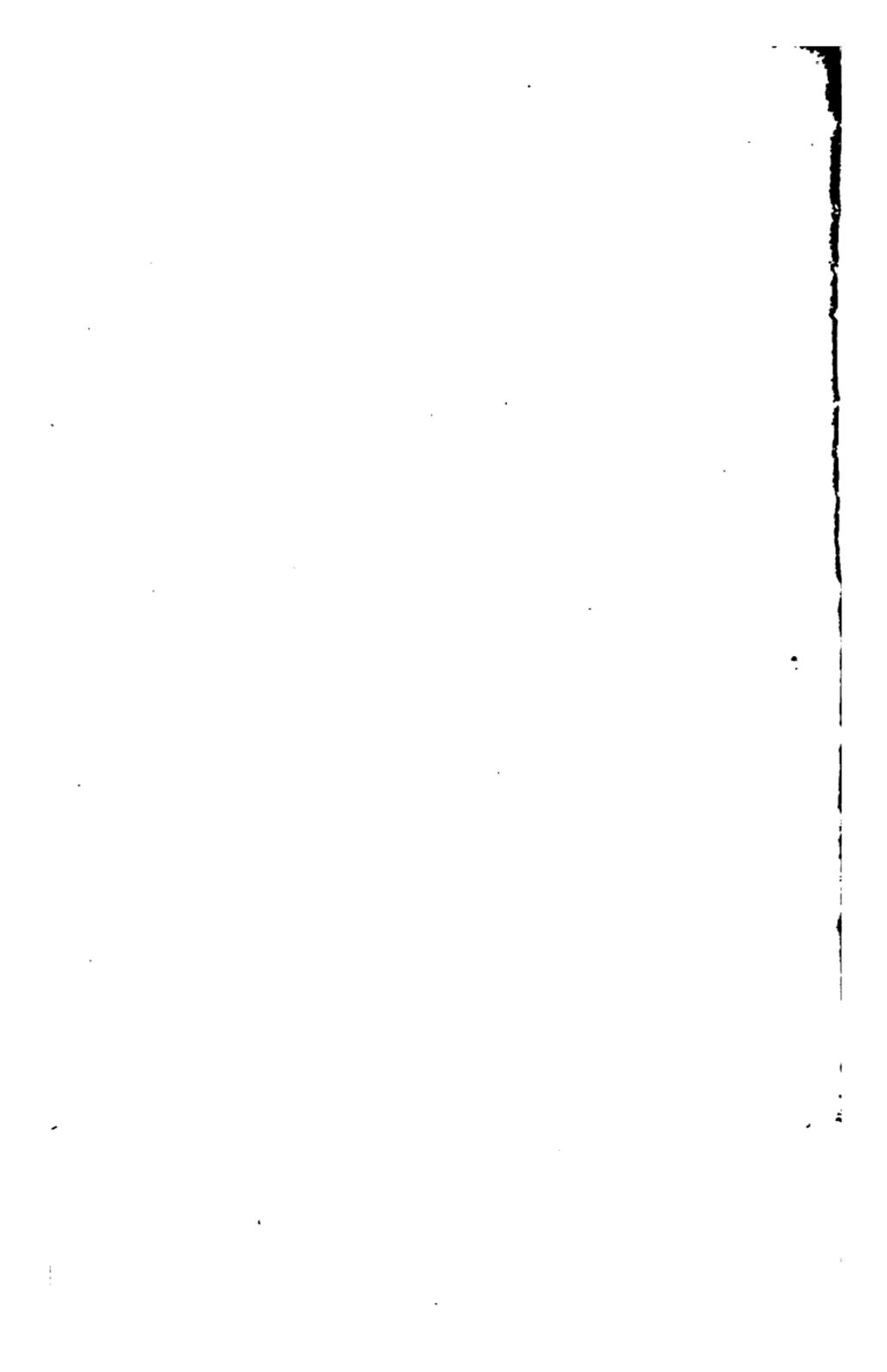
mais du moins de désespérés héroïques; religion qui se rapprocherait quelque peu du stoïcisme, et surtout de la doctrine des premiers bouddhistes.

Oui, avec la vraie foi bouddhique, nous croyons que la volonté et l'activité du passé ont formé le présent; que la vie future de la patrie ou de l'espèce, nous l'élaborons à tous moments par nos fautes ou par nos vertus, par nos défaillances ou nos énergies. Or une telle lutte entre l'infime volonté humaine et les fatalités qui sans cesse la menacent ou l'oppriment, une telle lutte, si rude qu'elle soit, n'est pas faite pour nous déplaire, une mâle fierté venant d'elle.

Peut-être ce livre sera-t-il maintenant mieux compris avec ses troubles, ses égarements, ses joies et ses tristesses, ses enthousiasmes comme ses désespoirs, et à la fin son acte de foi, son final grave et religieux :  
— *historia animæ meæ.*



# Sous le Ciel du Nord





## Sous le Ciel du Nord

---

**L'**INFINI sur ma tête, au-dessous l'Infini encore, et au milieu ce bruit des rues, ces hommes et ces femmes, toutes ces fanges : quel rêve ! Et qui le fait ? — Moi, mon cerveau malade, ou à la fois le cerveau de l'Infini malade et le mien !

---

Et ainsi les innombrables et formidables forces de l'Univers, les forces de la Terre et du Ciel en travail pendant l'immense durée des siècles, pour aboutir à cela, à ce chaos toujours, à ces plati-

tudes, à ces misères ou à ces crimes, à ces combats féroces entre les races, les classes, les espèces, tous les êtres, — qui n'avaient, et si simplement, qu'à ne pas *être*!

---

Le moindre crime, la moindre laideur, la moindre souffrance imméritée (et crimes, laideurs, souffrances imméritées, n'ont pas manqué depuis le commencement des âges!), contredisent l'optimisme, qui se refuse à voir l'état chaotique toujours de cet univers; car chacun de ces crimes, chacune de ces laideurs ou de ces souffrances est la résultante d'un long enchaînement de causes et d'effets, qui jusqu'ici ont été *incapables* de créer autre chose, et d'établir en ce monde ce que l'on avait le droit d'y attendre, l'ordre, la beauté, la justice : or ces causes secondes ne semblent-elles pas très compromettantes pour une Cause première?

---

Le Soleil est là-haut, ainsi qu'un ménétrier qui conduit la danse, et ses rayons s'épanchent comme des sons joyeux.

Le vieux Soleil, il veut qu'on rie; le vieux ménétrier veut qu'on chante; mais, je ne sais pourquoi, le bal est triste et l'on s'ennuie.

---

Du vieux papier on fait du neuf, et des morts se font les vivants, et toujours ainsi, jusqu'à la fin des siècles! Or si cela n'est que cela, néant pour néant, valait-il pas mieux le néant calme?

---

Sur une place où la lune luisait, un pauvre homme en guenilles montrait pour quelques sous les étoiles, et dans une goutte d'eau un monde étrange d'infusoires. On voyait, comme des reines, les étoiles passer, et, comme des manants, les bêtes de la goutte d'eau se heurter l'une l'autre. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, ainsi l'on allait, étonné de ces deux abîmes, épouvanté de ces deux silences, — entre lesquels l'oreille percevait le bruit des rues et le cri du pauvre homme en guenilles, à qui ces infinis faisaient gagner des sous.

Et le poète de même, à qui le spectacle des choses fait, par moments, gagner quelques pensées ou quelques songes.

---

Au retour de ces voyages que certaines pensées font dans l'infini, dans ces espaces habités seulement par l'Idée, c'est pour elles une incompréhensible vision, que celle de ce monde *réel*.

Les maladies du corps et de l'âme, les laideurs, les monstruositées et les crimes, les iniquités, les infamies, les misères, les folies terrestres, toutes ces tragédies formidables ou ces comédies ridicules, qu'éclairent tranquillement tour à tour le soleil d'or ou la lune pâle, tout ce spectacle enfin, cette danse macabre, cette comédie plus infernale que divine, font qu'elles se demandent, ne pouvant croire que tant d'horreurs soient *vraies*, si elles ne sont pas sous l'empire d'une hallucination bizarre, d'un rêve sans doute *maladif*, qui les torture, mais qui leur ment.

---

Au milieu de l'infini tranquille, sous la paix qui tombe des étoiles, nos guerres, nos crimes, nos hontes! — Cela me rappelle, en je ne sais quel drame, une situation terrible, qu'accompagnait un air de flûte.

---

Dieu du ciel, ne souffres-tu pas de voir toujours l'homme traverser ton rêve?

---

Serions-nous des âmes repoussées par Toi, qui expieraient leurs crimes en des formes humaines ou des formes plus viles d'animaux inférieurs?

---

Serions-nous des maudits, des Élohim condamnés, et qui de monde en monde chassés, poursuivis, foudroyés, aurions roulé jusqu'ici-bas ?

---

Si nous étions tes fils, pourquoi condamnerais-tu des Dieux aux humiliations de la vie ? Pourquoi leur infligerais-tu la honte de nourrir leur ventre ?

---

O Toi, qui ne peux cesser d'être, et ne peux reposer ta pensée jamais à l'ombre du sommeil ou de la mort, ne trouves-tu pas, Seigneur, l'éternité trop longue ?

---

Pour qui est ce monde ? Pour nous ? Mais à peine arrivés, nous ne songeons qu'à nous *distraindre*, qu'à nous arracher au lourd ennui de vivre, au poids des heures monotones.

Pour Dieu ? Mais quel est le Dieu qu'un tel spectacle amuse ?

---

Fallait-il vraiment une telle mise en scène, tant de lustres, d'étoiles, et de tels décors ?

---

Quelle bizarre chose que la vie ! un ange, quand on l'épouse ; puis l'ange devient vieille femme, laide, et sotté, et maussade, qu'il faut garder quand même !

---

Dans ces millions d'étoiles flottant par l'infini règnent sans doute aussi la douleur et la mort : et qui croirait, à voir la paix du ciel, que palpitent en lui tant de choses blessées ?

---

La vie est un poison, rapide ou lent, mais qui, à la fin, nous tue, grâce à Dieu.

---

En pleine mer, j'ai souvent pris plaisir à descendre par la pensée dans le gouffre qui était sous moi, dans ces profondeurs insondables, où nagent des monstres inconnus, où s'épanouissent des fleurs et des coquillages ignorés, et où le remous par instants soulève de blancs cadavres, restes d'anciens naufrages. La terre, comme un vaisseau, nous porte, et, au-dessous, qui osera sonder l'abîme horrible, silencieux, où flottent tant d'éternités mortes et d'antiques cieux naufragés ?

---

---

Tel qu'un enfant, la nuit, perdu dans une forêt, et qui frissonne et tremble devant l'inconnu des ténèbres, dans cette forêt de l'infini, dont les cimes sont fleuries d'étoiles, parfois je marche égaré et comme fou, épouvanté de son silence et des regards muets que me jettent les choses.

---

Tu es entré dans ce monde bizarre des compositions et des décompositions chimiques : ta vie et ta mort terrestres, agrégations et désagréations continuelles, jusqu'au jour où il ne restera plus la moindre trace, le moindre souvenir de cette forme immonde qui sera ton cadavre.

Aussi je ne sais quel fou trouvait-il avec raison à cette atmosphère terrestre une désagréable odeur de cimetière, odeur inquiétante, disait-il, et que ne pouvait dissimuler l'étrange et angélique parfum des fleurs.

---

Oh ! ne devrions-nous pas, nous sachant irrévocablement mortels, vivre comme des condamnés, qui dans l'horreur de l'exécution prochaine, repoussés, meurtris par les bourreaux, et tout affamés de tendresses, se rapprocheraient, se serreraient cœur contre cœur, par un mouvement de

désespoir et de pitié mutuelle? Ne devrions-nous pas, communiant à la même coupe d'amour, de douleur et d'effroi, passionnément, frénétiquement à certaines heures nous chérir les uns les autres, goûtant la sombre extase que donnait aux martyrs chrétiens ou aux victimes de la Terreur cette entrée dans la mort d'une foule exaltée tout entière par l'épouvante et la commisération réciproque d'aussi terrifiantes angoisses?

---

*Chœur nocturne.*

Seigneurs, nous sommes les Vers de terre. On vous avait prêté la vie, et ce beau corps que voilà. La créance est échue, le terme est arrivé, nous allons ressaisir le bien de notre aïeule... Gracieux Seigneurs, nous sommes les Vers de terre.

---

Le fond des choses est inquiétant; mais la surface nous rassure, et nous nous laissons prendre aux éclats de rire du Soleil.

---

Je crains que tes anciens espoirs d'immortalité ne ressemblent au rêve d'un condamné à mort,

---

qui se voyait dans son sommeil, le matin même de son exécution, prince tout-puissant, empereur inviolable.

---

Une nuit, en songe, un Esprit m'apparut. « Viens, me dit-il, je veux te vouer au vertige. » Alors, me saisissant par la nuque, il m'emporta ; et tandis que parmi les tourbillons sans but des soleils, des terres et des lunes, tel qu'un damné du Dante, j'ouvrais, épouvanté, mes yeux hagards, il me fit tomber et me regarda descendre, comme une pierre dans un puits, à travers l'immensité de l'espace et du temps, pendant des milliers et des millions de siècles, jusqu'à ce que je fusse mort de vertige.

Je me réveillai en sursaut, et me retrouvai et fus vraiment aise de me retrouver encore en ma tranquille maison, dans ma demeure paisible, dans l'étroit mais calme *intérieur* de ce monde.

---

*Dans une forêt, la nuit.*

Arbres, silencieux géants, spectres sans voix, qui apparaissez devant mes yeux ; fils aînés de la Nature, rochers noirs, endormis immobiles sous les claires étoiles ; lune, témoin éternel, qui êtes-

vous, et qui suis-je ? Et pourquoi nous rencontrer ainsi dans l'immensité de l'abîme, moi vous interrogeant, et vous pleins de silence ?

---

Comme ces nuées d'oiseaux voyageurs qui pardessus nos têtes traversent le ciel et se perdent au loin, sans que nous sachions ni d'où ils viennent ni où s'enfuit leur vol, ainsi devant nos yeux passent les choses créées ; et nous ne connaissons ni le royaume impénétrable de la formation des êtres, ni le royaume sombre de leur transformation.

---

Pour toile de fond, l'infini et l'éternité ; au devant, ces millions d'êtres, comme des ombres chinoises, s'agitant, se poussant, se pressant, paraissant et disparaissant, avec des gestes bizarres, incompréhensibles, tragiques ou grotesques, charmants quelquefois, plus souvent ridicules : curieux théâtre, comédie effroyable !

---

Les germes, parfois presque invisibles, ne sont rien, et cependant ils portent en eux déjà leur vie heureuse ou malheureuse, leur splendeur ou leur malédiction futures, en eux, dans cette force

interne, mystérieuse, qui les appelle à vivre, *leur impose une forme*, — la forme qui fera leur joie et leur orgueil, ou leur indicible misère, la joie, l'orgueil d'Hélène et de Cléopâtre, ou la misère du paria, du fou, de l'idiot, du lépreux couvert d'ulcères.

---

La forme semble créer les attributs des êtres. Voyez le dimorphisme en chimie : le soufre cristallisable diffère en toutes ses qualités de l'amorphe : l'un, électro-négatif, est proche voisin de l'oxygène ; l'autre, électro-positif, se place entre l'azote et le phosphore. Voyez ce dernier corps aussi, l'amorphe et le cristallisé : celui-là est pour nous toxique, l'autre ne l'est pas.

Ainsi une disposition différente dans les agrégats des molécules change les qualités d'un corps.

Toute variation aussi dans la fonction et les facultés du cerveau paraît correspondre à des variations morphologiques de sa substance. Et je ne parle pas seulement de sa forme extérieure, dont font partie la structure et la distribution des vaisseaux, je parle d'une morphologie plus obscure et profonde, de la cristallisation même de la cellule cérébrale. L'expression populaire d'un cerveau *bien fait* est très juste.

---

Mais la forme étant toute transitoire et fugitive, ce monde apparaîtrait dès lors comme un théâtre de rapides visions, comme un défilé de vapeurs, se formant, se déformant sans cesse : Φαντάσματα, θαύματα θεῶν.

---

Les êtres vivants n'étant que des composés provisoires, subordonnés à la condition de la forme, d'elle naîtraient donc leur individualité, leur distinction complète; et l'individualité même des cerveaux, par laquelle tel animal, aigle, singe ou homme, ne perçoit qu'un certain nombre et une certaine sorte d'images ou d'idées, par laquelle chacun de nous a sa pensée personnelle, bien à lui, les différences d'une pensée à l'autre résultant d'abord de différences dans la configuration, la *crystallisation* du cerveau, bien avant que l'éducation n'y soit venue ajouter sa marque.

---

A Anvers, dans le Jardin Zoologique, c'est le repas des serpents pythons. Une foule de femmes et d'enfants s'agite, curieuse et joyeuse, devant la grande glace de la cage. Le Jardin est riche, et nombreux sont les monstres, qui tous, couchés en rond, paraissent assoupis encore. Mais

voici que l'un d'eux s'éveille; il lève, il balance sa tête lourde, et d'un mouvement vermiculaire fait luire au soleil son corps froid. Dans la cage sont introduites des colombes, telles que des vierges blanches dans le cirque romain, aux temps anciens des martyres. Et sur le dos de l'un des serpents j'en vois une tranquillement posée; mais les anneaux s'entr'ouvrent, se referment, l'étranglent, et la large gueule ouverte engloutit lentement sa proie. Une autre colombe a vu le meurtre; et tout à coup, la vierge blanche, elle a compris le *sens de la vie*; car immobile et frissonnante, tournant le dos aux effrayants Molochs, avec des yeux fixes qui ne *veulent plus voir*, la petite martyre, oh! si douce, et faible, oh! si blanche, elle attend la gueule et les dents qui s'approchent, s'élèvent derrière elle et sur elle. Et le sang soudain éclabousse la glace, devant laquelle se pressent, très gracieuses du reste, les jeunes femmes, les jeunes filles, et ces doux enfants du Nord, délicieusement blonds et roses.

Et n'ayant pas le grand cœur ni l'héroïsme logique du preux Chevalier de la Manche, ainsi je t'ai laissée mourir, blanche petite colombe dont je vois toujours les yeux fous d'horreur, quand tu compris le *sens de la vie*; et je ne t'ai pas délivrée, ce qui pour Don Quichotte eût été le devoir, et ce que lui eût vaillamment su faire, mais au scandale de cette foule aimable, divertie, exci-

tée par ces ogres, si friands de la chair vivante, par ces Molochs, rappelant en cette ville d'opulent commerce les Dieux terrifiants de Carthage.

---

Ainsi tant de crimes et de douleurs, pour entretenir des formes vaines! Quel est le sens de tous ces corps en la figuration universelle? Ces êtres ne naissent, ne se nourrissent (et pour se nourrir que d'efforts, de combats et de sang!), ils naissent donc, ne se nourrissent, ne vivent que pour faire durer, quelques heures dans le présent et quelques siècles dans l'avenir, leur apparence gracieuse ou noble chez les uns, monstrueuse chez d'autres, indifférente chez la plupart.

Le serpent montrera ses écailles, l'oiseau ses plumes, l'homme sa laideur ou sa beauté plus rare, sa pensée trop souvent plate, insignifiante ou criminelle; et tous passeront, et rien ne restera d'eux qu'un squelette bientôt en poussière, et c'est pour cela que marchant ou que rampant, courant, nageant, volant, s'élançant vers leur proie, tous auront lutté, et plus ou moins souffert, et tous plus ou moins fait souffrir.

---

Des forces et des formes, voilà le grand Tout; les forces n'ayant pour but que la métamorphose

des formes, la naissance, la tuerie des êtres, naissance et tuerie dont les deux moments se confondaient si bien, aux regards de l'Hindou, dans l'infini des temps, que vie et mort lui semblaient sans réalité.

---

C'est par un effroyable gaspillage d'existences et de germes que la vie se maintient; mais qu'est cette vie, ce Moloch dévorateur d'enfants, à qui pour durer il faille ainsi, en sacrifices, toutes ces souffrances et ces morts?

---

Une nuit, le mari rentre ivre, ivre et brutal, voulant sa femme.

Neuf mois après l'enfant s'en vient, pourquoi faire? Il y en a d'autres, et pas de pain à la maison. La femme est vieille, son sein est vide. Quand l'enfant naît, ma foi, tant pis, la femme le tue, l'enveloppe, le jette je ne sais où, puis s'en va dans la rue, marche, parle et boit, boit beaucoup, étant un peu pâle.

Le juge frappe à la porte; mais un mal terrible dans la chambre est entré déjà : avant d'aller à la prison, il faut qu'elle aille à l'hôpital.

Le médecin veille, le juge veille : la Mort finit tout, elle l'emmène.

Premier acte, l'ivresse; au deuxième, le meurtre; au troisième, la mort.

Qu'importe! et vivent l'eau-de-vie, le rire, la volupté, qui élaborent des naissances!

---

Quelle chose plus grave et cependant plus pitoyable en la réalité de la vie, que la création d'un être! Une *pensée*, une *âme* est créée, grâce peut-être aux épices du dîner, ou à la pièce entendue le soir... La Nature, qui se sert pour nous tuer de si petits moyens, le grain de sable dans la vessie de Cromwell par exemple, n'en a pas de moins ridicules ni de moins méprisants pour nous faire naître.

---

La Nature produit avec la même indifférence l'homme de génie, passant en ce monde comme un ouragan magnifique, Alexandre, Napoléon, — et le monstre, dont la difformité fera plusieurs siècles l'ornement d'un musée horrible de pathologie.

---

Nous sommes tes bouffons, ô Nature, nous sommes les bouffons de ta cour; et tu t'amuseras

---

donc toujours de nos platitudes, de nos bouffonneries, de nos sottises, et aussi de notre grimace et de notre épouvante grotesques, quand subitement, pendant la fête, arrive pour l'un de nous ton bourreau ?

---

Mère pour les uns, marâtre pour les autres, virginale et lubrique, belle et hideuse, douce et cruelle, Nature, qui aimes et qui tues, qui tues et qui aimes, oui, le Sphinx est bien ton image : tête de femme et corps de bête !

---

Isis, que caches-tu ? — Est-ce ta laideur ?

---

Quand on fait l'autopsie d'un sphinx, on ne trouve presque toujours qu'un animal superbe ou une bête malade, mais sans profond mystère, et dont le secret, quoi qu'on dise, n'est pas fait pour inquiéter ni arrêter longtemps la sagacité d'un OEdipe.

---

*Paysage indien.*

Une foule d'hommes, de femmes, d'enfants étaient là, immobiles, sous le ciel ardent, qui ne

leur versait que du feu. Ils n'avaient plus d'âme ni de pensée; leur tête était comme celle des animaux, sans clarté, et silencieuse : corps maigres, membres décharnés, comme en ont les morts. — Qu'avaient-ils fait, quelles dures puissances leur avaient infligé ces douleurs? Le Soleil, les Vents, l'Air et l'Eau, tout ce qu'ils croyaient bon, ces Immortels, qu'ils disaient bienfaisants.

---

Pauvres enfants, doux enfantelets, comme sans défiance ils regardent la vie, et lui tendent leurs petits bras!

---

Tous voient le visible; quelques élus seuls, l'invisible, les mystères de la science, de l'art, du rythme immanent à la vie! — Et pourquoi autour des élus, tant de condamnés aux ténèbres?

---

Pour quelques hommes, qui vraiment représentent l'idéal de l'humanité, en bas, dans l'ombre et les profondeurs humides, tout un douloureux monde d'esclaves. Pour quelques âmes, qui sentent et qui pensent, combien d'âmes réduites au néant par la dure nécessité de *vivre*.

---

N'est-il pas effrayant de songer que depuis des siècles, sans autre péché que celui de naître, d'innombrables générations humaines parmi les déserts de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Australie, vivent plongées dans la plus basse et la plus douloureuse des existences animales, hébétées par les forces naturelles qui les oppriment, le froid ou le chaud, le soleil torride, l'eau ou la terre malfaisantes? Et elles sont si accoutumées et résignées à leurs misères, si avilies par elles, tellement ignorantes de toute joie et de toute clarté, qu'elles sont pour la plupart insensibles à l'horreur de la mort, et que ceux, comme au Dahomey, qu'un caprice de Roi noir fait décapiter, posent la tête sur le billot du supplice avec la tranquillité d'enfants posant la leur sur un oreiller pour dormir. Les métaphysiciens dans leurs méditations sur l'homme ne pensent jamais à cette humanité sombre : et presque tous, ainsi que Louis XIV, ont de leur pensée écarté ces *magots*.

Rien de plus sinistre que la vue de ces tables d'amphithéâtre où sont étendus les corps maigres que l'on dissèque : ouvriers, charretiers, maçons, femmes, jeunes ou vieilles, et petits enfants jetés là, tendres et pâles, comme un bouquet de fleurs

sur un tas d'ordures. Et tous ils dorment leur grand sommeil, leur sommeil profond, que rien ne trouble, ni le scalpel mordant les chairs, ni la scie déchirant les os, ni le bruit de la rue ou la musique lointaine d'un orgue de barbarie déroulant sa chanson grossière. Et l'on pense à leur vie silencieuse, sombre, douloureuse, amère, au peu de bonheur qu'ils ont connu, à leur peu d'âme et de cerveau, et à ce qu'ils ont pu faire pour mériter cela!

---

*Chant révolutionnaire.*

Pourquoi sont-ils beaux, pourquoi sommes-nous laids? Vive l'égalité! coupons-leur la tête. Et si la mort ne répare tout, les Dieux aussi, on les pendra, *ça ira!*...

---

Liberté, égalité, fraternité! Les hommes, les femmes, les enfants contemplant les trois mots magiques, flamboyant partout sur les murs. « Liberté, égalité, fraternité! » hurlent les orateurs populaires, et la foule se presse autour d'eux, ouvrant les yeux, ouvrant la bouche, comme elle est accoutumée de faire, depuis l'origine du monde, aux paroles vides et à l'appel des glorieux charlatans ou des fiers rhéteurs politiques.

Un cheval maigre avance entre deux groupes son pauvre vieux corps roué de coups, et saignant d'ulcères où se délectent les mouches; et, pendant qu'ils sont là, braillant : « Liberté, égalité, fraternité ! » — « *Et moi ?* » semble-t-il dire, avec sa longue tête résignée.

Rassure-toi, ne sois point jalouse, pauvre bête : ils ne goûteront guère plus que toi cette liberté, cette égalité, cette fraternité, qui ainsi flamboient sur les murs!

---

L'humanité, cette tribu de singes sortie des forêts, on s'étonne de ses vices : je ne m'étonne que de ses vertus. Ses vices, ses forfaits, ses crimes sont les restes de sa vie des bois. Nous faisons aujourd'hui la guerre pour une province, comme nos ancêtres, dans les forêts, se déchiraient, à coups de griffes et de dents, pour la conquête d'une noix de coco.

Gourmand, lascif, criard et pillard, oui, le vieux singe est toujours là. Mais le singe quelquefois se transfigure et, sublime, ressemble à *Dieu*.

---

La plupart des hommes sont médiocres, — ni tout à fait bons, ni entièrement mauvais, — et aucun des efforts tentés jusqu'à ce jour pour les

élever, puis les maintenir un peu plus haut que cette médiocrité naturelle, n'a pu encore définitivement réussir. L'animal demeure sous la peau humaine, gardant obstinément sa luxure, sa gourmandise, son avarice ou sa paresse, tous ses sales péchés capitaux. Mais parfois quelques hommes doués de génie, de vertu, de ruse ou de force, se séparent, se distinguent, commandent, et le troupeau suit.

---

Des naïfs et des habiles parlent et parleront longtemps d'égalité politique et sociale; mais il faudrait d'abord celle des cerveaux et celle des muscles. C'est en effet la Nature, plus encore que la société, qui fait le corps et l'âme des valets, crée les petits et les grands, les manants et les nobles. Or les révolutionnaires, faute de la pouvoir atteindre, et de raisonner, au lieu d'elle, décapitent les rois, les aristocrates, les Dieux, tous les *ci-devant*! Ainsi ces bêtes blessées, qui, stupides et furieuses, attaquent, brisent et broient des arbres, à défaut de l'ennemi caché.

---

A voir l'éternelle misère de ce monde, il semblerait que le Ciel nous méprise, et ne fasse guère plus attention à nous qu'un vieux lord blasé au

---

grossier spectacle de combats de dogues avec des rats.

---

Homme, bête impudique et lubrique, qui créas le Diable, le fis cynique et immonde, si parfaitement à ton image, homme, ô brute obscure, adoratrice du Lingam, de Baal, des Dieux monstrueux et féroces!...

Homme, animal sublime, qui créas les religions saintes du Bouddha et du Christ, et rêvas les Vierges angéliques, mères adorables de ces Dieux aimants, qui créas la justice, le beau, le bien, la science, et par elle sus vaincre la Douleur et la Mort!...

---

Je n'oublierai jamais, un soir d'été, dans un champ de foire, au fond d'une baraque, devant laquelle s'agitait bruyamment parmi les lampions fétides une grosse femme soufflant dans un cornet à piston, un homme à trois jambes, qui, souriant et satisfait, montrait pour deux sous sa laideur. Oui, il était fort aise, et il dit ce mot véritable: « Cela me fait gagner *ma vie!* » O Étoiles, ô Ciel, ô Nature, qu'est-ce donc alors *cette vie?*

---

O poète humain, c'est dans l'obscurité d'une

cuisine que se préparent ton génie, ta force, les énergies de ton âme, tes vertus et tes vices, ta raison même, si tu en as. Tu en doutes : soumets-toi au supplice de la faim, qu'un long jeûne anémie ton sang, et ta pensée bientôt, pareille à ces campagnes dont la sécheresse fait un désert, ne sera plus habitée que par les hideux fantômes et les bêtes des visions terribles.

Michel-Ange a laissé un étonnant dessin, qui a pour titre *le Rêve de la vie*. Dans un coin, l'amour : un mâle se ruant sur une femme ; au-dessous, l'esclave qui tourne la broche, et un maître accoudé sur la table...

Mange donc, pauvre être humain, mange pour enflammer l'ardeur de tes désirs, pour entretenir les violences de tes passions, saintes ou coupables ; mange pour alimenter ton génie, mais reconnais que, si sublime que tu sois, tu n'es rien de plus que le Roi des animaux, et que tu partages bien leur misère, puisque les racines du cerveau sont chez toi aussi dans le ventre.

---

Oh ! la lune, la lune énorme, qui monte, lente, entre les toits, avec sa face ironique, sa face jaune de vieille morte ! Oh ! cette lune qui nous contemple, regarde nos rues, nos mêlées, nos foules, l'agitation folle des vivants, du haut de sa placidité, de son ironie de vieille morte !

Dans la brume chaude, dans le brouillard d'or de la nuit d'été, elle plane au-dessus des toits, prêtant aux mensonges d'amour le mensonge de sa présence, et semblant mêler des soupirs et des rêves à la rêverie vague des amants!

---

La Nature nous a faits et veut garder médiocres, puisqu'elle châtie trop souvent, en nous-mêmes ou en nos enfants, tout excès de vie nerveuse, tout effort pour sortir de l'étable où volontiers elle nous tiendrait parqués avec le reste des animaux, nos frères.

Nul homme de génie qui n'expie son génie, quand ce n'est déjà par ses propres souffrances, au moins par la médiocrité de ses enfants, ou par leur dégénérescence intellectuelle, morale ou physique, retour au type primitif, ou par l'extinction de sa race.

Toute puissance un peu haute, dans la légende grecque, était abaissée ainsi par les divinités jalouses, par les Némésis vengeresses. Et pourquoi leurs vengeances? Il s'agissait non de crimes, mais de joies, mais de grandeurs ou de vertus à punir.

Nulle famille, royale, princière, aristocratique, qui n'ait fini ou ne finisse, après quelques générations, par la phtisie, les névroses, les vésanies, des crimes ou des appétits monstrueux.

Malgré tout, et en dépit de la Nature, ne cessons de vivre d'une vie intense et dévorante, tout incendiée de passions : trop vide et vile en vérité serait l'existence humaine, si nous nous contentions d'obéir à ce qui paraît être la *volonté d'en haut!*

---

Pour avoir au bien des hommes consacré une vie entière, pour avoir, faible qu'il était, accompli le travail des forts, le vieux savant a la tête malade, et sa tête branle de çà, de là, trouvant trop lourde sa cervelle. — La Nature frappe les plus dignes, les meilleurs, et indifférente, stupide, abat les têtes les plus hautes, pour le seul crime d'être ainsi plus hautes que la poussière des foules.

---

La Nature a parfois de très méprisantes railleries contre cette pensée humaine, qui cependant nous cause un si légitime orgueil : le ramollissement cérébral, par exemple, et les diverses sortes de folies. Quelques granulations à la surface du cerveau, un atome de fibrine charrié par le sang, et qui tout à coup bouche une artériole, ont raison de la plus riche, de la plus noble des intelligences.

---

La Pensée insultait à la Matière : la Matière lui rend son insulte et, victorieuse, soudain la tue.

---

O génie humain qui te croyais si grand, c'est d'ordinaire en balbutiant des niaiseries que tu fais ton entrée redoutable dans le noir empire de la Mort.

---

On ne peut, sans épouvante et tristesse, penser au rôle que joue dans les maladies, et surtout dans les névroses, la loi de l'hérédité. L'épilepsie, l'hystérie, les vésanies sont en germe dans cet enfant qui vient à la lumière nu, faible, sans péché. Un jour, sa pensée sera folle! Pourquoi ce châtement? Son seul crime fut de naître.

---

Les excès d'amour physique sont un des premiers symptômes de la folie, et ces êtres, qu'un malheureux appelle à la vie avec une satanique et monstrueuse ardeur, ne naissent ainsi que pour tomber eux-mêmes sous l'empire de ce mal, cause médiate de leur naissance.

---

Le Destin volontiers rit de nous. Un homme s'avance, le front inspiré. Ses pensées sont sublimes; je l'écoute; il a quitté la terre; il habite le pays des constellations; les soleils, ses serviteurs, lui forment une cour de glorieux musiciens, dont les harpes d'or ne vibrent que pour lui. Le firmament, avec son baldaquin d'étoiles, n'est que le ciel du lit magnifique où se vautre sa royauté. Il vient à moi et me dit tout bas, en tremblant, comme épouvanté de sa propre grandeur : « Je suis Dieu! » Puis la langue bégaye, les pieds se heurtent et s'embarrassent, le Dieu tombe. « Paralyse générale, » dit le docteur, qui passe.

J'ai peur maintenant. Qui sait si mon orgueil, l'orgueil humain, l'orgueil du Ciel et de la Terre, ne finiront pas par quelque misérable état, qui ressemble à ce bégaiement et à ces hontes de la paralyse générale?

---

Parmi les causes prédisposantes de la folie il y a la civilisation même, les luttes de la vie moderne; il y a les idées religieuses, la politique, les révolutions politiques. Et il y a l'alcool aussi, le haschisch, l'opium, l'art, la poésie, la musique, l'amour, tout ce qui enflamme, brûle le cerveau,

mais en même temps parfois console, distrait l'homme de sa misère; mais tout d'abord il y a le chaos des choses, la présence de l'esprit en elles, je veux dire cette rencontre, cette confusion, cette mêlée incompréhensible, ce choc de ce que nous nommons la Matière et de ce que nous nommons l'Esprit; il y a en un mot la vie même, souvent absurde, inexplicable et folle.

---

Changez la nature du sang, vous changez l'état du cerveau. Hallucinations, illusions, mélancolie, extase, folies ou furieuses ou douces, ces phénomènes, vous les pouvez produire, presque à volonté, si, dans le sang qui monte vers lui, vous versez certaine espèce et certaine dose de poison. Quelle action aura cette matière sur les cellules cérébrales? Par quelle puissance les va-t-elle mettre en branle et agiter à ce point d'en faire jaillir la joie ou la douleur, le rire ou les larmes, des actes sublimes ou grotesques, des vertus ou des crimes, des héroïsmes ou des lâchetés? Et que sommes-nous pour être ainsi, corps et âme, à la merci d'un atome!

---

Quelques-uns pour avoir eu le *sens vrai de la vie*, quelques-uns ont cessé de vivre, se sont tués,

*ou sont devenus fous, — fous parce qu'ils étaient sages; à moins que consentant à ne plus penser ni voir, ils ne se soient remis à tourner, fauves tranquilles et résignés, dans la cage de l'existence humaine, ou qu'ils n'aient repris, bêtes de plat labour quotidien.*

*Force universelle, toi qui animes et qui meus la matière, toi dont l'activité, la passion incessante, se manifestent en des apparences si diverses, en mouvement, en électricité, en lumière, dans la danse des mondes ou celle des atomes, dans le flux et le reflux des êtres, poussés vers la vie par l'amour, repoussés d'elle par la mort, ô Force universelle, tu fais l'incendie magnifique des soleils d'or et des étoiles; tu es la foudre et l'orage, et l'aurore boréale frissonnante d'éclairs, et l'air par qui nous vivons et brûlons; tu es la lumière et l'ombre; tu es la fleur et le poison; tu es le foyer d'où toutes les créations et tous les Dieux jaillissent, tels qu'un tourbillon d'étincelles ou les lueurs rouges d'un volcan. Ton sang est le sang de nos veines, mais ta Pensée serait-elle en nos pensées, quand elles se débattent et roulent dans la démence, dans la nuit et l'horreur de la folie ou du crime?*

---

Notre vie ressemble à un voyage pendant les heures de la nuit, dit un poète de l'Orient. Cela est vrai, si nous réfléchissons que nous n'avons des choses que le peu de notions obscures qui nous sont données par les sens, et qu'à ces obscurités se joignent encore les rêves, les illusions et les hallucinations de la pensée. Et c'est ainsi, au milieu de ces longues ténèbres, traversées de clartés tremblantes, que, depuis le commencement du monde, l'humanité erre, s'agite, s'égaré, et pousse sa marche en avant.

---

Tous les Dieux — tous ces Êtres supérieurs et magnifiques, dont sont encore, pour nous, remplis le Ciel et la Terre, — tous sont nés entre l'os frontal et l'os occipital de ce mammifère, proche parent du singe, l'homme!

Ainsi le charbon se fait diamant, et le mollusque crée la perle.

---

On parle et l'on s'étonne de ces supplices raffinés dont les Orientaux, qui font en toutes choses preuve d'un art exquis, ont gardé la tradition. La Nature dépasse de beaucoup ces esprits subtils. La torture, que nous avons abolie,

est et sera toujours dans ses lois. Hommes, femmes, enfants, innocents ou coupables, avant de les jeter au néant, elle les livre aux bourreaux ; et, selon son caprice, à l'un elle fait crever les yeux ; à l'autre ronger les chairs, les os, le crâne, des semaines, des mois, des années ; de celui-ci, devenu fou, elle ravage la pensée, et lui laisse le rire horrible de l'idiot ; celui-là, vivant, sert de pâture aux vers. Une mère berce son enfant : la Nature étrangle l'enfant. Mais, comme elle est mère aussi, elle fait fleurir des violettes et chanter des oiseaux sur le tombeau du petit mort.

---

En voyant les joies des vivants, je me souviens de ces fêtes qui se donnaient jadis à bord des vaisseaux négriers. Les malheureux nègres prisonniers, il les fallait distraire, pour les empêcher de mourir.

Aussi, le soir, quand un bon vent gonflait les voiles, deux par deux, des profondeurs de la cale, ils montaient sur le pont. Altérées, mourantes, les pauvres bêtes venaient boire l'air, la lumière, la fraîcheur du soir, l'immensité de l'horizon ; elles parlaient à leurs femelles ; et même, si ce soir-là le capitaine était en belle humeur, on leur ôtait leurs chaînes ; et elles pouvaient une heure boire, danser, chanter (car rien ne *délivre* autant

que l'eau-de-vie, la danse ou la musique); et, sous les claires étoiles des tropiques, le navire s'illuminait; le noir troupeau un instant oubliait ses peines; de grosses lèvres furtivement se baisaient dans l'ombre; les castagnettes de fer grinçaient tout à coup, les tambours mugissaient, les flûtes soupiraient, et nègres et négresses tournaient, sautaient, bondissaient, et des coups de fouet faisaient sauter, tourner et bondir ceux mêmes qui n'en avaient pas envie.

Mais parfois l'un d'eux (quelque esprit chagrin et misanthrope sans doute) s'échappait, se glissait dans l'ombre, et silencieusement se laissait tomber dans la mer.

---

Comme l'héroïque stoïcien reprochait au tyran de martyriser son peuple, le tyran répondit : « Je suis les leçons de la Vie; je me conforme à celles de la Nature, comme tu l'as prêché très souvent : *Naturam sequere*. Mais je ne vais pas si loin qu'elle; je ne fais souffrir que ceux qui me résistent; je ne crève pas encore les yeux de ceux qui m'aiment; les aveugles de mon empire ne l'ont été que de ses mains. Je n'égorge pas des enfants sans péché, par caprice pur, ou parce qu'ils pullulent, se pressent trop nombreux en ce monde, à l'appel de l'amour, à l'incitation de

---

la volupté, deux ministres qui ne sont pas les miens; je suis, moins qu'elle, artiste en cruautés; je n'ai inventé que peu de supplices, et les siens, qui les peut compter? Je le reconnais humblement, mon imagination est en cela moins riche que n'est la sienne; je n'ai pas condamné des femmes à l'horreur d'être laides, ni personne à la folie, à la démence, au délire engendrant des crimes, ni même à la scrofule, à l'étiisie lente, au cancer rongeur, à la lèpre.

« Je te permets de vivre; il te reste à apprendre; et quelque jour, la Nature, qui fait cas, moins que je ne le fais encore, des hommes d'âme robuste et de pensée vaillante, te fera regretter peut-être, par une torture ou un genre de mort bien à elle, la grâce que je t'accorde aujourd'hui, — malgré que la douleur et la mort, et je t'en félicite, ne te paraissent pas le vrai mal. »

---

Les hommes sont tellement accoutumés, par des habitudes séculaires, à la platitude, aux douleurs ou à l'absurdité de leur vie, qu'ils ne pensent même plus à s'en étonner, comme ceux qui, depuis l'enfance, vivent dans la vermine, et à la fin ne se grattent plus.

---

Pourquoi le dernier désir de ceux qui aiment avec passion, ou, jusqu'au vertige, s'enivrent du chant, de la danse, du vin, est-il un désir d'anéantissement? — Quel étrange besoin de se sentir morts, et de ne se plus réveiller, et, roulant d'abîme en abîme, de revenir à l'inconscient! Quel besoin glorieux de *délivrance*!

---

La pensée, qui nous exalte et fait vivre, peut elle-même être un poison, et qui tue. Nous souffrons, nous mourons d'elle en ce moment, de son abus, des longs excès de l'analyse. Comme chez Hamlet, la pensée ou le rêve retarde l'action, l'affaiblit, l'abolit parfois.

Or en dépit de tout, la vie existe et subsiste; et la vie est décidément faite moins pour être rêvée ou méditée, que vécue.

---

Un temps pourra venir où l'homme ne voudra plus procréer son espèce. A quoi bon? Pour prolonger la durée de cette trop médiocre ou infernale comédie, pour perpétuellement refaire ce travail de Sisyphe, pour toujours remuer cette boue et ce néant? Jadis, *on avait Dieu*, et l'espérance de la lumière, de la vie lumineuse au delà

de la mort. Nous ne sommes plus, d'après la science, que des animaux parmi les animaux; nos passions sont les passions de la brute, parées de brillants mensonges; nos éclairs de génie, des névroses; nos prophètes, des hallucinés; et nos religions, des fantômes créés par nos tristes cerveaux. L'antique voile est tombé : pour fin de tout, c'est la tombe, *la mort sans phrases...*

Et il est encore des gens qui mangent, boivent, dorment, et rient, et engendrent tranquillement !

---

La vie perd chaque jour de sa gravité, de son sérieux, de son importance, de sa beauté scénique, et risque de se transformer en grossier drame populaire ou en plate comédie bourgeoise, tous les deux d'une irritante et intolérable médiocrité.

---

Ce sont parfois les objets les plus vulgaires et les choses les plus simples qui dans le spectacle du monde étonnent le plus certains esprits, par exemple l'homme d'aujourd'hui, son costume, ses idées, son langage, et toutes les trivialités et les puanteurs de la bourgeoisie et de la démocratie modernes.

---

Curieuse légende : Après la formation de l'univers, Brahma, par un acte de sa pensée, créa d'abord des esprits purs, mais si grands, que, dédaigneux de l'action, perdus dans la contemplation des phénomènes, ils refusèrent, par mépris sans doute, de servir ses desseins, d'engendrer, de se mêler aux actes bas des troupeaux primitifs.

Et Brahma de son propre corps dut tirer le pauvre couple humain.

Ces antiques esprits qui, dédaigneux de ce monde, repoussaient l'amour, se réfugiant et s'enfonçant dans le désert de leur pensée, me font souvenir de vous, vieux Titans, Michel-Ange et Beethoven, âpres et farouches solitaires, qui êtes demeurés chastes !

---

Ce monde n'a d'existence que *par la séduction d'un moment* ; et la Nature ainsi n'a créé la Beauté que pour nous asservir davantage à la reproduction de l'espèce.

---

N'est-ce pas étrange cependant que les lignes d'un visage forment une harmonie si parfaite qu'elle nous puisse troubler une vie entière, et

que parfois, en la contemplant, nous nous sentions pris d'une si ardente soif de la mort ?

---

Femme, si j'osais, j'ouvrirais ta chair, et, mettant à nu ce qu'elle cache d'ordures, je ferais de dégoût reculer tes amants. — Mais, à la surface, resplendit l'illusion magnifique, le radieux mensonge de ta beauté; et cette beauté, faite de choses repoussantes, cette illusion et ce mensonge, nous font plier les deux genoux, pâlir, balbutier, mourir!

Et la femme répondit tranquille: « C'est de cet intérieur qu'est sortie ta pensée! »

---

J'ai souvent rêvé de voir une bataille éclairée par une matinée de printemps. Lumineuse image de la vie: la Mort face à face avec le Soleil souriant; des cadavres couchés parmi les jeunes herbes; des mares de sang auprès des ruisseaux clairs, où se mirent des fleurs heureuses; des cris de haine, des hurlements d'angoisse, des râles, des agonies, parmi les chansons du vent, et le charmant murmure d'une forêt qui s'éveille après le sommeil de l'hiver.

---

J'ai vu en Hollande, dans une tête de mort,  
fleurir une tulipe rouge : n'était-ce pas l'image de  
ce monde ?

---

Au cimetière des Aliscamps, les amants se  
posent sur les tombes.

Au cimetière des Aliscamps, comme un fan-  
tôme, la Lune monte, la Lune au visage de morte,  
la Lune morte pleure et soupire ; et, silencieuse-  
ment, en pluie de perles, ses larmes coulent sur  
la terre.

Au cimetière des Aliscamps, les hauts peu-  
pliers gémissent, droits comme les vivants sous  
le ciel ; et sous leur allée frissonnante, coupée de  
clartés et d'ombres, sur les tombes les amants  
rêvent, les amants unissent leurs lèvres, entre-  
mêlent et fondent leur âme en l'extase des bai-  
sers mortels.

Au cimetière des Aliscamps, j'ai vu l'image de  
la vie : le jardin du monde est un beau cime-  
tière, où l'Amour, l'adorable Amour se pose et  
rêve sur des tombes.

---

On veut aimer, on va vers les êtres, vers les  
plantes ou les bêtes, vers tout ce qu'a créé la

Vie, on va vers les choses, le baiser aux lèvres, avec confiance, bonté naïve : et forcément on doit fermer son cœur, se défendre, s'armer, on doit combattre et haïr. Mille ennemis vous menacent, bêtes et hommes; les plantes mêmes, si douces et paisibles, mentent aussi, cachent des poisons.

O Jésus, doux Nazaréen, la Nature sourit de tes rêves, et sa loi reste et restera toujours la dure, la cruelle loi mosaïque.

Je crois de plus en plus que les grandes idées de justice, de vertu, et même que l'idée de beauté sont des rêves généreux du cerveau humain. Les idées de 89, entre autres, ne me semblent guère *naturelles*. L'égalité? Mais les animaux mêmes, les végétaux, les métaux, tous les règnes de la nature ont leur aristocratie, leurs races fatalement prédestinées à l'éclat, à la splendeur, aux qualités royales : le lion, le cèdre, l'or ou le diamant, seront toujours précieux et nobles. La fraternité ne peut guère non plus régner entre des êtres qui, pour se nourrir, boivent du sang. Enfin la liberté, où est-elle ici-bas? Suis-je libre de naître, libre de ne pas mourir, libre de changer ma pensée, ma forme, la *livrée* que m'a imposée la naissance? S'il est pour la nature des *principes*

*immortels*, ils me paraissent se rapprocher beaucoup plutôt de ceux de 93, et des fantaisies sanglantes du très pur Maximilien Robespierre.

---

Ce qui condamne la vie, c'est que de fort honnêtes gens deviendront, en vieillissant, des coquins; des hommes de génie, de sots et plats vieillards; des hommes de cœur, d'odieux égoïstes ou des lâches; des beautés sans tache, d'immondes petites vieilles; et que c'est trop souvent après nous avoir déshonorés et flétris, qu'elle nous tue.

---

Les folies graves commencent par une phase d'excitation pour finir par une phase de dépression, qui précède la mort. — La vie commence et finit de même.

---

La vie, comme le haschisch ou l'opium, nous donne quelques hallucinations rapides, puis nous tue.

---

*Soir d'été.*

Le Soleil a de ses baisers oppressé tout le jour la terre qui étouffe. Les plantes se penchent alanguies, et les forêts s'endorment, immobiles, comme des amantes fatiguées. Dans la chaude vapeur de la terre, superbe, le Soleil se couche, tel qu'un César, un tyran magnifique, qui a bien rempli sa journée. Il a donné la vie et a donné la mort; il a embrasé la chair pâle des vierges par sa toute-puissante lubricité; il a écrasé d'immenses races humaines sous sa formidable splendeur; il a rendu folles des pensées: et, glorieusement, il se couche en son lit de pourpre, beau comme un corrupteur, calme comme un jeune Empereur assassin.

---

La Terre brûle comme une amante. Le Soleil de baisers la couvre, l'étouffe, l'opresse; elle le veut encore, toujours et sans fin le rappelle. — Aimez donc tous, aimez ainsi; brûlez ainsi, chairs des amants. Ayez votre heure d'illusion, votre part du divin mensonge; un instant dans vos bras mortels enfermez, pressez, étreignez l'immortelle beauté du néant!

---

Ce qui fait la grandeur de l'Amour, sa sublime et religieuse horreur, c'est qu'il perpétue la Vie, la Pensée, l'Esprit et le Sang, Dieu en ses milliers de formes. Aussi, pour les noces du Masculin et du Féminin éternels, le ciel nocturne, les mers et les forêts, tout tressaille, chante, s'illumine. L'air est tiède; les étoiles brillent, comme des yeux brûlants de désirs; la mer caressante baise la plage et chante, paisible, une chanson vague, qui berce et alanguit l'âme; le clair de lune bleu enveloppe les bois; tout se tait; et les fleurs se meurent dans la nuit, les soupirs des fleurs montent dans la nuit, leurs chauds soupirs, leurs parfums lourds, où leur cœur s'exhale et expire consumé par la volupté. O Hymen, ô Hyménée! L'Amour recrée ce qu'avait tué la Mort; mais, chose effrayante! c'est pour elle de nouveau qu'il travaille et refait son œuvre.

Aussi ceux qui aiment, de peur qu'ils n'hésitent sans doute, comme les initiés du Vieux de la Montagne, sont-ils voués à l'ivresse!

Les fleurs, le vent du sud, la lune d'été ont versé leurs poisons subtils; et, complices du Destin dont ils seront bientôt les victimes, ayant bu le fatal et délicieux breuvage, les pâles amants s'étreignent en de mortels baisers, et, malgré eux parfois, évoquent de nouveaux êtres au sanglant mystère de la vie.

Avant la mort, pauvre être humain, tu tombes et te débats dans les marais de la vieillesse. Et tu pars ainsi, objet de dégoût, toi qui fus beau; infirme, toi qui fus fort; sombre, morne, toi qui fus heureux; délaissé, toi qui fus aimé. Hâte-toi, tes enfants attendent, impatients de ta dépouille; il faut le fumier de ton corps à ces plantes jeunes qui, féroces, veulent s'épanouir et vivre, pour bientôt, à leur tour, vieillir, mourir et pourrir, et disparaître, ainsi que toi.

---

Femme, vide magnifique, miroir lumineux du néant, fugitive image, qui souvent rassembles en toi le mystère et les cruelles splendeurs de la Nature créatrice, pourquoi s'étonner que quelques-uns pâlisent, lorsqu'ils s'approchent de tes lèvres et viennent goûter entre tes bras une mort délicate et profonde?

---

La tête de mort, elle éclate de rire, au souvenir de la vie terrestre. Au souvenir de ses passions, de ses rêves, de ses amours, la tête de mort, elle éclate de rire. Elle se rappelle ses orgueils, ses croyances, et ce qu'elle nommait ses pensées, et elle éclate de rire, l'horrible tête de mort, pendant

---

---

que les vers qui grouillaient en elle la quirtent, ayant fini leur œuvre.

---

La Nature semble à certains jours une symphonie sereine et parfaite, où tous les sens éprouvent un état de jouissance idéale... attirante douceur, charme de la bête fauve assoupie et tranquille.

---

Que de ténèbres j'ai traversées, que d'épouvantes et de souffrances! Et malgré elles cependant, malgré la nuit du gouffre, je suis revenu à la surface; — j'ai revu le sourire de l'enfant, la candeur des vierges, la sainteté des mères, la grandeur des héros, l'œuvre lumineuse du génie, toutes les clartés de l'âme humaine : — et j'ai douté de l'omnipotence du Mal, comme j'avais douté jadis de celle de Dieu, de la pureté, de la bonté chez les êtres.

---

Un mystère repose, un mystère d'amour, au fond de certaines fleurs et de certaines nuits tièdes; mais les mots malaisément expriment ce qu'enseignent les choses silencieuses.

---

Et un soir, en regardant ton visage, des larmes montèrent à mes yeux, larmes douces, larmes d'amour, chaudes comme une pluie d'été, larmes qui débordaient du trop-plein de mon cœur... Mais ces larmes n'étaient-elles pas aussi d'angoisse et de mélancolie, à la pensée que la beauté pure, et tendre et frêle de ton visage, et les fleurs mystiques de tes yeux étaient offertes à la vie, au souffle flétrissant de la vie qui fane et qui tue, de la vie amère, et quelquefois si douce, comme ce soir l'étaient mes larmes?

---

Je me contredis à toute heure : mon âme est comme l'onde, mobile et changeante, parfois lumière et or, reflétant un grand ciel d'azur, parfois livide, sombre, glacée, morbide, triste comme un marais d'automne, fouetté par une pluie grisâtre ou par un vent funèbre et gémissant.

---

*Sensations musicales.*

Oh! cette musique hongroise, ces héroïques et passionnées ou mélancoliques *csardas*!...

Les héros, sabre en main, étincelants de pierrieres, de fourrures et de soie, dans la fumée et

la tempête des batailles!... Et parmi ces folies du sabre et ces frénésies vers la mort, tout à coup une mélodie tendre comme un souvenir de femme; des notes voluptueuses et caressantes, comme par les nuits de juin, sous la lune, un chant de rossignol extasié!

---

Musique étrange, évocatrice de rêves : des visions de femmes apparaissent, montent, tremblent un moment, fleurs splendides sur l'océan de l'être. Et les notes autour d'elles se font aimantes et soupirent, elles soupirent comme des vagues, comme la caresse des vagues à la naissance d'Aphrodite; et douces, monotones, elles chantent, comme l'innombrable baiser des vagues autour des pieds blancs d'Aphrodite...

Puis une note aiguë et cruelle, telle qu'une pointe de couteau, et une large nuit sombre, un chant qui s'étend et noie tout, comme l'ombre même de la mort.

---

J'aime avec passion deux choses : les chevaux hongrois, nerveux comme leurs maîtres, libres, ardents, ivrès d'espace, qui ont la steppe pour s'élancer; et cette musique hongroise, fantasque, bizarre, qui pleure et rit, si subitement passe du

désespoir à la joie et de la joie au désespoir, et, capricieuse et fuyante, change à tout moment d'humeur, ainsi que la folle qui m'a enfanté,  
*Natura mater.*

---

Rien n'est doux comme la musique : aussi ton âme, mon amour, je la voudrais envelopper d'une atmosphère de musique. Dans la lumière et la musique, je voudrais pouvoir l'adorer, — ton âme qui a la douceur de la lumière et de la musique.

---

Je voudrais un ardent amour, et emporter ma bien-aimée devant l'infini du désert; et la nuit, sous les étoiles d'or, l'âme perdue dans le silence des solitudes démesurées, rêver, oublier, mourir devant ce vide magnifique!

---

Mon rêve s'est construit un château, un grand château près de la mer. Le château est en granit noir, et est bâti sur une roche, si élevée et si droite que le vertige attire quiconque se penche et regarde en bas. En bas la mer, le ciel en haut, partout des espaces sans bornes : nul bruit humain, le bruit seul de la mer immense, et des

---

aigles. — Dans une salle de granit noir, ma bien-aimée est assise, elle est assise devant la mer, ma bien-aimée aux yeux d'azur, infinis comme l'est la mer... L'heure, le temps, nous l'avons oublié, oublié, comme l'oublent les morts. L'étroitesse du monde n'opprime plus mes sens... Mon âme est libre, et se plonge de l'infini des flots en celui de ses yeux!

---

Une ballade slave, triste et monotone, comme la plainte du vent, comme la musique des vagues, un chant se déroulant, plaintif comme les vagues, les vagues qui viennent, et déferlent, et reviennent, une plainte sans cesse renaissant comme un souvenir d'amour qui soupire en nous ou qui pleure.

---

*L'Alleluia du Messie.* — Le ciel s'ouvre, formidable, et l'âme parmi l'irradiant éclat qui jaillit des trompettes, au milieu de ces roulements de tambours, qui semblent les clameurs des tonnerres célestes, monte, s'abîme éperdue dans le rayonnant espace, aveuglée, foudroyée par la splendeur infinie et les fulgurations d'un ciel incandescent de l'amour et de la gloire de Dieu.

Et des bienheureux ont eu la joie, ont eu l'orgueil d'un tel rêve, et l'ayant eu, n'ont pas aspiré

à la mort, passionnément, — comme des amants  
à la communion dans l'amour!

---

Comment ceux qui croient ne sont-ils pas des saints, se voyant toujours *sous le regard de Dieu*? Comment ceux qui croient n'aspirent-ils pas à la mort, c'est-à-dire à la vie et aux délices de la pauvreté, de la souffrance, du martyre? Mort, souffrance, pauvreté, martyre, brûlé de quelle extase, et avec quelles chaudes larmes de joie, j'irais à vous, si j'avais la foi dont ils parlent! Mais nul ne croit sans doute, puisque si peu de croyants comprendraient même ces paroles, qui cependant sont très simples.

---

A travers l'infini, le peuple des étoiles silencieux s'avance, comme une caravane, et il ne sait où Dieu le mène.

Qu'importe aux choses? — La nuit sur les forêts répand le souffle aimant des forces invincibles; et de jeunes fleurs palpitent, qui étaient endormies, et muettes se rapprochent pour de calmes amours.

---

Comme dans les flots profonds le plongeur de

---

Schiller, ainsi plus d'une pensée meurt d'être entrée trop avant dans les choses obscures.

---

Après la mélancolie sublime du désir, quelle amère et désolante mélancolie que celle de la satiété! Quel vide inattendu, après un amour satisfait!

Et quel mépris pour ces lèvres de femme, qui n'ont cependant commis que la faute adorable d'avoir, oh! les stupides, contenté nos désirs!

---

Certains amants au sortir de leur crise d'amour ont l'air de ces convalescents sortant du délire de la fièvre. Ils se demandent étonnés ce qu'ils ont pu être, ce qu'ils ont pu faire ou dire; et leur surprise est grande, quand ils revoient l'*idole*, de la retrouver si peu semblable à celle qu'ils avaient adorée en la frénésie de leur passion.

---

La tristesse de Salomon fait l'affliction de son peuple. Toute puissance est en lui. Sur un trône d'ivoire et de pierres précieuses, le Roi brille, comme une lumière. Il a conquis toutes les gloires; il possède tous les trésors. Il a le don de poésie;

il détient les secrets de la science; il commande aux Génies de la Terre, de l'Eau et du Ciel; il comprend le silence des plantes et le langage des oiseaux; il entend la musique des astres et perçoit la danse des atomes.

Et cependant sous sa couronne, dont les pierres étincellent, le grand Roi penche sa tête pâle; sous son triomphal manteau d'or, il fléchit ses maigres épaules; il médite, il rêve et il pleure; et le chant des oiseaux et celui des étoiles, et l'enfant merveilleuse aux tendres yeux de fleurs qui, assise sur les marches du trône, fait vibrer délicieusement pour lui les cordes d'un luth surnaturel, rien ne le charme, ne l'émeut, ni ne le peut distraire.

Il sait que tout est vain, gloire, grandeur, science et amour; il sait que tout est illusion et songe, et qu'en ce monde tout doit périr; et lui, le plus puissant et le plus aimé des Rois, devant qui, un soir de jadis, comme une hirondelle, tourna dans une danse ineffable la voluptueuse Reine de Saba, il pleure sur l'universel néant et sur sa propre vanité, sur l'écroulement de lui-même.

---

Nature, amoureuse éternelle, c'est toi qui rends fous les amants : dans les grands yeux de leurs amantes, ce sont tes yeux, beaux de mensonges,

---

qu'ils contemplent, et dont ils se meurent; ce qu'ils adorent, ce qu'ils étreignent, c'est ta splendeur et ton néant! — Partout sont des reflets de ta beauté : frissons des chairs, frissons des nuits, vagues onduleuses, cheveux flottants, lianes aux longs bras enlaçant l'arbre des forêts, bras de la femme, souplesse de son corps, tromperie de ses regards, de ses lèvres. Nature, éternelle amoureuse, c'est toi partout, c'est toujours toi; et sous ces diverses apparences, toi que j'appelle ou repousse, toi que j'adore ou que je hais!

---

Jours sombres ou jours lumineux, pleurs, sanglots ou joies sublimes, quelle est votre réalité? — Quelle sera la réalité de ma vie, le lendemain de ma mort?

---

Je veux mettre un peu d'ordre dans ce désordre qui est en moi. Je pèserai le pour, je pèserai le contre, et je jugerai en mon âme et conscience : chose effroyable, l'accusé est *Dieu!*

---

Je ne sais où je suis, qui je suis; je ne sais qu'une chose, c'est que je suis homme, ange et bête, lumière et boue : la chose, après *Dieu* et la Nature,

la plus incompréhensible, — peut-être aussi la plus vide qui soit.

---

L'éternité est un infini, et qu'un infini pourrait seul remplir; — et pour le remplir, ô mon âme, tu n'as que tes lâchetés, tes misères, tes petitesse.

---

O *Dieu*, je veux aller à toi, et sans cesse, ainsi que Faust en sa course à l'abîme, les cris des êtres écrasés, broyés, l'appel, la plainte de la souffrance humaine me troublent, m'épouvantent, m'arrêtent...

Comme lui, faudrait-il passer sans rien entendre, sans rien voir?

---

Si l'homme est le fils de *Dieu*, je ne comprends plus la laideur, la bassesse humaines, cette bête qui sommeille ou rugit en nous; si l'homme est fils de la Matière, d'une Matière sans âme ni pensée, je ne comprends plus sa pensée, son âme, ses besoins d'infini, ses rêves sans limites.

---

Non, le vieux Pan n'est pas mort; ces marins ont mal entendu, et la nouvelle est plus grave :

c'est l'Inconscient, le vieil Inconscient qui se meurt !

---

Souviens-toi que tu dois mourir, et sans doute mourir tout entier, corps et âme.

Hâte-toi donc, gorge-toi de lumière, soûle-toi d'amour et de beauté ! Avec le vin du rêve, emplis d'éternité et d'infini les courtes minutes de ta vie terrestre. Le condamné à mort peut demander un repas royal : demande un repas *divin* ; mais hâte-toi, car l'heure de l'exécution approche.

---

Le sommeil quotidien, c'est le Néant qui te ressaisit. Chaque soir, le Néant semble dire : « Je t'ai laissé ouvrir les yeux devant l'Illusion éternelle ; hâte-toi, car tu es ma proie ; hâte-toi, car tes yeux mortels bientôt se fermeront à jamais. »

---

J'aime le Caire, cette ville de la Mort, et si, peintre, sculpteur ou poète, j'avais à reproduire l'image du Néant, je le placerais là, sur un trône d'ivoire exhumé du tombeau d'un Calife, vêtu d'or et de pourpre, et tout étincelant d'escarboucles, de topazes brûlées et de rubis, comme resplendit

chaque jour cette mélancolique cité par l'or de son soleil ou par l'incendie de ses couchants. La Mort, elle est ici partout visible : à l'horizon, les Pyramides, ces vieux monuments de sa gloire, se dressent entre le désert où elle règne, taciturne et formidable, et l'îlot vert, la plaine étroite, où rit et frissonne la vie ; à l'Est, s'effritent mélancoliquement, croulent les tombes des Califes, au Sud aussi, celles des Mameluks, et qui bientôt ne seront plus que poussière, comme les corps autrefois somptueux, quelque temps enchâssés par elles. Hors de la ville, de toutes parts, de hautes collines de débris, détritrus de mille générations disparues, et des tombes bossuant la terre, des tombes à l'infini, d'une blancheur de chaux aveuglante au soleil, ou qui luisent pâles sous la lune, beaucoup crevées, affaissées, sans nom, et dont les ossements et les cendres sont déjà mêlés à ce sable jaune, à ce néant du désert.

---

J'étais dans l'abîme, je dormais dans l'abîme, et de l'abîme je suis monté au jour ; j'ai conquis ma dignité d'homme, — avant de rentrer dans l'abîme.

---

Sans l'orgueil, par lequel l'homme se considère

---

comme un point central en l'Infini, « dont le centre est partout et la circonférence nulle part », comment, impuissant et débile, oserait-il quelque chose, et l'Univers ne l'écraserait-il pas de sa formidable immensité ?

---

Malgré le néant, où doit retomber ta personne humaine, malgré les cruautés, l'ironie de la vie, puisque de tous les êtres, par un mystère étrange, tu es le seul qui ait conçu l'idée de la vertu, l'idée du beau, et que ces idées te font grand et noble, garde précieusement cette noblesse qui *t'oblige*. Sors donc de l'animalité, sois vraiment *homme*, c'est-à-dire un être nouveau, qui s'est trouvé devant la dureté du Destin et n'a pas tremblé, devant l'Infini et est resté debout, devant la mort et l'a bravée, devant le mal et l'a combattu, devant la laideur et l'a méprisée, et qui de l'obsession du néant s'est *délivré*, comme *Dieu*, par la sublime gloire de ses rêves.

---

Pourquoi né dans ce siècle, non dans un autre ? Dans cette patrie, non dans telle autre ? De tel et telle, et non d'autres ? Pourquoi ma forme, ma pensée, et non celle-ci ou celle-là ? Pourquoi n'être pas de race jaune, avec l'œil oblique, dé-

formant la vision du monde, et des idées mongoliques, des rêves de Dragons au rictus terrible, de Dieux féroces, à corps de monstres ?

Ainsi ma pensée, ma forme, sont la résultante du milieu spécial dont je sors; et c'est toute une part de fatalité dans ma vie physique, intellectuelle, morale; mais je me révolte contre les opinions, les jugements de ma famille, de mon pays, de ma race : et c'est ma part de liberté.

---

Les Stoïciens, race superbe, hommes d'opposition redoutable! César, le Jupiter terrestre, et Jupiter, le César d'en haut, semblent complices. Où fuir? où se réfugier? — En soi-même. — L'homme, dans son âme, se peut créer un monde d'idées pures, qui le console du réel. Dans son âme il est libre. Quelle puissance lui ravirait cette liberté? Ni le Ciel ni la Terre ne peuvent l'empêcher d'être juste.

---

Il est plusieurs modes de délivrance : par le poison, le couteau, le vin, — modes vulgaires et trop faciles. Il en est d'autres : par le rêve, l'amour, la vertu, l'héroïsme, le sacrifice.

---

---

Plonge-toi dans le rêve. Fuis en Orient. — Du moins le Néant, là-bas, est, comme un Sultan, vêtu d'or, et cache sous la pourpre sa vermine.

---

Les vues, les points de vue, les aspects selon les milieux étant très divers, si par exemple sous le Ciel du Nord le spectacle des choses, d'ordinaire sombre, plat ou grossier, fait naître la mélancolie, le désespoir d'un Hamlet et d'un Oberman, en Orient, au contraire, ce spectacle n'est-il pas assez rayonnant par les magies, les gloires du soleil, l'éclat des paysages de la terre et du ciel, pour que le Néant apparaisse magnifique comme un Sultan d'Asie, excitant chez les poètes, sous quelque nom qu'on le célèbre, la plus fervente des adorations et la plus brûlante des extases. Aussi aux pensées nées sous le Ciel du Nord, conviendrait-il d'opposer des poèmes dans le goût oriental, et qui rappelleraient la mystique ivresse des Hafiz, des Djami ou des Djelal-ed-Din.

---

Sois bon toujours, sois aimant. Puisque la vie est un combat, et que l'odieuse loi du plus fort est la loi de l'univers entier, aie compassion des faibles, des petits qui succombent, recueille les

blesés, adoucis les souffrances, console les misères, aime comme le Bouddha ou Jésus. Et sois poète aussi, crée de glorieux mensonges. Parle du bien, proclame la splendeur du beau : — n'évite certaines fois que de parler du vrai.

---

Vis de toutes tes forces, aime, souffre et pleure, saigne s'il le faut, mais *vis* et sois grand, et que pendant un instant, — oh! que ce soit ton orgueil! — par la magie du rêve ou les ardeurs de tes passions, le néant de ton âme puisse être, comme le Néant universel, sublime, magnifique et *divin!*

---

Un mot des Stoïciens nous paraît suffire pour reconstituer la morale, même en une société d'athées : « *Si le hasard conduit les choses, toi du moins n'agis pas au hasard.* » *Toi du moins*, car ta noblesse présente, ta présente dignité d'homme t'impose des devoirs et t'oblige; et dès lors tu seras pur et seras juste, opposant ta loi de justice, d'amour, de miséricorde (chrétienne ou bouddhique, religieuse ou philosophique, peu importe), à l'antique loi de la Nature, qui a si longtemps régi le monde. C'est de même qu'aujourd'hui l'homme, continuant à se dégager de

l'animalité sombre où il fut plongé tant de siècles, est tenu d'exercer sa pensée, sa parole, — et cette parole complémentaire, qui est l'art, — de soigner également son corps et son esprit, de parer sa demeure, d'entretenir, de multiplier, de perfectionner toujours les instruments merveilleux de la force et de la richesse modernes ; enfin de préparer un âge où, par l'épanouissement des énergies qui sommeillaient en lui, il prendra définitivement conscience des puissances et des gloires qui se mêlent à jamais en sa nature étrange à sa bassesse originelle, à son néant peut-être.

Et c'est ainsi que, rêve d'un rêve, créateur lui-même en cette création, vil et si grand, esclave et libre, fange et lumière, l'homme abrégé du monde, en opposant des illusions sublimes aux réalités qui l'attristent, souvent l'accablent, peut, comme l'Infini parfois, faire s'illuminer son néant, et qu'avec la conscience de sa misère, mêlée à la misère des choses, il a cette fierté désormais d'avoir su vouloir et créer la Justice dans un Univers sans justice.

---

Il faut par la pensée se résigner à tout, et dans l'action ne se résigner jamais, lutter comme si l'on devait vaincre, vivre comme si l'on ne pouvait mourir.

Il faut, comme Prométhée, devant la résistance du Destin, que l'homme se dresse, se roidisse et se fasse un jour si vaillant, si fort, qu'il puisse regarder sans peur en l'abîme obscur où il tombe.

---

Nous sommes ici-bas pour nous donner une heure l'illusion de l'éternité, pour faire infinis nos désirs et nos rêves, malgré l'étroite limite où cette vie nous enferme, pour que la Nature prenne conscience en nos âmes de sa grandeur, de sa misère aussi, de sa réalité qui toujours lui échappe et de son néant qui toujours se revêt de formes nouvelles et fugitives, si bien qu'éternelle elle meurt sans cesse, et que mourant sans cesse elle reste éternelle.

---

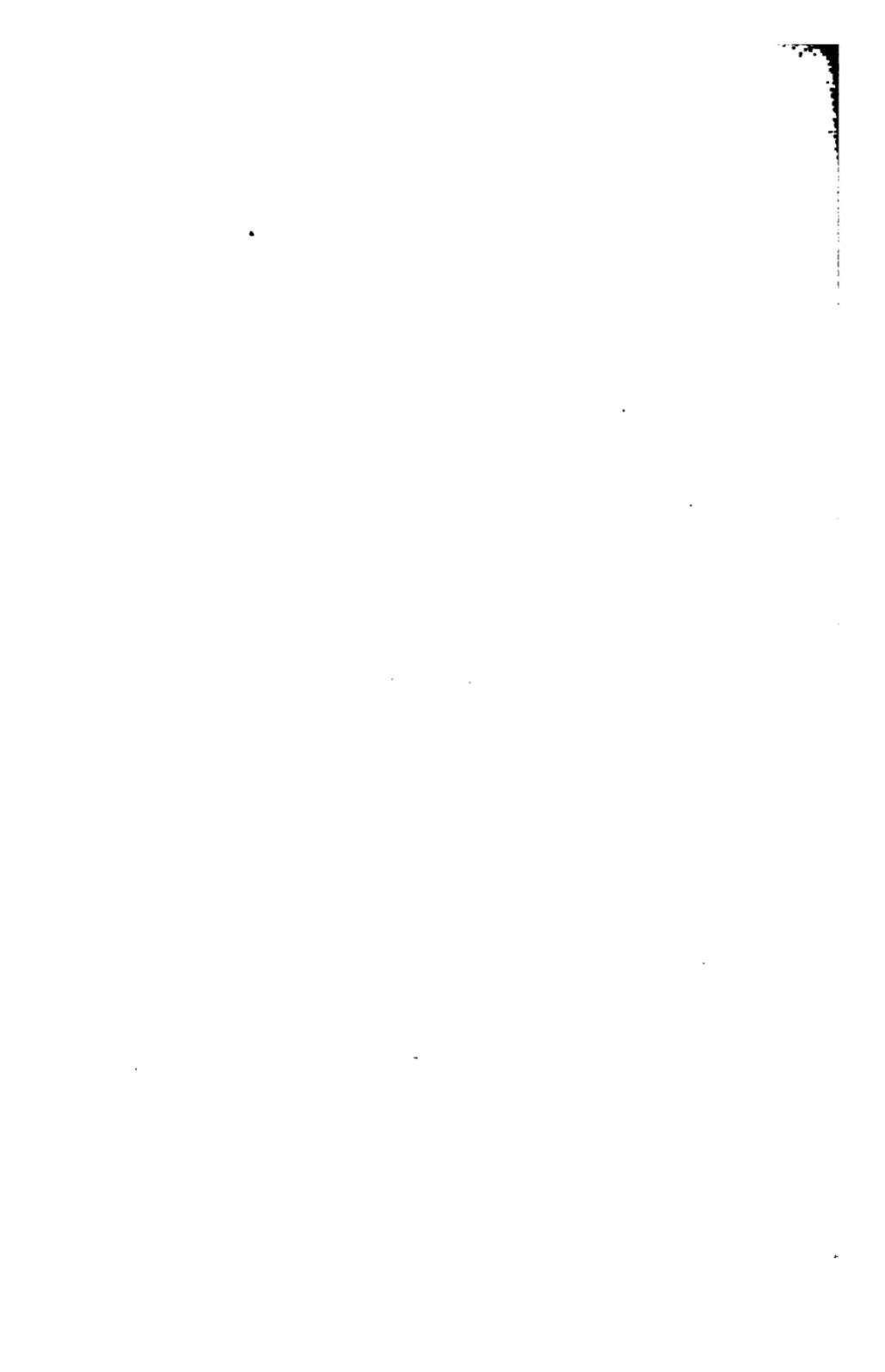
Ce monde te fait horreur ou t'ennuie : crée-toi ton monde.



# En Orient

---

*L'Ivresse de Djelal-ed-Din — La Sagesse d'Al-Ghazali*  
*La Forêt Brahmanique*





## En Orient

---

### L'Ivresse de Djelal-ed-Din\*

---

**L**E cœur du soleil palpite, palpite embrasé de désirs.  
La mer, la large mer palpite, comme un cœur gonflé de désirs.

Et mon cœur, débordant de désirs, palpite, se lamente et pleure.

---

\* Mohammed Mewlana Djelal-ed-Din Roumi, poète persan de la secte des soufis, né en 619, mort en 687 de l'hégire.

Le soleil est ton âme, les rayons du soleil sont les feux de ton âme, ô Amour, Amour éternel.

Les astres d'or sont tes pensées, la poussière d'or de tes pensées, ô Amour, Amour éternel.

Le vent d'été est ton haleine, le souffle brûlant de tes lèvres, ô Amour, Amour éternel.

Les fleurs aimantes sont tes soupirs, sont tes regards et tes baisers, ô Amour, Amour éternel.

Et la femme est la fleur suprême, le plus ardent de tes baisers, Amour, ô Amour éternel.

---

Comme un muezzin sur un minaret, du haut du ciel la lune chante.

Elle appelle les parfaits amants, elle les appelle à la prière.

Elle dit à tous : « Réveillez-vous ! » Elle vous crie : « L'Amour est grand ; aimez, aimez ; brûlez tous. »

---

La Nuit est ma bien-aimée : la Nuit s'offre à moi pleine de soupirs, et l'océan est le miroir où se reflète son cœur pâle.

---

Les âmes tournoient deux par deux, sont prises

---

de vertige et tombent dans le tourbillon de l'amour.

Les mondes roulent emportés dans le tourbillon de l'amour.

Les flots se dressent éperdus, rugissant d'amour vers la lune.

Dans les forêts, les grands lions hurlent d'amour vers les lionnes.

Amour, orage tout-puissant, tu fais à tous sentir ta force : saisis-moi, embrase-moi, tue-moi, oh ! foudroie-moi de tes éclairs !

---

Une flûte magique soupire dans la nuit. Les vagues de la mer dansent sous la lune.

Le monde entier frémit ce soir de chants d'amour et d'airs de flûte.

---

Pourquoi trembles-tu devant la beauté d'un visage ? Pourquoi pâlis-tu au son d'une voix ? Oh ! pourquoi as-tu le vertige en contemplant des yeux de femme ? Pourquoi te sens-tu mourir en baisant des lèvres mortelles ? Les splendeurs de la beauté humaine révèlent donc d'effrayants mystères ?

---

Tu ne peux face à face contempler le soleil, mais tu contemples son reflet qui fait la beauté de la lune. Ainsi tu ne peux face à face contempler le Soleil des âmes; mais tu contemples sa lueur répandue sur un beau visage, et attendri tu pleures, et devant lui ton âme étouffe de désirs.

---

Au milieu du désert, je sais une eau bleue : ce sont tes regards, mon amour. Mes désirs sont les flamants roses qui s'y viennent désaltérer.

---

Les astres brûlent dans la nuit pour les rencontres des amants. Les fleurs se meurent dans la nuit pour le tête-à-tête des amants. La rose exhale ses parfums pour baigner l'extase des amants. Pour laisser parler les amants, la terre se tait dans la nuit.

---

Tu as donné à ma maîtresse la longue chevelure noire de la nuit; tu as mis dans ses yeux la beauté passionnée des astres; tu as répandu sur son corps les pâleurs tristes de la lune.

---

Tu as donc voulu, ô Allah! rapprocher le ciel  
de mes lèvres?

---

Les vallons baignés par la lune me rappellent  
tes seins où dormait ma tête, et l'aurore rafraî-  
chissante me rappelle l'aurore de tes yeux.

Quand je vois des hirondelles noires qui bat-  
tent de l'aile sur le sable, je pense à tes paupières  
qui tremblent.

Quand je me jette dans la mêlée parmi les têtes  
qui tombent comme des oiseaux morts, je souris,  
ne songeant qu'à toi; et quand les sabres mordent  
ma chair, je songe, ô lionne! à tes dents blanches  
me faisant leurs morsures d'amour.

---

Les cailloux du désert claquent sous les pieds  
de nos chamelles blondes.

Le chamelier chante.

A l'horizon rouge, le soleil se couche. Le désert  
fume comme un jour de bataille.

Les lèvres ont soif, et les pensées rêvent.

Les femmes, dans leurs palanquins de soie rose,  
ferment les narcisses de leurs yeux, les fleurs alan-  
guies de leurs yeux qui se rouvriront dans la nuit,  
à l'heure où soupireront les flûtes et où s'appro-  
cheront les amants.

Les têtes de nos ennemis pleurent en *haut* du fer de nos lances.

---

Ton corps est semblable à un palais de lumière où habiterait un beau serpent : ton âme est le serpent et elle tue les amants épris de ton corps.

---

Tes baisers sont comme le simoun : ils dessèchent et brûlent les lèvres qu'ils touchent.

Ta beauté est un arbre funeste : les âmes se meurent à son ombre.

---

Tes yeux sont des yeux d'oiseau de race. Sur tes épaules ta chevelure tombe, comme la nuit sur des collines de sable.

Tes yeux sont des éclairs qui rient en voyant frappés ceux qu'ils tuent.

---

Tu es belle comme la Mort en un jour de bataille.

Tu es douce et terrible, comme ces nuages éclairés à la fois par la lune et par les rayons de la foudre.

---

Que d'amants ont péri par toi!

Ton âme est comme un beau cimetière plein  
de tombes et plein d'oiseaux.

Tes yeux sont froids comme des armes bril-  
lantes.

Pourquoi aiment-ils à regarder longuement  
les violettes qui fleurissent aux lèvres des têtes  
coupées?

---

Soleil, âme ardente, tu bois les fleuves, les lacs,  
la rosée de la nuit, le sang de la terre, les esprits  
des fleurs; tu bois notre vie, notre souffle.

O Soleil! tu as donc en toi l'insatiable désir des  
amants?

---

Aime, brûle, soupire, meurs de passion; sois  
comme le ciel d'été, au cœur rempli de feu, aux  
yeux remplis de larmes.

---

D'un bout du ciel à l'autre deux étoiles s'ap-  
pellent, oh! si douloureusement s'appellent avec  
leurs longs regards palpitants de désirs.

D'un bout du ciel à l'autre elles s'appellent, et  
elles pleurent, et elles crient dans le silence des

nuits : « Allah, Allah, pourquoi nous as-tu séparées? »

---

Amour, vin étrange! ceux que tu désaltères ont toujours plus soif après qu'ils ont bu.

---

Les roses, impatientes d'aimer, les roses déchirent leurs robes vertes, ouvrent leurs jeunes seins et les tendent vers les lèvres d'or du soleil.

Les roses, les lis pâles, les violettes se meurent consumés d'amour.

O Djelal-ed-Din, l'amour tue : tout ce qui veut aimer doit mourir. L'amour brûle, l'amour flétrit : le premier baiser de l'amour est le premier aussi que te donne la Mort.

---

La mer se dresse vers les cieux. Les forêts montent vers les cieux. Les âmes s'élancent vers les cieux.

Allah! Allah! que cherchent-elles?

---

Dans un désert du ciel, le Soleil autrefois vivait en solitaire; et, comme un ermite tourmenté d'a-

mour, il errait triste et il pleurait. Allah lui dit alors : « Répands ton âme; tes pleurs d'amour seront les rayons d'or dont tu baigneras les êtres; crée, comme j'ai créé; aime, comme j'ai aimé. »

Et, comme un torrent, de l'âme du Soleil jaillit l'immensité de ses désirs, l'immense foule de tous les êtres.

---

Je suis le charbon, ô Allah! Tu es le vent qui l'enflamme; je suis le charbon embrasé, tu es le vent qui le consume.

Je suis la salamandre de l'amour divin : dans la flamme je bois la vie. Je suis le papillon que le feu brûle : dans de belles flammes je bois la mort.

---

Le soir, Râbiah montait sur la terrasse de sa maison, et sous la paix du ciel elle s'écriait : « O Allah! le bruit du jour s'éteint; dans le silence des cours intérieures, l'amante se couche et rêve sur le sein de l'amant; et moi, je tends les yeux vers toi, je t'offre mes lèvres, je t'offre mon âme; mon unique amour, je jouis de toi. »

Et Râbiah s'affaissait éperdue, et les rayons de la lune comme des baisers tombaient sur son cœur gonflé de soupirs.

---

Les aurores sont des roses rouges, qui fleurissent et meurent à tes pieds.

L'Orient chante ta splendeur. Le Soleil se lève, et comme un prophète proclame ta gloire à l'univers.

Le silence du désert est rempli de ton nom. Tu t'étends sur nous comme une épouvante.

Le soleil monte; le désert brûle; le désert se meurt, embrasé par toi.

---

J'aime les éclats de rire du tonnerre, et les mugissements des tambours célestes, et les lourds nuages se heurtant comme des éléphants furieux, et les ouragans aux ailes noires, planant dans l'air comme des oiseaux de proie, et le simoun, qui broie les arbres et qui engloutit des armées.

J'aime, ô Allah, ce qui révèle ta force et rend pâle la face des lâches.

---

Aux âmes que l'amour embrase, l'appel de Galib-Dede, le scheikh des dervischs mewlavis, écoute-le, âme trop tiède :

« O vous, les fils de la passion, qui vivez au désert et y buvez la flamme, qui semez l'incendie et

recueillez l'angoisse, communiquez votre courage aux lâches, aux faibles votre force, votre folie aux sages. O vous, les fils de la passion, votre nourriture est la rosée de feu, qui tombe du ciel; l'or de vos vêtements sordides, ce sont les rayons du soleil. Vos yeux sont des torches qui brûlent; votre verbe est comme l'acier; votre parole frappe comme la lance.

« Au marché du monde, vous, les bienheureux, vous apportez le courage et achetez la souffrance; vous apportez la foi, l'insatiable amour, et vous achetez la torture; vous apportez la résurrection et la vie, et vous achetez le mépris, la douleur et la mort, — mais la mort chère aux bienheureux, avec les yeux fous que dilate l'extase, rouges de sang comme des rubis, la mort avec des lèvres pâles, ces lèvres pâles d'où le sang bave, entr'ouvertes par un cri d'amour. »

La création est une parole qui se déroule vibrante à travers les espaces. La création est un chant de joie jeté pour remplir l'infini. Les cercles sonores éternellement s'étendent, s'éloignent, élargissent l'orbe de la vie; et de tes lèvres le chant renaît sans cesse, sans cesse jaillit, coule, se renouvelle. — O Allah, tu es le joueur de flûte, tu es le chantre des Roumis, qui attirait et paci-

fait les bêtes, et dont la magie faisait surgir au désert des palais d'or et des mosquées.

---

Allah, simple dans son essence, est multiple en ses créations. Ainsi l'âme du joueur de flûte, qui s'écoule en des milliers de chants.

---

Dans les profondeurs du désert fleurissent des aurores, belles comme des danseuses : pour qui déploient-elles, ô Allah ! leurs écharpes de soie frissonnantes, et sous leurs voiles de gaze verts les merveilles de leur corps rose ?

---

La vie est le souffle de tes lèvres. Tu parais, et comme des cavaliers, mille soleils d'or t'accompagnent. Tu marches, et le désert fleurit, la terre déploie ses tapis de tulipes. Tu t'assieds, et, comme des dervischs, les sept cieux se courbent à tes pieds ; l'assemblée des êtres défile devant toi ; les mers, les nuages, les torrents retentissent comme des timbales ; les mille créations te glorifient, comme des poètes inspirés !

---

Ainsi qu'un tourbillon d'almées, sur les tapis  
du ciel les étoiles s'avancent.

Pareilles à des danseuses pâles, ivres de désir,  
elles tournent.

Dans l'air une musique coule, qui fait frissonner  
tout leur corps; et c'est le chant qui s'exhale de  
ton âme, le chant voluptueux de ton âme, Allah,  
ô amant éternel!

---

Je reposais d'un sommeil si profond dans l'obs-  
curité du néant!

Comment l'oiseau de mon âme s'est-il élevé  
dans la lumière?

Comme un roi qui appellerait le plus humble  
de ses sujets à partager son trône et sa puissance,  
tu m'as fait possesseur un moment du trésor de  
l'existence et de celui de la pensée.

Tu m'as mis au doigt l'anneau de Salomon, tu  
m'as fait commander aux djinns.

J'habite, ô roi! dans ton palais. Les animaux  
me servent comme des esclaves obéissants.

Sous l'apparence de jeunes femmes, les houris  
célestes s'offrent à mes lèvres.

Mais tout à coup paraît la Mort : tu me ravis  
l'anneau magique, et me fais retomber en la nuit  
du néant.

---

Vois comme peu à peu, ô Djelal-ed-Din, tu es monté dans la lumière. Tu n'étais d'abord qu'un atome misérable de semence humaine. Des milliers d'éléments subtils se sont réunis pour former ton corps. Tu t'agitais dans les ténèbres : aujourd'hui tes yeux s'ouvrent à l'ardente clarté du soleil ; tu vois le ciel et la terre ; tu aimes et tu souffres, et tu sens, comme Allah, les passions s'agiter en toi. Dans ton cerveau les pensées flottent, comme les astres dans la nuit. Tu es initié au secret du monde. Les ailes immenses de ton âme, comme les ailes du Simourgh, parcourent sans effort le temps et l'espace ; et il semble parfois que ton rêve étouffe en cet univers sans limites : ô miracle ! tu n'étais pourtant qu'un atome misérable de semence humaine.

---

Les âmes sont des oiseaux, dont le Maître a ouvert la cage.

Les âmes sont des oiseaux, qui pour une heure s'envolent à travers l'infini.

Je suis un épervier, à qui tu as dit : « Bats des ailes, monte, plane, contemple mes créations diverses, aime, combats et souffre, et rentre le soir dans mon sein. »

---

Qu'importe en la vie éternelle qu'une étoile naisse ou qu'elle meure? Qu'importe que je sois ou ne sois pas?

Aussi Ferid-ed-Din, dont la pensée est comme le musc, dont les vers parfument les lèvres, Ferid-ed-Din a fait dire à la huppe, le conseiller de Salomon : « Le monde présent et le monde futur ressemblent à ces figures lumineuses que le soleil fait naître à la surface des flots. »

Ton âme, ô Allah! est pleine de rêves, de Dieux gigantesques, de terres et de cieux futurs, de germes d'êtres, qui apparaîtront un jour.

Et combien de splendeurs évanouies déjà, et qui ne vivent plus, comme des perles détachées, que dans le coffret de ta mémoire!

Je voudrais être le soleil, et me répandre en clartés d'or sur les océans, les déserts, sur les plaines et les forêts. Je voudrais être le vent d'été, le vent tiède, le vent qui passe, et surprend à travers la nuit les soupirs des vierges en pleurs. Je voudrais être, ô Allah! ta lumière qui se donne à tous. Je voudrais couvrir toutes les âmes de l'immense azur de ma joie!

Je suis la voix de ta création. Je suis la voix des choses muettes. Les étoiles, les plantes, les diamants, tout ce qui vit silencieux pour t'exalter a pris ma voix. Je suis la parole du désert; c'est par moi qu'il te glorifie. Je suis la voix de tout ce qui aime, le sonore écho de toutes les joies. Et je suis aussi, ô Allah! je suis la plainte de ce qui souffre.

---

Allah est ivre de lumière : enivre-toi, ô ma pensée!

Allah est ivre, ivre d'amour : enivre-toi, ô ma pensée!

Allah est ivre; sa pensée ivre roule le rêve de l'infini : aime sans fin, rêve sans fin, ô ma pensée! sois toujours ivre!

---

La voie lactée est une prairie où s'élancent mes rêves comme des chevaux libres.

Et mes rêves, le soir, vont boire à des lacs bleus, où magnifiquement se reflètent des soleils à tous inconnus!

---

Allah, tu es le timbalier, nous sommes les timbales que tu frappes. Nous sommes les flûtes : tu

---

---

es le souffle, tu es l'âme qui chante en nous. Nous sommes l'écho qui te répond en te renvoyant tes paroles.

---

Ma pensée reflète ta Pensée, comme la nuit de mes yeux ta Lumière.

Qu'un rayon de soleil éclaire les cailloux du chemin, ils brilleront comme des rubis.

---

Comme le paon, gloire d'un jardin, déroule magnifiquement devant son maître, et devant la foule qui le contemple, les splendeurs étoilées de ses plumes, ainsi le Ciel marche devant toi, faisant pour tes regards et les nôtres frissonner longuement son plumage d'étoiles.

---

Qu'ai-je besoin de la coupe de Djem? Mon âme est la coupe magique où se reflète la création, mon âme est le miroir où se réfléchit ta beauté : qu'ai-je besoin de la coupe de Djem?

Et quand la vapeur des passions obscurcit le miroir de mon âme, je la purifie aux feux de l'extase.

---

Les étoiles, comme des oiseaux dans l'espace,  
la nuit chantent pour l'âme des sages.

---

Comme une joueuse de flûte, l'étoile du soir  
pleure son chant magique; les êtres s'apaisent.  
Je songe aux antiques empires évanouis, aux vieux  
Sultans préadamites et à leurs mystérieux trésors;  
— et aux trésors de la pensée d'Allah, au clair  
sérail de sa pensée, où je vois naître, s'épanouir,  
mourir, pareilles à de belles esclaves, les mille  
créations successives.

---

C'est pour les poètes, ô Allah! que tu as tiré  
le monde du néant. C'est pour ceux qui le pou-  
vaient entendre que tu as déroulé les strophes de  
ton poème. C'est pour les rêveurs, ô Allah! que  
tu donnes l'essor à tes rêves. C'est pour les  
amants que tu fais fleurir la beauté tranquille de  
la nuit.

---

Les anges accusaient Allah d'avoir créé les  
hommes; Allah répondit: « Beaucoup se traîne-  
ront dans la boue du péché, mais quelques-uns

---

marcheront dans la lumière, et leur beauté vous fera jaloux; or c'est pour eux seulement que j'ai rêvé ce monde. »

---

Le feu qui brûle dans les étoiles est celui qui brûle en ton âme. L'esprit qui a créé les choses est celui qui crée tes pensées. Le souffle de la Beauté éternelle, qui anime tout l'univers, est celui que boivent tes lèvres aux lèvres de ta bien-aimée.

---

Pose-toi, tel que l'oiseau Simourgh, sur la montagne qui domine le monde, et regarde la création, comme un nuage flottant à tes pieds.

Plonge-toi dans l'océan d'Allah. Anéantis-toi dans l'océan du Tout. Perds la notion des différences, du fini et de l'infini, du temps et de l'éternité. Habite l'âme du Créateur, pour y contempler toutes les âmes.

---

Ton *moi* est une montagne qui te cache le Soleil. Meurs à toi-même : revis en Lui.

---

Quand tu participeras aux secrets du Soleil, ô

poussière! ô atome perdu dans un rayon! t'importera-t-il encore le secret de ta vie?

Quand tu seras plongé dans l'amour de ton Océan, pauvre goutte d'eau, auras-tu souci de toi-même?

---

Une nuit, comme Mohammed, pour cheval ayant pris l'éclair, j'ai escaladé les cieux, dans l'infini je suis monté : toutes les voix se perdaient en une; les sept couleurs du prisme se fondaient en une; les sept cieux se fondaient en un. Les vagues de la mer avaient disparu, il n'existait plus que la mer. Toutes différences s'étaient évanouies; il ne restait que l'identité.

---

Je vois passer devant mes yeux le ciel et la terre.

Je vois se dresser devant moi le peuple innombrable des morts.

Tous les mondes, la vue sans limite du passé, celle de toutes les préexistences se dévoilent à mes regards.

Je porte en moi l'Esprit qui a créé les choses, je porte en moi la création, je vois réfléchies en mon âme les mille formes par Lui revêtues...

---

Pourquoi as-tu illuminé les ténèbres de l'infini? Pourquoi as-tu dit aux soleils d'apparaître cuirassés d'or? Pourquoi as-tu devant ton trône convoqué l'assemblée des êtres?

T'ennuyais-tu? Avais-tu peur en la nuit de l'éternité?

---

*Et Allah, dans le silence des nuits, dit à l'âme de Djelal-ed-Din :*

J'ai eu bien des naissances. J'ai eu de profonds rêves, qui vous seront toujours ignorés. Que savez-vous de mes trésors, de mes mosquées, de mes palais? Vous êtes la goutte d'eau : que connaissez-vous des océans de ma Pensée? Vous êtes l'atome : mais la poussière sait-elle les secrets du soleil? La plante qui croît dans le désert, que connaît-elle, que peut-elle dire de l'immensité du désert? Vous êtes pareils à des fourmis qui ramperaient aux pieds d'un roi. Ont-elles l'idée de sa puissance, de ses royaumes, de ses armées? Ont-elles l'idée de sa beauté, de sa grandeur, de son amour, et des rêves qui se déroulent dans l'infini de sa pensée?

---

Je suis le Tout et le centre du Tout. Je suis la source des couleurs, l'origine des qualités. J'étais

la nuit muette, j'ai créé la lumière, pour sentir palpiter mon être. J'étais l'éternité et j'ai créé le temps, afin de me sentir vivre. J'étais l'infini, j'ai créé les âmes afin de me sentir aimer. — Dans le miroir des mondes, ô Djelal-ed-Din, j'ai voulu contempler mes rêves.

---

Je suis en tout, je suis partout : je suis la splendeur du soleil, je suis la clarté de la lune. Je suis la chaleur qui vous baigne, et je suis l'air qui vous fait vivre. Je suis la rosée pâle qui tombe des étoiles et pénètre dans le cœur des plantes. Je suis le rayon de la nuit qui coule aux profondeurs du sol et s'y cristallise en diamants. Je suis partout, je suis en tout : je suis le parfum dans la fleur, et suis la bonté dans vos âmes ; je suis le rythme de vos poèmes ; je suis l'harmonie dans les mondes. O Djelal-ed-Din, tu le sais, je suis la vie dans tous les êtres.

---

C'est moi qui fais naître et c'est moi qui tue. C'est moi qui dors et moi qui veille. Je suis la terre, l'eau et le feu, et le visible et l'invisible ; je suis l'esprit, je suis l'amour, je suis la mort : que craignez-vous ? Quand je vous tue, n'est-ce pas en moi, en mon âme que vous tombez ?

---

J'aime sans fin ; je brûle en vous ; je suis le cœur  
qui bat dans vos poitrines.

Les mondes n'étaient pas encore, les aurores  
ni les crépuscules ; j'étais déjà, j'aimais déjà.

Quand la première terre, toute saignante, surgit  
de l'immensité des flots, j'étais le soleil ; j'essuyai  
ses larmes et la couvris de mes baisers.

---

L'océan du monde roule ses longs flots sous  
les lumières d'or ou d'argent que répand mon  
âme, et ce que vous appelez la beauté n'est que  
la lueur de ma présence.

---

Un sang pâle coule dans les lis, un sang rouge  
coule dans tes veines, un sang d'or brûle dans le  
soleil : et c'est mon sang, mon sang toujours, qui  
coule ainsi en tous les corps.

---

J'étais le ciel bleu ; j'ai créé la mer pour qu'elle  
réfléchît ma beauté.

J'étais Salomon ; j'ai du fond de l'Orient ap-  
pelé la Reine de Saba : et cette Reine aux cheveux  
d'or, dont les yeux donnaient le vertige à qui la

venait contempler, cette Reine qui sous son manteau de cheveux d'or dansa pour mes regards une danse inimitable et chanta des airs mystérieux que nul jamais ne saura chanter, cette Reine splendide était l'image de mes créations passagères.

---

O Djelal-ed-Din, je n'ai créé les mondes que pour m'en donner l'illusion. Ton âme est une étincelle de mon âme, ta pensée est née de ma Pensée. Crée donc aussi, Djelal-ed-Din, crée et rêve, comme j'ai rêvé...

Les mondes et les âmes flottent dans ton sein. Déroule les poèmes qui dorment enveloppés dans le silence de tes rêves. Je t'ai donné la puissance créatrice et le rythme, cette magie à laquelle j'ai soumis les cieux. Crée et chante; aime sans fin, je viens me souvenir en toi...

O miroir de mes passions, miroir trouble de mes tourments, je viens me refléter en toi!





## La Sagesse d'Al-Ghazali\*

---

**Q**UELLE réalité donner à ce monde, dont la vie n'est qu'une suite de phénomènes, d'apparences, de visions chassant des visions?

---

Combien de temps dureront encore les paysages du ciel et de la terre? Combien de temps encores'ouvriront les roses, chanteront les oiseaux,

---

\* Il y eut un philosophe de ce nom, qui, né en 450 de l'hégire et mort en 532, professa à Baghdad et adopta longtemps la doctrine des soufis, ou des panthéistes musulmans.

fleuriront les aurores, brûleront les étoiles et les  
cœurs des hommes?

---

Quel abîme de temps avant nous! Après nous,  
quel abîme encore! Tu n'aurais pas créé la terre,  
ou demain tu la détruirais, manquerait-elle à l'in-  
fini?

---

Sur le damier de l'existence le Ciel se joue avec  
les êtres : et, la partie achevée, il les replace dans  
la sombre boîte du néant.

---

Sais-tu pourquoi l'infini soupire?  
C'est qu'il comprend que sa vie n'est qu'un  
jeu, un amusement de la pensée d'Allah.

---

Quand la terre sera comme une vieille dont  
le temps a flétri la peau, quand les roses du fir-  
mament seront dispersées par le vent des siècles,  
quand le soleil et la lune, comme des têtes cou-  
pées, seront jetés dans le sac du Néant, ô Feri-  
doun, qui se souviendra de ta gloire, qui saura  
où est ta poussière?

---

---

Le lendemain du jour où mourra l'univers, qu'aura-t-il servi de l'avoir créé? L'éternité est un cimetière, où bientôt s'efface la mémoire des morts!

---

Regarde le désert : il ressemble au néant du monde. Combien traverseront ce néant, sans y laisser aucunes traces; combien l'ont traversé déjà, dont les traces sont effacées!

---

J'étais le plongeur de l'océan de l'être; j'allais, à travers les abîmes, chercher la perle de ton amour : pourquoi tant de monstres, ô Allah, sont-ils venus m'épouvanter?

---

Pour le sage, les réalités de la vie finissent par apparaître comme des visions dont il a peine à saisir le sens.

---

Allah est comme un magicien qui évoque des fantômes : ces fantômes marchent, se regardent, se parlent, et pendant une heure croient qu'ils vivent.

---

Ce monde n'est qu'une jonglerie; et le Jongleur divin s'amuse des surprises de nos yeux.

Mais le Maître des mondes jongle avec des étoiles, et nous, misérables, ne jouons qu'avec des mots bariolés.

---

Du haut des minarets du monde invisible les Anges m'ont crié dans la nuit : « Le monde matériel n'est qu'une imposture, et il est sans réalité; le monde n'est qu'un océan illusoire; le monde est un filet trompeur, où s'est pris l'oiseau de ton âme. »

---

La Nature sans cesse change de costumes, comme une danseuse qui veut plaire. — A qui veut-elle plaire avec ses mensonges?

---

Contemple la Nature comme une danseuse, qui tourne devant les yeux d'Allah pour les distraire de leur ennui; contemple-la comme une danseuse, qui lentement déroule les splendeurs de sa chevelure et de son jeune corps frissonnant, sous la douce musique des étoiles.

---

---

Tu as jusqu'à toi élevé la Matière; tu as contemplé ses seins adorables; mais, comme un maître épris de son esclave, n'es-tu pas tombé dans ses liens?

---

Tout ce monde est imaginaire; il n'est qu'une suite d'images formées par la Pensée divine, et que reflète la pensée de l'homme.

---

Matière, d'où te vient ta beauté? Qui a fait germer aux profondeurs du sol les fleurs mystérieuses du diamant, des rubis rouges, des bleues turquoises? Par quelle magie de la boue fangeuse la rose compose-t-elle la pourpre de ses lèvres!

---

Qui peut, ô Allah, dévoiler tes secrets? — Dans Adam dormait Judas près de Jésus, Nemrod et Abraham, le Pharaon et Moïse. La même terre nourrit la rose et près d'elle la plante vénéneuse. Le sucre que le papillon boit sur la bouche des fleurs et le poison du serpent naja étaient unis d'abord dans la même goutte d'eau.

---

Allah se parle sans cesse, comme un homme seul dans la nuit et que l'ombre épouvante.

---

O Allah, chaque âge de l'univers manifeste une de tes puissances, une de tes formes, un de tes noms. Tous les Dieux donc sont postérieurs à toi : et chacun d'eux n'est qu'une de tes énergies entrevues, une de tes apparences dans les choses.

---

Mille splendeurs révèlent ta beauté; le cèdre nous révèle ta force; la lune et le soleil, ton amour : — les orages de l'océan nous rappelleraient-ils l'éternel tourment de ton âme?

---

J'ai médité sur le mystère de tes naissances, sur le jeu de tes incarnations; et j'ai vu la souffrance dont tu te meurs sans fin, ô Toi, qui ne peux cesser d'être, Éternel qui ne peux mourir.

---

Quand tout désir sera-t-il éteint dans ton cœur? Quand laisseras-tu dormir au fond de ta substance tous ces éléments subtils, dont la réunion a produit les êtres?

---

---

J'ai vu sur le sein de la Mort les têtes des Dieux anciens suspendues comme un collier de perles. J'ai vu les métamorphoses du Néant. Je sais que tout doit périr, le ciel, cette mosquée aux coupes semées d'émail bleu, et le soleil, ce pieux dervisch, qui tourne dans une perpétuelle extase. Je sais que ce monde est folie, et qu'il est sans réalité : pourquoi s'étonner alors que mon cœur soit dans la tristesse ?

---

Comme l'araignée qui s'enveloppe de sa toile, par la magie de ta Pensée, tu t'enveloppes des créations ; et dans le mensonge de ces apparences, tu prends nos âmes, qui y meurent.

---

Le monde, cette folie, nous a bien trompés : mais nous avons vu passer des formes, de beaux fantômes devant nos yeux, et nous avons fait des rêves en les contemplant.

---

Cette création est comme une bulle d'eau, gonflée par le souffle d'Allah.

---

Chaque atome de l'univers contient le secret

du soleil; chaque atome de l'univers garde le secret de l'univers.

---

Pour renaître sans cesse, tu te meurs sans cesse. O Allah, ta vie éternelle est-elle un supplice renouvelé toujours ?

---

Ta Pensée, cherchant à se connaître, a créé l'univers; et, reflétée en ce miroir profond, n'a-t-elle pas tremblé de s'y voir ?

---

La vérité est comme une mer, sans limite et terrible. Contente-toi de quelques gouttes d'eau venant d'elle, pour apaiser ta soif et la soif des autres, et pour fertiliser le coin de terre où tu vis. Méfie-toi des rêves qui attirent et parfois nous égarent vers d'effrayants abîmes de vertige et de mort.

Laisse plutôt te guider ton cœur, qui soupire et te dit : « Aime d'abord, et aime ensuite; aime, pour être aimé, aime encore, sans être aimé. »

Tu as cherché le secret du monde dans la nature, l'école et la mosquée; tu l'as cherché de ville en ville; tu l'as demandé aux sages; tu t'en es

---

retourné sans réponse, triste, vieilli, fatigué. Contente-toi, pour la fin de tes jours, des quelques certitudes qui te sont fournies par la science humaine, de ces parcelles de vérité, appliquées au bien des hommes.





## La Forêt Brahmanique

---

 Infini, que nul ne peut comprendre, dit une prière indienne!... Ces étoiles, ces soleils, ces mondes, poussière lumineuse, où, poussière lumineuse aussi par le miracle de la conscience qui nous est un moment donnée, nous pensons, rêvons, jouissons et souffrons, toutes ces formes, toutes ces âmes, ô Infini, sont donc tes pensées ou tes rêves.

Et vainement pour te comprendre j'interroge les vivants hiéroglyphes qui m'entourent, rochers, arbres, fleurs pareilles à des yeux, animaux sans paroles, muets symboles, gardant si bien ton secret et le leur! Pensée mystérieuse et sans bornes,

que de rêves splendides ou hideux roulent confusément en toi ! En toi, comment tant de grandeurs et de misères, tant de laideurs et de beautés rassemblées ? Comment pêle-mêle Abel et Caïn, Cléopâtre et le lépreux immonde ? Tu crées le monde délicieux, féerique, enfantin, de la fleur, du papillon, de l'insecte ou de l'oiseau-mouche ; et tu crées l'hippopotame énorme, la pieuvre terrifiante et gluante, le peuple étonnant, monstrueux, qui nage ou rampe sous les eaux.

Tu fais naître à la fois le nègre bestial et sanglant, mangeur de chair humaine, et la vierge adorable et pure, grand lis blanc, doux lis sans tache, honorée des chrétiens comme la mère d'un Dieu ! Tu fais surgir Timour-leng, amoncelant les têtes coupées et en dressant des pyramides, régals des oiseaux de proie, délices des vers et des mouches ; et tu fais apparaître le Bouddha et Jésus !

Adoration à toi, Pensée incompréhensible, infinie, Pensée formidable, dont seule la religion hindoue m'a fait entrevoir quelques gigantesques images, mais comme un miroir brisé reproduit le soleil, et dont seule elle m'a fait reconnaître la multiplicité des formes, et celle de variations trop contradictoires pour l'étroite intelligence humaine !

Fragment du Mahabharata, la Bhagavad-gita est comme la cime géante de la philosophie védantique. Elle se dresse au milieu du poème, telle que les sommets de l'Himalaya, dont les Hindous avaient fait la demeure des Dieux, et qui au nord dominant tout l'horizon de leur prodigieuse altitude. Nul livre, avant *les Pensées* de Pascal, qui donne avec une telle intensité la sensation, et jusqu'au vertige, de l'illimité dans le temps et l'espace. Des hauteurs où plane ici le génie humain, toute contingence, toute différence s'effacent; rien n'apparaît plus que le gouffre effrayant de la clarté divine où flottent et roulent les univers, comme des poussières d'atomes dans un rayon de soleil. Le poète est terrifié d'abord, mais la conscience de l'identité de son âme avec l'Âme du monde peu à peu l'affermi et le rassure, et ses vers s'achèvent en un glorieux cantique d'adoration et d'extase.

---

En même temps qu'ils glorifient la femme, les poètes du Mahabharata ne cessent de rappeler qu'elle est le péril des sages, « avec le poison de ses yeux, qui ravit la force ». « Si minime que soit une faute d'amour, dit le saint livre, elle peut détruire le juste et l'utile, comme le feu dans le creux d'un arbre finit par le dévorer tout entier. »

Aussi, après des légendes qui montrent l'amante ou l'épouse sans tache, d'autres content la fascination et les pièges de l'attrante et si douce ennemie. La tentatrice est le danger des anachorètes. C'est à elle que les Dieux s'adressent, quand ils veulent affaiblir la puissance que donnent aux rishis la méditation et la pénitence. Singulier et magnifique orgueil de ces idéalistes Hindous ! Ils sentent que la pensée, la contemplation, la pureté absolue les égalent aux Dieux. Le ciel tremble donc devant ces ascètes, émaciés par le jeûne, mais si redoutables par les énergies de leur esprit et de leur âme. Seule, la femme, l'antique corruptrice, les peut vaincre : aussi les tentations de ces inquiétants solitaires sont-elles très nombreuses dans le livre saint.

---

Nuls poètes, si ce n'est les modernes, n'ont ainsi peint la Nature. C'est que pour l'Hindou elle n'est pas, comme pour nos classiques, un simple décor dans lequel se jouent la tragédie ou la comédie humaines. L'âme de cette Nature est pour lui de même essence que la sienne. Le grand souffle qui est en elle est le souffle qui nous anime. Pour lui, la sève est identique au sang ; et quand Sakountala, s'approchant de ses gazelles ou de ses fleurs, les fait boire et leur parle avec sa tendresse

adorable, elle est vraiment aux yeux du poète la sœur de ces fleurs ou de ces gazelles.

---

Dans les cosmogonies des Hindous, les accumulations de jours et d'années divines, représentant des millions et des milliards d'années humaines, ces nombres énormes avec lesquels aime à se jouer leur imagination délirante, ces perspectives illimitées de créations et de destructions successives, où les Dieux eux-mêmes, modalités de l'éternelle Substance, comme les soleils de l'astronomie moderne, subissent le sort universel, s'élèvent, grandissent, flamboient et s'éteignent, toutes ces spéculations qui ne s'appuient du reste sur aucune donnée scientifique, mais dont le calcul n'est qu'une série de multiplications selon le système décimal en usage dans l'Inde, communique du moins la vision et l'horreur sacrée de cet Abîme, où roulent emportés les êtres, et entr'ouvrent à la pensée une vue sans bornes sur l'immensité des temps.

---

La croyance à la métempsycose, au passage des âmes à travers une série illimitée d'existences, croyance aussi fermement établie chez les bouddhistes que chez les brahmanistes, et qui avait

ce mérite d'expliquer l'origine du mal et les inégalités de fortune entre les êtres, cette croyance donnait à la vie un sens singulièrement tragique et comme une perspective infinie. Que l'on se représente la conscience de l'Hindou en proie à l'épouvante de ce roulement perpétuel à travers des éternités ! Ainsi son âme, pendant des siècles, pourra être flagellée, meurtrie de châtimens, ou lentement un jour des profondeurs de la vie, des confins du monde organique, devra recommencer sa route, tendre vers la lumière ? Pouvoir être dans une existence future le *ishandala*, que chacun repousse, attaché aux œuvres serviles, vivant avec les chiens dans la bassesse et l'ordure, ou le malheureux rongé par la lèpre, ou la bête de somme, abruti de fatigue et de coups, ou la bête immonde plongeant dans la vase, ou celle qui, farouche et hurlante, rôde à travers les bois, oh ! quelle obsession, — quelle terreur ! Et quels regards échangés alors entre l'homme et l'animal ! Oh ! ces yeux de bêtes recelant tout un passé de péchés ou de crimes, ces prunelles endormies, résignées et vagues, ou parfois féroces, véritables prunelles d'assassins !

Comme ces Hindous devaient chercher à pénétrer le fond mystérieux d'idées et d'images dormant en ces âmes, sœurs des nôtres ! Et quelles visions fantastiques, avec des conceptions semblables, ils se devaient faire de ce monde incom-

---

préhensible, où les êtres passent, se regardent, se heurtent, s'entre-tuent, sans se jamais connaître ni se jamais comprendre!

---

Les devoirs de l'Hindou s'étendaient plus loin que la famille humaine. La parenté pour lui certaine de l'animal et de l'homme, et cette pensée que l'âme, divine ou humaine, pouvait habiter tous les corps, lui créaient des obligations de respect et de pitié envers tous les êtres\*. On s' imagine dès lors l'épouvante et l'horreur que lui inspirait la nécessité, où est l'homme, de ne vivre qu'en donnant la mort.

En principe, dit la loi de Manou, le meurtre des animaux est cruel et répugne; mais Brahma dans l'ordre universel a établi pour quelques-uns d'entre eux « le devoir d'être offerts en sacrifice », l'oblation de ces victimes concourant à perpétuer la vie : et dans ce sens n'est-il pas permis de dire encore que la durée du monde repose tout entière sur le sacrifice?

Ainsi c'est une loi éternelle, dérivant de l'ordre

---

\* Schopenhauer protestant contre les vivisections *inutiles*, et par cela même absolument criminelles, a dit : « Il faut être complètement aveugle pour ne pas voir qu'au fond l'animal est la même chose que l'homme, et qu'il n'en diffère que par accident. » (*Pensées*, trad. de M. Bourdeau.)

---

divin, qui seule nous attribue ce droit de mort, mais étroitement limité aux besoins les plus nécessaires de la vie.

Malgré l'effort de cœurs généreux, et des lois récentes, que nous sommes loin toujours de cette miséricorde et de cette justice pour ceux des animaux qui sont nos patients serviteurs, et là aussi que d'enseignements nous sont donnés par cette primitive société aryenne!

---

On peut comprendre que cette nature indienne si riche et féconde, par endroits si pullulante et folle, et où si rapidement se succèdent les jeux de la vie et de la mort, se venant refléter en l'imagination des Aryas, l'ait toute remplie de prodigieuses images ou de monstrueuses visions, et que l'univers dès lors soit apparu à l'Hindou comme un rêve ou un délire divin, dont l'homme un moment prend conscience, avant de mourir et de rentrer dans l'Être, d'où ont surgi toutes ces créations transitoires.

Comment, déjà si panthéiste, le génie aryen eût-il résisté à la fascination de ce nouveau monde? Nulle race n'a ressenti davantage ni gardé plus longtemps le frisson, l'émotion première d'épouvante ou d'amour, que communiquent à quelques âmes, mais plus rarement aujourd'hui, le spec-

tacle incompréhensible et la troublante magie des choses. Seuls parfois les grands génies de la Renaissance anglaise rappelleront ces étonnants visionnaires. Tout, en effet, pour ces imaginations hindoues, si facilement délirantes, s'animera d'une vie intense et fantastique. La réalité du monde, si incertaine et fugitive, de plus en plus pour elles prendra l'aspect d'un songe; et ce vague et flottant univers leur semblera donc le rêve d'un Dieu, reflété par le rêve de l'homme.

Ils n'auront pas la science, leur génie étant synthétique, intuitif surtout. Esprits métaphysiques, ils ne sauront se complaire que dans l'infini de l'espace et de la durée, où ils accumuleront, comme pour le remplir, d'incalculables générations divines. Quand ils ne se perdront pas en Dieu, comme dans un océan de lumière, ils se perdront avec délices dans l'idée de la mort et la sensation du néant. Ces panthéistes pourront devenir nihilistes : l'impossible sera pour eux de s'arrêter, ainsi que nos générations modernes, dans le positivisme et l'étroite vision du présent.

Toujours ils porteront en eux l'anxiété de cet infini, et le vertige de l'Abîme obscur, qui est le vrai fond des choses, qui en soutient la surface, océan des causes éternelles, sur lequel les formes éphémères, de confuse et vaine apparence, roulent, s'élèvent tour à tour, une seconde se rencontrent, se mêlent ou se choquent, puis s'éva-

nouissent et s'effacent, comme la figure des vagues et leur écume blanche sur la mer. Ils auront pendant des siècles la joie et la gloire de s'enivrer de Dieu, et ces idéalistes regarderont la prière, la contemplation ou le rêve comme le but supérieur, l'unique fin de la vie. Ils ne connaîtront jamais et n'auraient pas compris ce dogme tout moderne et inconnu de l'antiquité, du travail nécessaire, visiblement utile et productif.

La lutte pour l'existence n'avait pas alors cette âpreté, cette fureur qui augmente chaque jour, et qui pourrait même contrarier quelque peu le songe d'un paradis matériel où seraient conviés tous les hommes.

Il y aura eu dans l'Inde pour l'humanité plus jeune, comme à d'autres époques dans la Grèce ou dans la Judée, des heures magnifiques de foi, d'enthousiasme et d'orgueil, qui peut-être ne se retrouveront plus, et qu'il nous est permis de regretter et d'envier parfois. Le panthéisme aura enivré les Hindous, et de cette ivresse que communiquent seules les idées : oui, toutes les joies que nous pourrions donner les plus belles conquêtes matérielles, ou celles mêmes de la vérité scientifique, seront misérables toujours, comparées aux joies de ces âmes, qui, par la conscience de leur identité avec Dieu, s'identifiaient à l'Infini et entraient vivantes dans l'éternité.

Parmi les influences dont pesa sur eux la Na-

ture, il y eut celle encore du climat. Les rayons du soleil indien tombant droit sur de pareils cerveaux les chaufferont, les enflammeront souvent jusqu'à l'hallucination et au délire, ou d'autres fois la lourde chaleur tropicale accablera ces âmes jusqu'à l'anéantissement, et plus d'une volontiers goûtera la mort, le doux *nirvana* dans un abîme de lumière. De là par moments cette exaltation, cette passion, ces extases, quand éperdues elles nagent dans la clarté divine, et par d'autres ces dépressions, ces fatigues, ces satiétés, cette soif de mort, cet évanouissement de la conscience perçu comme une sensation délicieuse.

---

Nulle foi religieuse n'aura plus exalté l'âme humaine que ce panthéisme hindou. Que demande-t-elle en effet du fond de sa solitude et de son néant, sinon de se donner, de s'abîmer dans la plénitude, l'océan de l'amour? Une erreur qui lui a causé de tels ravissements, de telles extases, ne peut être sévèrement jugée; et puisse l'humanité, à défaut de vérités consolantes, — et il en est si peu, — trouver beaucoup encore de ces illusions qui la transfigurent et l'enivrent!

---

Le brahmanisme ne songea pas, comme fit

plus tard le bouddhisme, à fixer sa doctrine. Au contraire, l'esprit de l'ancien brahmanisme, large comme il convenait à son génie panthéiste, volontiers et librement s'épanouissait en tous sens. C'est ainsi que des théories très contraires, et aussi opposées l'une à l'autre que le matérialisme l'est à l'idéalisme, se rencontrent dans ses livres saints : et d'elles prendront naissance les principaux systèmes de la philosophie indienne. Rien chez les Aryas qui rappelle la religion révélée des Sémites, arrêtée, enfermée dans les dogmes : pour le panthéiste aryen la vérité est, comme la vie même, dans un perpétuel devenir; elle se fait, se défait sans cesse, et nulle formule religieuse ne se peut dire définitive.

---

Le védanta affranchissait l'Esprit, en faisant s'évanouir la Nature, comme une illusion mensongère; le sankhya affranchissait l'Esprit, monade indépendante, en lui montrant que la Nature demeure sur lui sans puissance : et le sage était pour le sankhya, comme il le sera pour le bouddhisme, l'Être véritable, *Iswara* (*homo sibi deus*); car en lui seul l'Esprit éternel parvenait à l'entière conscience, à la pleine possession de soi-même, et ainsi à l'absolue liberté.

Une charmante image peint cette liberté que

**l'Esprit a conquise, après qu'il a reconnu l'inanité de ces apparences par lesquelles la Nature l'éblouit et l'égare :**

Comme une danseuse se retire lorsqu'elle s'est fait voir à la foule, de même se retire la Nature lorsqu'elle s'est fait voir toute resplendissante à l'Esprit. (*Sankhya-Karika*, 45, trad. de Pauthier.)

Ainsi deux principes, d'une part la Matière, toujours et inconsciemment féconde, le muet Abîme, la Matrice obscure, la Bête stupide et féminine, d'où sortent les êtres; et de l'autre l'Esprit, longtemps soumis par elle, jusqu'au jour où l'interrogeant, comme OEdipe le Sphinx, il en voit le néant, se délie, s'affranchit d'elle, et victorieux, pacifié, se sent libre à jamais de toute crainte et de tout désir.

Nous ne comprenons plus aujourd'hui ce qu'il y eut de nécessaire et de grand dans l'ascétisme. Mais que l'on se rappelle les impudicités qui partout s'étaient, à de certaines époques et en certains pays : or l'âme, un jour, s'éveilla dans la brute humaine et, prise de stupeur et de dégoût, voulut soumettre et dompter cette chair qui l'avait humiliée, salie, entraînée si bas avec elle. Parmi ces débordements de luxures, il fut donc bien que dans l'Inde, en Judée ou ailleurs, l'ascé-

tisme se dressât comme une citadelle de diamant, un refuge pour l'esprit et l'âme. L'idéalisme fut l'honneur de l'Inde et, dans le flot montant des bestialités, fut une digue qui leur résista.

Les *yoghis* donnèrent peut-être les premiers au monde le spectacle de la pureté, de la sainteté absolues. Les expériences de ces *yoghis*, démontrant à leur manière que l'âme, que la volonté sont d'incalculables puissances, eurent alors et ont toujours leur prix.

Le temps n'est plus de ces révoltes contre les exigences de la chair, ni de ces éducations robustes du caractère et de la volonté. Mais quand on sait ce qui reste en nous de la bête primitive, apprivoisée seulement par les religions et les lois, quand on sait comme elle peut être, à l'occasion, basse, immonde, stupide et féroce, l'on est tenté d'admirer la folie de ces idéalistes, dont l'esprit remporta de telles victoires sur la nature, et la volonté sur l'instinct.

Dans la Trimurti, Siva représente cette force de décomposition et de mort, cette force négative qui détruit et détruira tout : car l'idée d'un Dieu destructeur était logiquement nécessaire dans une théologie qui avait si nettement observé l'évolution éternelle et l'incessante dissolution des

choses, et avait reconnu des Dieux créateurs et conservateurs du monde.

La conception de ce Dieu destructeur devait, dans l'imagination hindoue plus qu'en toute autre, facilement s'imposer et grandir. Si l'on se souvient en effet des effrayants typhons de l'océan Indien, de ces furieux cyclones, qui pendant la saison des pluies fauchent, écrasent sur leur passage des forêts et des villes entières, laissant au Bengale par exemple deux cent mille cadavres sous les décombres, ou dans la vase, si l'on se rappelle les épidémies cholériques et les famines plus meurtrières encore\*, si l'on songe à ce monde de fauves, et surtout de reptiles, qui à eux seuls chaque année font plus de vingt mille victimes, si l'on pense en un mot à l'étonnant et formidable spectacle en ce pays des jeux de la vie et de la mort, on comprendra que l'image d'un Dieu de la destruction soit dans la pensée de l'Hindou devenue aisément gigantesque.

La Mort fut donc, ainsi que Mrityou déjà, dans un passage des Upanishads, le Principe de vie, et dans les caves d'Ellora on voit un squelette dansant qui figure le Dieu suprême.

Les sivaïtes ont-ils développé toutes les conséquences de cette idée singulière? Ont-ils considéré la vie comme un glorieux mensonge, une

---

\* Deux millions d'indigènes périrent dans la dernière.

forme somptueuse mais vaine de l'éternel néant, comme le manteau de pourpre et d'or jeté sur un squelette vide? Ayant vu que pour les vivants la mort seule est durable, ont-ils fait d'elle l'unique réalité? Nous ne le croyons pas, bien que des hymnes sivaïtes autorisent à le penser.

Aux yeux de la généralité des fidèles, Siva ne fut le destructeur que pour entretenir et renouveler la vie. C'est la même idée qu'en cette formule profonde exprime l'un de nos plus grands physiologistes : « La vie, c'est la mort, toute manifestation dans l'être vivant étant liée à une destruction organique\* ». »

Siva pour les sivaïtes est donc l'Absolu ou l'Être unique existant par lui-même. Il est bien, selon l'image indienne, le Dieu qui se tient dans l'infini, comme l'araignée au centre de sa toile, et dans ce filet roulent, pour y périr, tous les mondes, s'agitent et palpitent tous les êtres. Siva pour les mieux tromper prend mille formes. Un chant populaire dit au Dieu :

« Tu es la musique de la nuit et ses délices... tu es la vie brillante, la lune et le soleil; tu es le masculin, le féminin et le neutre; tu es à toi seul la terre, le vent, l'eau, l'air et le feu... tu es la vie universelle : un seul atome, dit le Véda, ne peut s'ébranler sans ton impulsion\*\* ». »

---

\* Cl. Bernard.

\*\* *Cbants populaires du sud de l'Inde*. Lamairesse (Marpon).

Jamais le néant, le squelette apparent sous la vie, et cette odeur de mortalité, qu'un rêveur trouvait en toute chose, ne se firent vraiment plus sensibles.

Les Hindous avaient donc compris que la Mort est là toujours, sur nous, autour de nous, en nous, mystérieuse, silencieuse, cachée; que nous mourons sans cesse; que la destruction, la dissolution de notre être est de tous les instants, et que nous ne vivons que par un renouvellement perpétuel. Oui, la Mort, l'invisible ennemie, est en tout et partout; elle est dans la nuit caressante, elle est dans l'atroce et délicieux plaisir qui lie et qui délie l'étreinte des amants; elle est dans la gloire et le triomphe, dans l'excès des joies comme des douleurs, dans la peine et le repos, dans la veille et dans le sommeil. Les Hindous avaient entrevu qu'avec son cortège d'éternités elle est bien la seule réalité qui demeure; et la mélancolie profonde qui parfois suit étrangement nos plaisirs, n'est peut-être que la sensation de sa présence, de l'ombre froide et muette projetée par elle sur nos âmes.

---

La manifestation féminine, la Sakti du Dieu, fut aussi sa Maya; comme Siva, elle créait, conservait et détruisait le monde. Elle fut vraiment dans l'Inde la grande Déesse, la Maha-Devi; et par là

encore le sivaïsme se rapprocha des religions antiques de l'Égypte ou de Babylone. Maha-Devi, comme les Déeses de ces religions lointaines, ou comme l'Aditi védique, et la Prakriti du Sankhya, représentait la Nature, éternellement féconde, mais éternellement aussi mortelle à ceux qu'elle a fait naître, berceau et tombe de ce qui est.

Sous cette forme de la Maha-Maya, de la grande Illusion, le culte de la Maha-Devi a parfois lui-même fait éclore une poésie magnifique et sinistre.

Illusion cruelle ou tendre, radieuse ou sombre, Illusion qui crée et qui tue, la Maha-Devi est ainsi tour à tour la vie et la mort, la joie et la douleur, la souffrance atroce et la volupté, et les sectes qui l'adoraient furent presque aussi nombreuses que ses diverses apparences.

Dourga, Kali, Candika, Camounda, sous ces formes effroyables, elle est la Déesse de la mort, à qui jusqu'à nos jours furent offertes des victimes humaines, la Déesse que dans ses images on voit échevelée, sanglante, un collier de crânes au cou, follement danser sur un cadavre; mais ailleurs elle est attirante et belle.

Dans l'hymne à Dourga, du Harivansa,

Elle est la prospérité, la sagesse, elle est la victoire et le plaisir. Elle est la nuit et la lumière; elle est le sommeil qui apaise les êtres.

Sœur aînée d'Yama, le Dieu de la mort, elle se couvre d'un

vêtement de soie noire. Elle se présente sous mille formes effrayantes ou splendides. Tantôt son regard est affreux ; tantôt ses yeux sont attrayants et larges.

Et voyez à quel idéalisme transcendant parviendront ces prodigieux esprits, à quelle insensibilité surhumaine devant les meurtres de la Mort, à quelle sérénité devant l'illusion, la fantasmagorie de la vie, ils sauront quelquefois s'élever :

Ne pleurez ni sur un autre ni sur vous-même. L'idée du toi et du moi est le fruit de l'ignorance des âmes.

La naissance, la destruction, l'existence et l'apparition d'un être sont même chose.

Mais le sage dès cette vie peut conquérir l'absolue quiétude ; il l'atteint du jour où, par la doctrine du Yoga, il rentre en Dieu et redevient Dieu même !

---

L'idéalisme hindou devait forcément aboutir à la doctrine de la Maya, à la fois si subtile et profonde. Tout fuit, tout nous leurre ; rien ne dure ; une perpétuelle illusion nous égare : illusion, cette vie terrestre, étincelle jaillissant de la nuit pour s'éteindre sitôt en la nuit ; illusion, ce brûlant désir, qui une heure trouble nos âmes, met aux lèvres jointes des amants l'échange des serments *éternels* ; illusions, nos passions, nos ambitions, nos croyances ; et cependant illusions

---

nécessaire puisque ce monde n'existerait pas sans elles, et que c'est bien elle, la décevante Maya, ainsi que les Hindous l'avaient vu, qui perpétuellement recrée l'univers, en tisse la trame et la renouvelle, est au fond de toute tragédie ou de toute comédie humaines !

Mais dans ce monde toujours, œuvre de la Maya, les hommes dont les désirs, la cupidité, l'envie ou l'erreur troublent l'intelligence, roulent à travers les différents états, avec la pensée que ces états sont réels.

---

Ceux donc que la science n'a pas affranchis de l'illusion des phénomènes, sont à jamais les dupes de la Maya, par instants du reste si splendide et puissante qu'elle sait égarer les Dieux mêmes. Lui, le vrai sage, par delà ce monde d'apparences et d'erreurs, contemple dans l'éternité morne la seule réalité, le Dieu de la Bhagavad-gita, sans attributs, sans formes, sans haine et sans amour peut-être, mais refuge, mais lumière des purs, qu'ils sentent en eux, et qui se sentent en lui, ce Dieu disant à ses fidèles, selon la parole du saint livre : « Je suis le cœur des hommes vertueux et les hommes vertueux sont mon cœur. »

---

C'est dans les Pouranas que l'hindouisme ou le néo-brahmanisme se montre triomphant, avec ses

Dieux monstrueux et sans nombre, parfois ses orgies sinistres ou ses sensualités mystiques. Il s'épanouit à la même époque dans l'architecture religieuse, grandiose et folle, dans le délire surtout du style dravidien, dont la pyramide, étincelante sous la lumière, se hérissé parmi la végétation tropicale d'un fourmillement de formes animales, humaines ou divines, mêlées, enlacées, confondues, pullulant de la base au sommet\*.

Ils apparaissent ici dans leur plein triomphe, les Dieux que l'influence de la caste populaire des soudras méprisés finit par imposer au vieux panthéisme hindou, ces Dieux énormes, à plusieurs têtes regardant tous les points de l'espace, ces Dieux aux jambes, aux bras multiples, qu'ils projettent de toutes parts, comme des polypes géants : Siva le rouge, dans son immobilité et sa terrible rêverie d'ascète, ou, un collier de crânes au cou, assis calme sur des cadavres; et le bleu Krishna, dansant sur les têtes du serpent, ou lascif, efféminé, folâtrant parmi les bergères; et Ganesa à la face d'éléphant; et Hanoumat à la face de singe, et toute la troupe, aimable ou terrifiante, des divinités femelles.

---

\* L'art ne fait et n'a fait jamais que refléter l'impression donnée par la nature. L'architecture égyptienne a reproduit la grande ligne droite, immuable, la ligne infinie du désert. L'art hindou reproduit les lignes complexes et touffues, le caprice, la pullulation sans limites, le délire de la nature tropicale.

Le vieux brahmanisme est à jamais vaincu, comme une aristocratie submergée par la plèbe, et dans ce néo-brahmanisme se reconnaît l'invasion, la poussée des soudras.

Certaines décadences n'en ont pas moins leurs splendeurs de soleils couchants; et de telles lueurs illuminent les Pouranas. Sortes de villes saintes où vécut l'âme d'un peuple, leur création fut lente et anonyme, comme celle de toute grande cité; ceux qui les édifièrent furent de pieux dévots, des rêveurs, des saints obscurs, dédaigneux de leur personnalité, de leur nom, et ne pensant qu'à la glorification de leur Dieu.

Aussi le défaut de ces livres, leur inégalité, est-il à nos yeux un de leurs mérites peut-être; en effet, ce n'est pas ici une œuvre d'artistes, c'est la ville de Dieu ouverte à toutes les pensées et à toutes les âmes, aux plus humbles comme aux plus hautes.

Les Pouranas furent les derniers poèmes religieux de la littérature hindoue : elle s'éteignit après eux; ses clartés dernières, elle les jeta dans ce long et glorieux crépuscule. Puis l'ombre et la nuit s'étendirent.

Quelques esprits ont accusé de l'état de mort où nous voyons aujourd'hui la pensée et l'âme de cette race hindoue, son antique foi panthéiste. Bien que sans doute il faille compter les doctrines religieuses et philosophiques parmi les éléments

---

de la force ou de la faiblesse, de la grandeur ou de la décadence d'un peuple, ce ne fut pas le panthéisme ni même le nihilisme des Hindous, qui furent les vraies causes de leur décadence. D'autres influences, et que nous ne pouvons chercher ni étudier ici, l'ancienneté de la race, le climat, la poussée des races inférieures par exemple, ont contribué à la produire. Ce qu'on peut dire aussi, c'est que toute aristocratie est tôt ou tard altérée par son milieu, qui est la plèbe, lentement pénétrée, corrompue, vaincue par lui; c'est que les religions, les races ou les classes, toutes ont leur vieillesse, leur mort nécessaires; c'est que la loi de l'évolution, si décevante, et meurtrière, loi d'ironie et de néant, fatalement pousse à l'usure, à la destruction, à la mort, les races les plus glorieuses comme les plus beaux et les plus nobles des êtres; c'est enfin que religions ou philosophies, mœurs, institutions, coutumes, tout n'est que relatif et fugitif; c'est que toutes les civilisations ont péri, que toutes périront, et qu'aucun peuple, comme aucun homme, ne peut arrêter sa vie à ce point où il aurait su atteindre la grandeur, la puissance ou la félicité suprêmes.

---

Comme le christianisme, qui se rattache à la fois à la religion, à la spéculation judaïques, et

aussi à la philosophie grecque, le bouddhisme n'est pas un phénomène isolé, et il faut chercher ses racines profondes dans les Brahmanas, dans les Upanishads, surtout dans la philosophie sankhya. Mais ce qui appartient en propre au Bouddha, c'est sa parole et son exemple, c'est le charme, la mansuétude infinie dont il a pénétré sa religion naissante; c'est la mélancolie qu'elle lui doit, et l'intarissable amour, et la pitié sans bornes de cette âme divine devant la souffrance du monde; c'est enfin sa science de la vie, science amère et désolante, qui chez lui cependant aboutit toujours à la résignation ou au pardon. La charité bouddhique est plus large que la charité chrétienne : car elle embrasse tout ce qui vit. Le Christ n'avait en vue que la douleur humaine; le Bouddha reconnaissant, plus de deux mille ans avant nous, la loi du combat pour la vie, en présence de l'universelle douleur, a étendu à toutes les créatures sa commisération et sa tendresse.

Les bouddhistes firent un Dieu du Bouddha qui cependant n'avait jamais, auprès de ses disciples, joué le rôle d'une personne divine. Le premier peut-être, au contraire, il créa une religion sans Dieu. S'il crut à une cause première, et l'on en peut douter, il laissa de côté dans son enseignement le mystère impénétrable de l'Être en soi, n'étudiant et ne voulant résoudre que les problèmes de l'existence.

Ainsi le Bouddha, refusant de donner une appellation à l'inconnaissable, et d'enfermer l'infini dans une formule, un nom ou une image, gardant, comme l'école moderne des positivistes, le silence sur le problème obscur du Principe premier, problème qui de tout temps a si profondément désuni les âmes, et n'étudiant que les causes secondes, prit et analysa l'existence telle qu'elle lui apparaissait en ce point de l'espace et du temps. Aussi toute âme religieuse (si l'on définit le sentiment religieux, le trouble que ressent une âme devant le mystère des choses, et qu'accompagne en elle, avec une large sympathie pour les êtres, la conscience que la vie comporte de graves devoirs envers eux), toute âme religieuse peut-elle entrer en cette Église, où dernièrement, dit-on, Littré et Darwin étaient élevés au rang des saints.

Le bouddhisme du Sud, dans sa conception de la vie, est très proche de la science moderne, et sa doctrine est en réalité celle même de l'évolution. Cette Église reconnaît (et peut-être fut-ce la pensée du Bouddha?) une Substance éternelle et toujours en mouvement, un monde qui se fait, se défait, se refait sans cesse, et voit toutes choses, les formes animées ou inanimées, soumises à la loi d'un continuel changement. Rien n'est sans cause; à son tour l'effet devient cause, et de la sorte tout se lie dans l'évolution de l'univers, sans

qu'il y ait place pour un miracle, si l'on appelle miracle un phénomène qui se manifesterait en dehors des lois de la nature.

Et contemplant la vie du monde, telle que l'a faite l'enchaînement sans fin des causes et des effets, voici ce que le Bouddha sut voir : il vit que par elle-même l'existence est douloureuse, parce que vivre, c'est perpétuellement désirer, et que le désir, insatiable toujours, n'est satisfait jamais ; d'où l'éternelle mélancolie des âmes. Il vit que les êtres, par la seule nécessité de vivre, par la fatalité basse de nourrir leur ventre, étaient condamnés à se livrer entre eux de féroces, d'interminables combats. Il vit que les faibles étaient fatalement ainsi les victimes des forts. Et il eut pitié des faibles, il eut pitié des victimes, des bourreaux même, et il jeta sur le monde, sur ce champ de carnage, sur ce mystérieux spectacle de l'universelle et de l'éternelle souffrance, le regard le plus pénétrant, le plus épouvanté, le plus douloureux peut-être dont on l'ait contemplé jamais. Oh ! comme il l'a sentie, cette misère du monde, et comme il l'a compris, ce néant de la vie !

Qu'est-ce que la beauté, la santé, la force, dont triomphe si tôt la vieillesse ? Quand la vieillesse et la maladie ont effacé l'éclat du corps, l'ignorant est abandonné, comme l'est par les gazelles une rivière desséchée. La vieillesse tue le courage, elle tue l'énergie, la vigueur, comme un marais qui engloutit tout l'homme, et la vieillesse mène à la mort...

De même qu'avec son bâton le bouvier pousse les bœufs

à l'étable, de même la vieillesse et la mort poussent devant elles la vie des hommes...

La vie d'une créature est pareille à l'éclair; elle passe comme le torrent qui coule... Les qualités du désir sont vaines, comme une image réfléchie, comme l'image de la lune dans l'eau, comme une apparence, comme un songe, comme une représentation scénique... Instables sont les trois mondes, et pareils aux nuages d'automne. Et les créatures, insensées toujours, y sont comme des abeilles affolées, qui ont pénétré dans un vase...

Tout ce qui est composé sort de causes et d'effets. Une cause est produite par une autre et naît en s'y appuyant... C'est ainsi que, sans être durable, la substance en elle-même n'a pas d'interruption... Mais tout ce qui est composé se dissout, tout ce qui est composé est instable; comme le vent ou le flocon d'écume, les composés fragiles sont sans réalité... Toutes les agrégations sont passagères, toutes sont soumises à la douleur, toutes les formes sont sans réalité substantielle. Et ainsi tout est vide, pareil au vide enfermé dans le creux de la main et qui trompe un enfant. (*Lalita-Vistara.*)

Et l'une des plus attirantes, la plus décevante peut-être, parmi les illusions humaines, cette illusion troublante de la forme ou de la beauté, comme il montre le peu qu'elle est, en rappelant le peu qu'elle dure :

Les corps les plus charmants ne sont que des bulles d'eau, des fantômes sans réalité.

Ainsi le Bouddha, perçant le mystère de l'être, d'apparence en apparence, sous toutes ces illusions voyait le vide, là où la philosophie védanta voyait Dieu.

Ce monde illusoire, et douloureux pourtant, comment se recrée-t-il sans fin? Cette accumu-

lation de misères sort de la naissance, dit le Bouddha; mais la cause de la naissance est la conception, et la cause de la conception, le désir; « et l'origine de toutes ces douleurs, c'est donc la soif de vivre, la soif d'être ».

Le désir est ainsi l'éternel ennemi, et est l'Esprit du Mal, puisque perpétuellement il recrée la vie, retient les âmes dans le cercle des naissances et des transmigrations, veut des jouissances et les veut sans limites, est l'origine enfin des luttes et des guerres, des haines, de tous les crimes, de toutes les hontes, de tous les péchés humains. Mais lui-même a ses causes : et le Bouddha, continuant sa subtile analyse, les voit dans la sensation, puis allant d'elle au concept des choses, à l'idée, il reconnaît que l'idée n'est qu'une illusion, et ce concept une ignorance, nous donnant pour réel ce qui est vain au fond et sans réalité. Et l'analyse du désir lui a ainsi révélé, avec le néant de son objet ou de la forme, le néant de la connaissance : « La forme est vide, la connaissance est vide. »

Ainsi les causes des maux attachés à la vie, le Bouddha les avait trouvées dans l'ignorance et le désir; et ces deux ennemis du monde, il n'avait plus qu'à les combattre; tel est le sens des quatre vérités sublimes :

Première vérité : à toute existence est attachée la douleur;

Seconde vérité : les causes de la misère des êtres sont l'ignorance et le désir, ce désir toujours renaissant, insatiable toujours, que rien ne satisfait jamais ;

Troisième vérité : il faut détruire ces causes de la misère des êtres ;

Quatrième vérité : il est des moyens de les détruire, et ainsi de faire cesser les douleurs de la vie présente, comme celles des vies futures, l'âme étant condamnée à renaître en des milliers de corps.

Comment diminuer les douleurs présentes ? par la science, accessible seulement à quelques initiés, par cet idéalisme transcendant, qui met fin à l'illusion du monde, rappelant à l'esprit que l'ayant créé, il peut aussi l'anéantir ; par des vertus encore, accessibles à tous, la résignation à ce qui ne peut s'empêcher, le renoncement surtout, cette mort du désir\*, la pitié, la

---

\* Et de fait la seule solution possible de la guerre sociale paraît devoir être la solution bouddhique ou chrétienne, c'est-à-dire la mesure, la modération dans les besoins, l'équilibre au profit de tous, apporté dans les besoins de tous.

Peut-être en effet quelque jour, pour résoudre les problèmes sociaux, le problème effrayant de la misère, le problème surtout de ces appétits soudain surexcités et lâchés, en arrivera-t-on à refaire appel à des forces psychiques trop longtemps dédaignées ; oui, certaines vertus, dont le nom seul fait sourire la plupart des libres penseurs, la charité, la pitié, l'humilité, qui est la limitation des désirs, aujourd'hui débordés, et aussi parfois la résignation, ces vertus pourront bien être invoquées encore, comme l'unique salut de la civilisation menacée.

charité sans bornes. Oui, elles seront diminuées, les douleurs de la vie, par la pitié, principe de toute justice et de toute charité, puisqu'elle révèle à l'homme l'essentielle identité des êtres, tend à supprimer la limitation de sa personne, son instinct égoïste, toujours avide et féroce; et la pitié, la charité, la justice combattront et vaincront le droit monstrueux de la Force, ce tyran du monde.

La religion du Bouddha, ainsi que toute religion très haute, apparaît donc commè une loi nouvelle, supérieure à la loi naturelle, reconnue inique et mauvaise. Aux meurtres, aux duretés, aux bestialités, dont la Nature semble avoir fait les conditions de la vie, elle opposera la pitié, l'amour, la vertu, comme des modes de délivrance.

Mais la douleur de cette vie n'est pas tout. Il y a celle encore des générations futures, et pour le bouddhisme, qui avait conservé la croyance hindoue aux métempsycoses, il y a celle des renaissances.

Logique en son pessimisme, le Bouddha prêchait le célibat et, par lui, des milliers de générations seraient soustraites au mal de vivre et de mourir\*.

Et les vertus qui peuvent sauver et libérer

---

\* Mais ce monde, par une contradiction singulière, dit le Bouddha, tout affligé qu'il soit et effrayé de l'existence, dans son désir infini d'être, ne s'applique et n'aspire qu'à prolonger sa vie. (*Lalita-Vistara*, XXIV.)

l'homme en cette vie peuvent sauver, libérer aussi les générations à venir. Il y a dans le bouddhisme une doctrine singulière, obscure et profonde, où l'on reconnaîtra quelques points de rapport avec les conceptions de la science moderne sur l'hérédité.

L'homme, composé d'agrégats, périrait tout entier, si, de son vivant, le *tanha* (le désir de vivre) et le *karman* (l'influence de ses actes) n'avaient créé un nouvel être ou de nouveaux êtres, en qui le mort devra revivre et recevoir le prix de ses vertus ou le châtement de ses fautes. Schopenhauer a commenté cette doctrine, la traduisant ainsi : la volonté individuelle (c'est le *tanha* bouddhique), tant qu'elle ne s'est pas entièrement détachée du désir ou de la soif de vivre, renaît sans cesse par l'intensité de ce désir, et, dans ses renaissances successives, elle est affectée par les mérites ou par les fautes de ses existences antérieures. Oui, nous renaissons en des êtres, directement, indirectement aussi (indirectement, par l'influence de nos passions, de nos pensées, de nos rêves, de nos écrits, de nos actes, purs ou impurs, saints ou coupables, et qui peuvent se transmettre, s'incarner en des âmes\*), et par ces

---

\* Se rappeler l'influence de ces génies, qui ont formé tant d'âmes ou de pensées à l'image de la leur, d'un Shakespeare, d'un Napoléon, d'un Balzac, etc.

héritiers, nos fautes sont fatalement expiées ou récompensés nos mérites. Oui, toute forme qui vient à la vie subit nécessairement en son évolution, par la loi des causes et des effets, la continue influence des générations antérieures. Nulle faute ainsi qui n'ait quelque jour son expiation; nulle vertu qui ne porte ses fruits; et nos paroles, nos actes ont un retentissement profond, gardent une vibration très longue à travers l'avenir. A tout instant nous préparons la vie ou la mort, la santé ou la maladie, la force ou la faiblesse, les triomphes ou les défaites des générations futures. En un mot, tout le présent et tout le passé créent ce qui doit naître. La science démontre que, si l'homme a pu s'élever d'une existence inférieure à une condition supérieure, c'est par des accumulations de vertus, d'énergies, par un continuel effort; et cette vérité scientifique n'est-elle pas quelque peu renfermée dans cette doctrine du bouddhisme sur les influences du *karman*? Or cette notion de la solidarité unissant de la sorte les générations humaines est une vérité féconde et qui de plus en plus entrera dans la foi et l'éducation de l'humanité.

Le *karman* influence donc les renaissances, mais ce qui sans fin recrée la vie, c'est le *tanha*, le désir de vivre, le *Will* de Schopenhauer, cette énergie dans l'être, antérieure à l'apparition de la conscience, et qui toujours aspire à l'indivi-

duction. Cet intense désir de vivre, cette énergie qui, d'après Schopenhauer, est douée d'un prodigieux pouvoir de création, ce désir est pour les bouddhistes, comme pour le philosophe allemand, le principe même de la vie, et c'est lui que d'abord attaque et poursuit le Bouddha.

Quand le sage, ayant détruit en lui ce désir, racine de l'être, origine des souffrances du monde, est parvenu à cet état d'absolue possession de son âme, où il peut se reprendre à la Nature et lui dire : « Désormais je suis libre, tu es sans action sur moi : tu ne m'imposeras pas la douleur, je suis résigné; ni la passion, je suis pur; ni l'égoïsme, je suis aimant; ni la folie ou le crime de créer une âme, je suis maître de mes instincts, » ce sage a dès ce monde, aux yeux des bouddhistes, la faculté d'entrer au *nirvana*, c'est-à-dire en cet état de paix sublime, où s'évanouissent la personnalité, l'individuation, la limite qui sépare le moi du non-moi, le fini de l'infini, le temps de l'éternité, et où nulle souffrance ne le saurait atteindre.

Ainsi, parmi les obscurités, les confusions, les erreurs de cette philosophie, quelques pensées hautes se détachent, vraies et durables.

Oui, l'âme se peut affranchir en partie des fatalités et des misères de cette vie par la vertu\*, le renoncement, l'amour, et aussi par la méditation

---

\* *In virtute libertas*, diront aussi les stoïciens.

et la science; Schopenhauer, le dernier père de l'Église bouddhique, a justement ajouté: par la poésie ou l'art, qui créent tout un univers idéal, où elle se console du réel, et qui transfigurent par le rêve ce néant du monde et le nôtre.

Mais combien d'êtres à qui pour leur délivrance le seul renoncement suffira? Que peut-elle craindre ou désirer encore, cette âme supérieure au monde, et qui si fièrement le domine de son indifférence ou de son dédain? Et l'on voit que ce nihilisme aboutit à un idéalisme transcendant comme aussi à la plus noble et à la plus élevée des morales.

Affranchir l'âme, ce n'était pas assez: il fallait la consoler d'abord; et aux cruautés de la vie la loi bouddhique répondit par une infinie tendresse, et par le rêve impossible de la paix entre tous les êtres.

Ici le Bouddha a dépassé le Christ, et les plus bizarres des légendes, parfois les plus touchantes glorifieront cette chose vraiment divine, son intarissable bonté, sa commisération sans bornes pour la faiblesse et la souffrance, même des plus vils.

Nulle religion avant le christianisme n'aura ainsi prêché l'amour et connu ses délices, ses rêveries, ses extases, ses folies saintes, sous sa forme la plus désintéressée et la plus haute, la charité. Beaucoup sans doute ne pouvaient aspirer

à la science, à cette sagesse transcendante : pour ceux-là, aimer ou être aimés devait être la consolation et la vie.

D'une religion sans Dieu \*, le Bouddha a donc fait sortir la morale la plus élevée et la plus pure qui ait jamais, avant la morale chrétienne, tenté de gouverner les hommes.

Certainement ce ne fut pas sa philosophie qui les sut entraîner. Ils furent entraînés cependant, et malgré les subtilités, les ténèbres, les contradictions de ses doctrines. Mais à bien des âmes, qui ne veulent qu'aimer, espérer et croire, qu'importent les idées et que fait leur logique ? Les grands instincts ou les grands sentiments les remuent seuls et les emportent. Les âmes ont des passions soudaines, par instants des soifs étranges d'idéal, d'amour, d'héroïsme : un homme paraît, qui prononce la parole attendue, et toute une race lui répond, ardente, passionnée, vibrante, quelquefois sublime. A cette race hindoue, si délicate et tendre, le Bouddha prêcha le renoncement, la charité, et il eut des miracles de renoncement et de charité ; comme le Christ, il exigea des vertus surhumaines, un héroïsme continu, qui semblerait inaccessible à des sociétés d'une moralité aussi in-

---

\* Mais, lui mort, le bouddhisme reconstitua presque aussitôt l'idée de Dieu, et même, pour satisfaire au besoin des foules, redevint, en bien des pays, le plus grossier des polythéismes.

certaine et vulgaire que l'est aujourd'hui la nôtre; et comme le Christ, il fit par milliers surgir des héros et des saints. Il avait compris que plus on demande aux hommes, et plus on obtient d'eux. En effet, plus un idéal est supérieur, plus il faut d'efforts pour le pouvoir atteindre : et ces efforts ne sont jamais perdus. Folle ou divine fut la sérénité, l'impassibilité devant la douleur et la mort, que montrèrent souvent ses disciples.

Le bouddhisme, par quelques-uns du moins de ses traits primitifs, tend à devenir la foi inconsciente ou consciente de quelques âmes modernes. Plus d'une en effet, affectée du même pessimisme, s'étant désintéressée du mystère de la cause première, après de si longues et inutiles tentatives pour le pénétrer, n'osant plus s'attacher aux problèmes de la métaphysique, athée en un mot, ou du moins sans notion précise d'un Dieu personnel, s'est créé sa foi cependant.

Or cette religion pessimiste et sans Dieu, toute de résignation, de pitié, de justice, cette religion qui accepte la vie telle qu'elle apparaît, vaine au fond, souvent terrible, et n'attendant du devoir accompli d'autre récompense que la joie, la sérénité qu'il procure, pourrait donner à chacun pour devise la parole modifiée à peine de la Bhagavad-gita : « Rapporte à l'Idéal, rap-

porte au Bien toutes tes œuvres, et sans espérance, comme sans souci de toi-même, combats et n'aie point de tristesse, » cette religion qui, partie de l'idée du néant, nous ferait patients et purs, nous communiquerait la douceur ou l'ivresse de la charité, de l'amour infinis pendant notre court passage entre deux ténèbres, n'est-ce pas celle du Bouddha, plus ou moins transformée par la pensée moderne ?

Le nihilisme a donc reçu du bouddhisme sa première formule philosophique, et sa première et jusqu'ici son unique formule religieuse. Or le bouddhisme indien aura démontré que du pessimisme et du nihilisme même peut sortir la morale la plus haute, et que la morale ainsi peut être indépendante de toute croyance en un premier Principe. Nous pensons que le pessimisme contemporain aboutira aussi à de magnifiques mouvements de charité, malgré les égarements et les crimes possibles où, d'autre part, lui et le nihilisme entraîneront bien des êtres, trompés par l'ignorance, dont parlait le Bouddha, et qu'il venait combattre.

Des religions du passé, la religion bouddhique est celle qui semble en réalité le moins en antagonisme avec la science actuelle. Sur l'éternité de la substance et de la force, sur le mouvement universel qui emporte, crée et détruit toutes choses, sur la grande loi de correspondance entre

la cause et l'effet, qui est la loi même de l'évolution, sur la parenté de tous les êtres, sur la solidarité qui unit tous les vivants entre eux, toutes les générations entre elles, le bouddhisme professe des doctrines à peu près identiques à celles de la science. Il est d'accord avec le pessimisme scientifique de Darwin ; mais cette doctrine, nous l'avons vu, loin d'être un mot de découragement pour les hommes de bonne volonté, ne peut qu'exciter en eux une pitié profonde pour toutes les misères et un grand effort pour les diminuer.

Le bouddhisme rêve en effet le ciel sur la terre, c'est-à-dire la réalisation en cette vie d'un royaume idéal d'amour et de justice.

Dans la foi bouddhique, nulle croyance au surnaturel, à des phénomènes se manifestant tout à coup en dehors des lois de la Nature, dont si peu, du reste, nous sont connues encore.

Ce qui fait l'originalité de cette religion, c'est qu'elle sauve ou tend à sauver l'âme humaine par les seules énergies de cette âme : et les Grecs ont eu la même espérance et le même orgueil.

Le bouddhisme n'impose pas la foi ; il demande à ses fidèles de n'admettre aucune vérité sans l'acceptation complète de l'intelligence.

Cette religion, elle aussi, est toute en esprit et en vérité ; elle ne tient compte ni de l'être extérieur, ni du fait apparent, et ne considère que la volonté cachée, l'intention au fond des actes. La

pensée pure, la parole pure, l'acte pur, telle est en peu de mots la morale du Bouddha, et la meilleure prière est à ses yeux la vertu, la justice perpétuellement accomplie, l'amour de toutes les créatures.

L'âme humaine s'est élevée en la personne du Bouddha à un état de conscience que depuis elle n'a pas dépassé, que sans doute elle ne dépassera jamais. Elle a su prendre en lui conscience de son néant, et de cette universelle souffrance que seule une immense charité peut consoler et amoindrir.

Le Bouddha, plus de deux mille ans avant Kant, avant la désespérance moderne où nous a jetés la ruine de tous les systèmes théologiques ou métaphysiques, avait entrevu déjà la vanité de tous les systèmes; il avait entrevu le mensonge de tout, hors de ces réalités tragiques, et qui subsisteront à jamais pour nous, la mort, la souffrance et le mal, hors de cette pitié aussi, de cette chose étrange et sublime, que font naître pour leurs victimes le mal, la souffrance, la mort. Il semble donc qu'il ait créé la religion éternelle, universelle, et que nulle découverte scientifique ne saurait diminuer ni contredire, la foi qui, ne reposant pas sur la nécessité d'un Dieu personnel et juste pour faire de la justice et de la charité la loi obligatoire de ce monde misérable, peut ainsi rallier à elle tous les hommes de cœur et de bonne volonté.

---

Devant une figure aussi sainte, aussi haute, ne se sent-on pas, comme devant celle de Jésus, saisi d'émotion et de respect, et près de comprendre que des générations sans nombre se soient passionnément attachées à elle comme à un idéal sans tache, peut-être à l'une des manifestations les plus mystérieuses et les plus pures de cette Ame obscure, invisible, inconnaissable, à qui l'humanité réclame en vain depuis des siècles la même pitié ou la même justice ?

---

L'idée de l'infini a inquiété sans cesse la pensée de l'Hindou, l'emplissant de monstrueuses images, la terrifiant d'hallucinations gigantesques, l'opprimant parfois jusqu'à un désir fou de mort absolue et sans rêve.

Nulle race n'aura mieux vu les racines que la vie plonge dans l'infini et l'éternel, ni mieux constaté par instants l'incurable misère et la douleur du monde.

Nulle race n'aura mieux compris combien est incertaine et vague la réalité si fugitive des phénomènes, et tout ce qu'il entre d'illusion (mais nécessaire pour entretenir et perpétuer la vie) dans nos rapports avec les êtres ou les choses.

Aucune littérature religieuse n'aura mieux démontré comment se sont formés les Dieux dans

---

la conscience humaine, et ce qu'il y a de vain, quelquefois de réel aussi, dans la notion des entités divines.

Enfin nulle part on ne peut suivre avec plus de netteté que dans l'histoire des philosophies et des religions hindoues, l'évolution de l'idée panthéiste : et l'on pressent dès lors l'intérêt actuel de ces études.

Le panthéisme, en effet, n'est pas mort : sous un nom nouveau, le monisme, il renaît et grandit avec la science pour alliée \*, et, chose curieuse, à l'heure même où l'esprit moderne retrouvait ses liens de parenté avec les Aryas panthéistes, à l'heure où l'histoire de ses origines lui révélait ainsi sa vraie nature et les vraies aspirations de son génie, et où la science opposait au sémitisme judéo-chrétien, dans une dernière lutte avec lui, la résistance, la révolte obstinée de l'antique conscience aryenne.

Mais le panthéisme des Hindous, dont ce néo-panthéisme, quel que soit le nom qu'on lui donne, ne fait que reproduire quelques-unes des intuitions les plus hautes, chacun sait qu'il avait abouti à deux doctrines différentes : d'une part à la philosophie ou à la religion védantique, ivre

---

\* Certainement pour nous les progrès de la science amèneront les partisans de l'évolution à cette conclusion du monisme.

---

sans fin de la vision de Dieu, doctrine où tout vient de Dieu, vit en Dieu et s'abîme en lui, comme dans un gouffre de lumière; d'autre part à une religion ou à une métaphysique pessimiste et nihiliste, au bouddhisme, ne reflétant au contraire que le sombre et douloureux côté des choses.

Le védantisme ne voyait que leur aspect glorieux. Le pessimisme vit surtout leur misère, l'inanité de nos grands espoirs et de nos joies, le mensonge de ces rêves, de ces illusions qui nous attirent et nous leurrent, la séparation, puis la dispersion éternelle de ces agrégats qui composent nos corps et nos âmes, créent ces formes éphémères, objets de notre amour, font naître l'incompréhensible prodige de la beauté pure : et dès lors ne reconnaissant plus en ce monde qu'une agitation vaine d'atomes et de pensées, ne découvrant rien qui dure, hormis la mort, le pessimisme hindou du néant de chaque être conclut au néant du Tout \*. Or, le panthéisme toujours et partout n'aboutira qu'à ces deux solutions, le panthéisme védantique ou le pessimisme et le nihilisme bouddhiques, si bien que l'histoire de

---

\* Et le védantisme lui-même par la doctrine de la Maya ne semblait-il pas aboutir à un nihilisme transcendant, puisque cette doctrine, détruisant la réalité de l'univers matériel, ne conservait plus qu'un Dieu sans attributs, sans qualités, sans formes, étant dès lors comme s'il n'était pas.

ces âmes hindoues pourrait être quelque jour celle des nôtres.

Et d'abord, établissons, pour nous rassurer, que ces religions et ces philosophies, et nihilistes même, ont édicté la morale la plus élevée, la plus pure qui ait jamais été, prouvant ainsi que la notion du devoir est conciliable avec une philosophie et une religion sans Dieu, ou dont le Dieu du moins reste indéterminé. Cette preuve gravement nous importe; car si la science moderne tend de plus en plus vers le panthéisme, et si le panthéisme, par une pente facile, incline les âmes au nihilisme, il est utile, il est urgent de rechercher si ces idées ne recèlent pas, au point de vue surtout de l'ataraxie possible, quelque péril pour les générations présentes ou futures.

Nous ne croyons pas que ce péril existe. D'abord ce n'est pas le rêve, c'est l'action qui aujourd'hui domine en cet âge viril de l'humanité.

L'une des ruses de la nature, pour employer une expression familière au pessimisme moderne, sera toujours de donner aux intérêts puissants, qui conservent l'individu ou l'espèce, plus de force sur la volonté que n'en auront jamais l'intelligence ni la raison : ce qui met bien des pessimistes, et nihilistes même, en contradiction fréquente avec leurs principes. C'est là logique des instincts, rarement celle des idées, qui mène en effet et qui mènera longtemps la plupart des hommes.

Puis la science est là pour résister quelque peu à cet idéalisme subjectif, qui entraîna si loin le panthéisme hindou.

Enfin chez la plupart de nos races, et surtout chez l'anglo-saxonne, les vigueurs natives, l'équilibre heureusement gardé entre la vie physique et la vie cérébrale, l'habitude et le goût du viril effort, et dans leur éducation des traditions demeurées très puissantes, par exemple celles du christianisme (qui, continuant en ceci la foi juïdaique, n'a jamais mis en doute l'âpre réalité du monde, ni la dignité et la liberté de l'âme humaine), d'autres traditions encore, celles-là tout aryennes, grecques, romaines ou germaniques, empêcheront sans doute les générations à venir de succomber jamais à l'indifférence, à l'alan-guissement moral, où se sont paresseusement et délicieusement éteintes tant de générations orientales.

En effet, parmi les descendants de la famille aryenne, tous devant la Nature n'ont pas conservé cette attitude immobile de résignation ou d'extase, habituelle à la race hindoue.

Les Grecs appartenaient aussi à cette grande famille, les Grecs qui depuis longtemps sont les éducateurs de nos âmes. Or la Grèce, un jour, s'est dressée devant l'Asie, à Marathon, à Salamine, et elle n'a pas résisté seulement à ces armées d'esclaves qui la venaient assaillir, elle a

résisté aussi à l'invasion de ses idées. A la conception, qui fut à la fois l'honneur et le péril du vieil Orient, de cet Infini formidable, tel qu'il apparut aux Hindous, à cette vision pleine d'épouvante et de mort, elle a opposé l'indomptable vigueur du génie et de l'orgueil humains.

Dans *les Perses* retentit magnifiquement le cri de triomphe de l'âme humaine délivrée. Ce fut un Grec, OEdipe, qui le premier, selon la légende, resta debout devant le Sphinx, devant la bête d'Asie fascinante et mortelle, et le premier qui dans les yeux du monstre plongeait sans trembler ses regards. Ainsi, comme deux pôles contraires, d'un côté nous apparaît l'Inde et de l'autre la Grèce; d'un côté l'Infini, où le tourbillon des êtres semble comme perdu et discernable à peine, pareil à ces vols d'éphémères qu'un soudain rayon illumine; de l'autre, l'homme résistant aux Dieux, Antée le Titan, fort du ferme appui que lui prête le sol maternel, Prométhée qui tient tête à Zeus, l'exaltation en un mot, presque la déification de l'homme! Toute forme divine n'est chez les Grecs qu'une forme humaine divinisée. Leurs Dieux souriants, comme cette race heureuse, ne sont que leurs parents célestes. Chez eux, nulles divinités formidables. Le Fatum Grec, qui dans Eschyle a l'apparence encore d'une divinité orientale, Prométhée le brave et dédaigne; et le héros, se sentant plus juste que la

Force stupide qui l'opprime, superbement se raidit contre elle, crie qu'il vaincra un jour, proclame sa revanche future.

Dans l'Inde ainsi, le panthéisme et le nihilisme, où il semble aboutir; en Grèce, la philosophie d'Aristote, celle d'Epictète et de Marc-Aurèle, où l'homme, satisfait de sa force, virilement résiste au Destin, et, pour lutter, pour triompher peut-être, se contente des seules énergies de son âme comme des seules clartés de sa raison.

L'accord est-il possible entre ces deux conceptions de la vie, qui paraissent contradictoires, celle de l'Inde, où l'Infini absorbe, annihile le fini, et celle de la Grèce, où l'horizon de ce monde terrestre, le spectacle borné mais parfois harmonieux des choses, suffisent à la pensée, et où l'homme se fait grand par l'unique conscience de ses puissances, de sa noblesse, de sa dignité d'homme? Cet accord, nous le croyons possible, et le panthéisme stoïcien n'a-t-il pas été un premier pas vers cette conciliation?

Le même contraste existe entre les arts : dans l'Inde, un art singulier, gigantesque, qui, aspirant à l'Infini, atteint fréquemment le sublime; un art qui veut tout embrasser et reproduire, et qui, dans son impatience d'égaliser la nature, devient facilement, comme elle, énorme, monstrueux et fou. (Et en effet, parfois, n'a-t-elle pas ses monstruosité, ses laideurs et ses délire, ses

créations formidables, horribles ou bizarres?) En Grèce, un art au contraire qui, loin de tendre à l'illimité, n'est fait que de limitation et de mesure. Le plus souvent l'artiste ou le poète grecs contemplant la réalité moins que leur propre idéal; d'où la nécessité pour eux de retoucher, d'émonder la nature, jusqu'à ce qu'ils aient créé l'œuvre idéalement et absolument parfaite, mais aussi, aux époques inférieures, la statue ou le poème sans âme, et cet art classique de la décadence si peu vivant, si froid, et à qui tout fera défaut, la vérité comme la beauté même. Aussi les formules, les règles édictées par la critique de la Grèce ou de Rome, ou les canons de leur statuaire, ne pourront-ils satisfaire le rêve de génies passionnés, larges, puissants, tels qu'en produisit la Renaissance; si bien qu'un Shakespeare par exemple, rompant avec la tradition classique et reprenant à son insu celle du vieux panthéisme ou du vieux naturalisme aryen, se rapprochera singulièrement de l'antique poésie hindoue par le réalisme et l'universalité de son théâtre, par l'infinie variété, l'intensité de vie de ses créations, par cette âme et cette voix rendues à tous les êtres.

L'art moderne, revenant chaque jour davantage à cette tradition naturaliste, à peu près perdue, voudra de même réfléchir en ses œuvres non plus, comme le préférerait l'art classique, un seul

aspect, très limité, très étroit des choses, si harmonieux qu'il fût, mais la nature entière avec ses manifestations sans nombre, son peu de logique apparente, ses contradictions perpétuelles, ses beautés, ses gloires, ses splendeurs, ses monstres aussi, ses mille créatures fantastiques, hideuses, terrifiantes ou immondes. En un mot toutes les modalités de la vie, toutes formes par elle revêtues intéresseront désormais le savant et l'artiste; rien de la nature, comme rien d'humain, ne les laissera indifférents; et l'on reconnaîtra que ce point de vue de l'art panthéiste ou naturaliste est quelque peu opposé à celui de l'art grec ou classique\*.

Et cependant, disions-nous, si contradictoires que semblent ces deux conceptions de la vie et de l'art, l'accord nous en paraît possible\*\*.

La science a donc confirmé certaines des intuitions sublimes de la philosophie et de la religion des Hindous. Le monisme et le pessi-

---

\* Comparez la simplicité du théâtre grec et la complexité de celui de Shakespeare; les personnages de ce théâtre antique et Hamlet avec sa profusion d'idées, de sensations, de sentiments, ses contradictions. Comparez encore la sculpture antique et celle d'un Michel-Ange, d'un Chapu, d'un Dubois, d'un Antokolski; le Parthénon et nos cathédrales; enfin la musique d'autrefois et nos symphonies.

\*\* Voyez en poésie déjà Goethe, Heine, Leconte de Lisle.

misme actuels ne font que reproduire dans une langue précise, justement exigée par l'esprit moderne, quelques-uns des plus anciens sutras du brahmanisme ou du bouddhisme. Comme ces prodigieux penseurs des bords du Gange ou des forêts indiennes, qui ont rêvé le poème magnifique du panthéisme hindou, dans tous les phénomènes nous entrevoyons les modalités d'une même force et d'une même substance; par l'anatomie, l'histologie, la physiologie, la psychologie comparées, nous rétablissons cette vérité, repoussée par le judaïsme et le christianisme ju daïque, d'une étroite parenté unissant tous les êtres; et ainsi nous retrouvons l'homme, ses organes, sa sensibilité, ses passions dans la vie plus ou moins consciente de l'animal ou de la plante.

Mais en même temps quelques-uns d'entre nous, pessimistes autant qu'un *sramana* bouddhiste, reconnaissent que l'ordre des choses est régi par des lois sans pitié, et que les conditions de la vie sont et seront à jamais la destruction, le meurtre, la douleur et la mort. La science, déjà panthéiste, sera-t-elle pessimiste aussi, nihiliste même? La logique de l'esprit humain devra-t-elle aboutir encore à quelque doctrine analogue à celle du Bouddha? Nous ne le pouvons dire: mais ce que nous pensons, c'est que la religion ou les religions et les philosophies de l'avenir auront, comme celles des Hindous, le sens profond de

l'Infini, l'homme ayant conscience qu'il se meut et respire en lui, vit en lui, ne vit que par lui, et qu'il n'est vraiment grand et ne peut être éternel que par sa participation à la grandeur et à l'éternité du Tout. Ce que nous pensons et espérons aussi, c'est qu'à cet Infini, et même à l'horreur d'un infini néant, l'homme, comme quelques-uns d'entre les Grecs, saurait opposer en l'avenir sa liberté, ses vertus, sa force, sa fierté légitime, ne cessant de lutter comme s'il devait vaincre, de vivre comme s'il ne pouvait mourir. Certains d'entre les meilleurs des hommes aspireront à dégager de plus en plus de ce sombre univers et des obscurités de leur âme la lumière et la joie, cherchant à ajouter des illusions encore à ce que l'Illusion éternelle nous offre par instants d'enchantements et de rêves, de consolantes et endormantes douceurs : mais ne voit-on pas que cette foi future serait, comme le panthéisme stoïcien, la synthèse élargie des plus hautes conceptions de la race aryenne sur les rapports de l'univers et de l'homme ?

Et ce nouveau panthéisme, fût-il pessimiste, et surtout s'il était pessimiste, réédifiera la morale sur des bases plus larges et plus sûres.

Nous croyons que la théorie pessimiste, telle que la conçut le Bouddha, s'imposera de plus en plus aux intelligences. L'optimisme de nos philosophies officielles est l'un des legs funestes du

---

XVIII<sup>e</sup> siècle \*. Le christianisme est absolument pessimiste dans son jugement de la vie terrestre : le christianisme a raison ; et son unique espoir est sa foi en Dieu et en notre immortalité.

Seul le panthéisme, selon nous, et quelle qu'en soit la solution dernière, fondera donc la morale sur d'inébranlables bases, parce qu'il l'appuiera sur la conscience désormais certaine que l'individu appartient d'abord à ce grand Tout qui est, selon le mot des Hindous, comme son *moi* infini, et qu'ainsi son intérêt ne se peut distinguer de l'intérêt général, sa volonté de la volonté générale. *Tu es cela, tat twam asi*, disaient les sages de l'Inde, voulant dire : « Tu es cet autre, à qui tu te donnes ; tu es cette patrie, à qui tu te sacrifies ; tu es cette race humaine, pour qui et en qui tu vis et meurs ; ou plutôt tu ne peux mourir, car c'est toi-même encore cette race, et cette terre et ces cieux, cette substance à jamais vivante, passionnée, douloureuse, parfois si haute et transfigurée comme toi, ce monde immortel enfin, où par la dissolu-

---

\* Nous devons à cet optimisme quelques-unes des erreurs de la Révolution française. Celle qui a tout compromis, et pour bien des années encore, a été la confiance optimiste des législateurs dans la raison de l'homme et la sagesse du plus grand nombre. Le darwinisme a fait justice de ces idées ; et ses conclusions ne semblent nullement en accord avec les tendances de ceux qui voulurent fonder un jour, sans savoir nettement du reste ce qu'ils désiraient, la République scientifique.

tion de ton individualité te fera bientôt rentrer la mort : *tu es cela, oui, tu es tout cela.* » La peur, selon une parole hindoue, n'existe pas dans le monde des Dieux. La peur n'existera plus dans le monde des hommes, quand le *moi* humain, reconnaissant son identité avec le *moi* universel, saisira la profonde parole de la Bhagavad-gita : « Les Dieux, dit Krishna, ne pleurent pas les morts ; car, toi et moi, nous ne pouvons mourir, car toi et moi, nous ne cesserons pas d'être... »

Du jour où l'âme individuelle entre en cette communion avec l'âme, la vie universelles, elle se sent devenir infinie, éternelle, et elle jouit et souffre d'une façon divine, car elle est en sympathie constante avec les joies comme avec les douleurs du monde. Une telle âme est celle des héros. Le héros n'est-il pas celui qui à sa vie étroite, égoïste et d'un jour, substitue la vie de sa patrie ou de sa race, l'homme qui meurt à soi-même pour renaître en tous, donne sa vie pour la multiplier ? Et que veulent aussi l'artiste vrai ou le vrai poète, sinon communier par instants avec la Nature immense, mêler son âme à leur âme éphémère, par leur rêve égaler son rêve, et quelquefois le dépasser ?

Oui, le plus solide fondement de la morale sera l'assurance que la vie individuelle n'a de grandeur et de force que comme partie de la vie du Tout, et que la vie étroitement égoïste n'est, selon

l'expression du Bouddha, qu'un état d'obscurité ou d'ignorance.

La mutuelle solidarité des êtres sera de jour en jour mieux comprise et mieux enseignée. De jour en jour la science et l'histoire montreront plus clairement les liens infinis qui unissent l'homme à la nature entière, l'humanité présente à celle du passé et de l'avenir; et un devoir plus large répondra à cette plus large conception de la vie.

Qu'on ne s'effraie donc pas de ce retour et du triomphe, définitif peut-être, du panthéisme aryen. Quelques âmes sans doute, qui ne seront pas les moins élevées ni les moins pures, trop cruellement meurtries par le mal d'ici-bas, par les duretés, les brutalités de l'existence, s'écarteront de la lutte, rechercheront la paix dans une sorte de doctrine bouddhique, dans la doctrine de la résignation, du renoncement, et elles goûteront une mort exquise, en s'éteignant, selon la parole orientale, dans le couvent du *non-être*. Et déjà que d'âmes modernes inconsciemment sont bouddhiques par leur douceur, leur rêve, leur pitié, leur tendresse, et aussi par leur indifférence, involontaire sans doute, au problème de la cause première, qu'après tant d'efforts elles ont désespéré de résoudre.

D'autres âmes peut-être s'attacheront de préférence à cette idée de la Maya, qui fait de la vie un songe mystérieux, une illusion souvent splen-

dide, plus souvent douloureuse et sombre, et celles-là, en participant au rêve des choses, par instants du moins béniront l'illusion divine d'avoir su, tout en les trompant, les éblouir et les charmer parfois.

Mais le plus grand nombre d'elles, en embrasant le panthéisme aryen, le transformeront en une religion héroïque, se rapprochant quelque peu de cet hylozoïsme, de ce panthéisme stoïcien, qui concilia la notion de l'Infini avec les aspirations de la liberté humaine.

Être ou n'être pas, telle est la question éternelle. L'Inde a préféré ne plus être, et nos générations modernes veulent vivre de toutes les énergies, de toutes les puissances aujourd'hui en elles.

Ainsi, contrairement à ce matérialisme abject et dont les grossièretés ou la platitude sont naturellement très prisées de nos jours, nous espérons que l'une des religions de l'avenir, infinie, comme l'immense Nature, et la religion de Spinoza, pourra être une foi héroïque, consolation et force de la future humanité.

Par bien des côtés cette religion ou cette philosophie ressemblera à ce panthéisme incertain, mais d'une sagesse pratique si certaine et si noble, qu'enseigna Marc-Aurèle à une époque d'inquiétude et de doute rappelant beaucoup l'heure présente. « Ou la Sagesse divine préside au monde, disent les *Pensées*, et que crains-tu alors ? ou tout

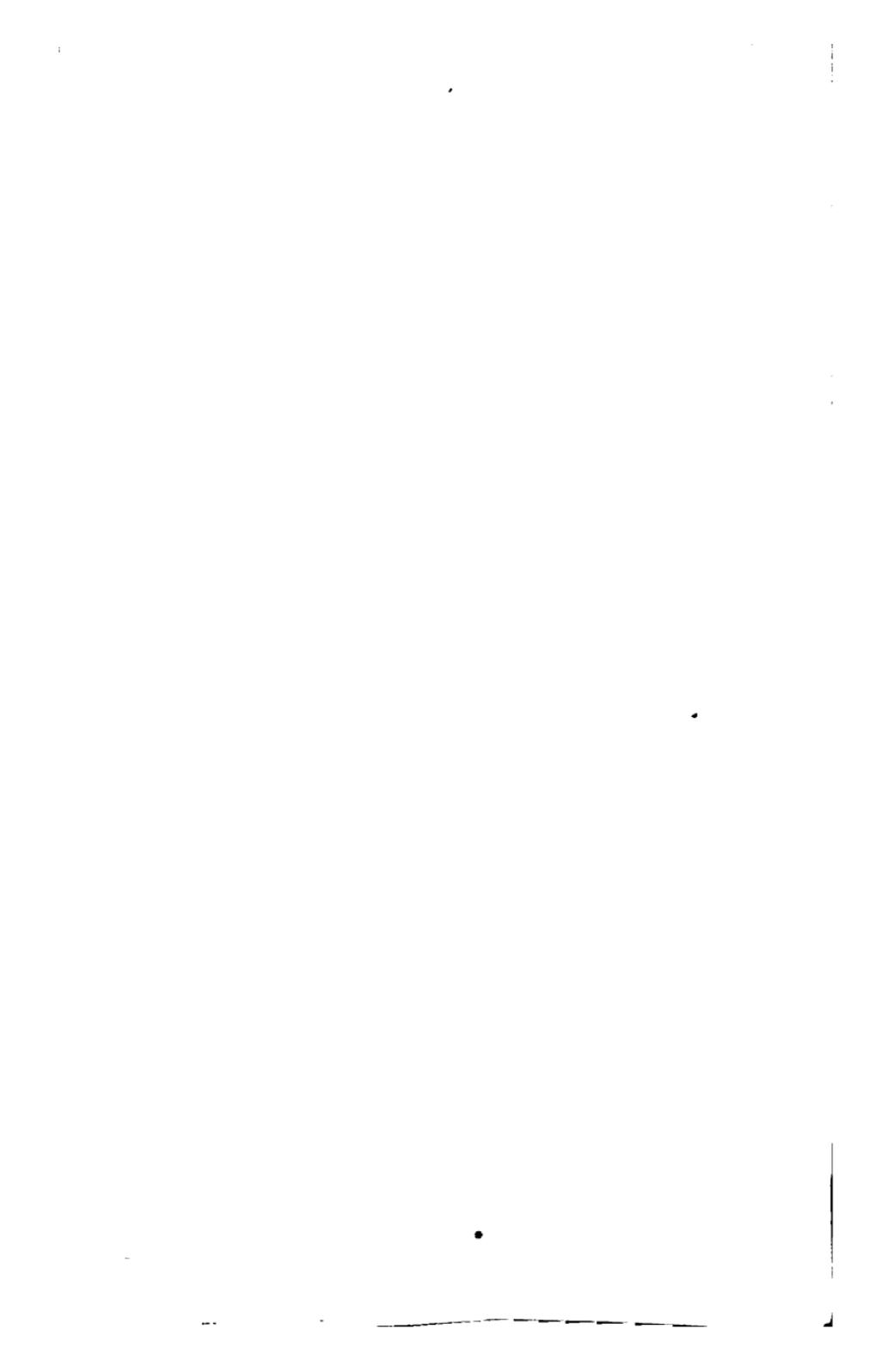
va au hasard et tout vient du hasard; mais toi, du moins, toi seul, n'agis point au hasard. » Et ce mot admirable, *toi du moins, n'agis pas au hasard*, ne pourrait-il suffire pour fonder à nouveau la justice et pour recréer l'ordre et la moralité dans un monde sans ordre, sans moralité, sans justice?

Aussi ne pensons-nous pas comme quelques pessimistes et, tout convaincu que nous serions de la misère irrémédiable attachée à la vie, peut-être n'inviterions-nous pas la conscience humaine au suicide. La vie, nous l'acceptons telle qu'elle nous apparaît, amère et douce, lumineuse et sombre, remplie de grandeur et de néant. Et cet univers ne fût-il que néant, au moins serait-il glorieux encore de rêver l'absolu du beau et du bien dans un univers que ne régit pas l'idéal.

L'Inde pourrait quelque jour avoir sur la civilisation moderne une influence analogue à celle qu'au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles eut le monde merveilleux de la Grèce, soudainement découvert. Il se peut que de la rencontre, au bord du Gange, de l'esprit ancien et de l'esprit nouveau de la famille aryenne, sortent cette religion nouvelle, ou ces formes futures de religions que nous essayons d'entrevoir.



# L'Illusion





## L' Illusion

---

**I**L fut donc un moment où tout dormait en germe dans l'œuf d'or du Soleil, ma vie, celle de tous les êtres, fils de la Terre, le monde organique et l'inorganique, les océans, les continents, les forêts, le bien et le mal, le *ciel* et l'*enfer* d'ici-bas, et la Lune et les autres Terres, filles du Soleil, avec leur évolution vitale, leur longue histoire, splendide ou sombre. Or de naissance en naissance ne pourrions-nous remonter jusqu'à Dieu, et à une heure première, où les Voies lactées et les énormes Nébuleuses, l'Univers immense, reposaient aussi,

comme des rêves près d'éclorre, en la nuit muette de son cerveau ?

---

La Pensée de ce Dieu repliée en elle-même, comme l'électricité dans les nuages, par instants éclairerait-elle l'infini de fulgurations soudaines, qui seraient les créations transitoires ?

---

Rien n'est simple, tout est *étrange*; il faut s'étonner, s'émerveiller sans cesse; et le vrai Sage n'est pas celui *que rien n'étonne*, mais celui qui sent, voit l'*étrangeté* de la vie, et de tout en cette vie.

---

Le poète est celui qui extrait des choses la quantité d'étonnement qu'elles contiennent.

---

Rien n'est simple, tout est complexe, oui, tout est *étrange* ici-bas. Si l'on avait quelque profondeur dans l'analyse, on verrait que le moindre atome, sortant de l'éternité et de l'infini, a pu faire, pour arriver jusqu'à moi, dans ma main qui écrit ou mon cerveau qui pense, un chemin plus

---

---

long que d'ici au Soleil ou à la plus reculée des étoiles. On ne voit guère que la surface des choses et non l'abîme qui est sous elles, l'abîme de causes et d'effets, de mouvements, de courants sans fin, de flux et de reflux qui les ont fait un jour monter à la surface.

---

A un moment, dans l'homme, la matière se fait cerveau, — et se souvient alors de ses transmigrations du passé, et de ses voyages éternels; et qu'elle a été plante, oiseau, bête au fond des forêts, atome au fond de l'infini.

---

Rêves sans doute, ces religions mortes. Mais ces rêves ont eu dans notre âme leurs réalités, et aussi vivantes qu'aucune de ces réalités objectives, qui, si vite évanouies dans le temps et l'espace, n'ont guère aux yeux du sage que l'apparence des songes.

---

Sorti de l'infini, de la nuit du passé où tu dormais tranquille et impersonnel, tu es monté vers le jour. Tu as revêtu ce corps hérissé de nerfs; et tu as dès lors senti, joui, souffert. Par tes pa-

pilles nerveuses, par ces tentacules de tes sens, tu t'es offert aux impressions de ton milieu, au froid, au chaud, à la lumière, aux radiations des astres, au rayonnement, au contact des objets ou des êtres plus proches; et là, dans ce monde étrange, tu as rêvé le rêve de la vie; tu as pris conscience de ta petitesse en ce grand Tout, et de ta noblesse, de ta grandeur aussi; et tu as livré ta lutte douloureuse, humiliante parfois, ta lutte pour la vie, condition de ta persistance parmi ces milliers, ces millions d'êtres, sans cesse te menaçant, et ayant à lutter comme toi, pour vivre et durer, en ce point du monde où vous vous rencontrez, et d'où vous avez, eux et toi, la vision bizarre de cet incompréhensible univers. Puis tu redescends, tu rentres dans l'impersonnel, en la nuit et l'éternelle paix de l'inconscient, en ce nirvana, où se rendorment et se calment toutes ces consciences éveillées et troublées un moment par leur descente en cette vie, instant de réveil entre deux sommeils, entre deux néants.

---

Ta vie et ta mort, mouvements de l'éternelle Substance! Vie et mort, lumière et ombre, ce qui est et ce qui n'est plus, ce qui est et n'est pas encore, tout à certaines heures se confond en cet océan sans limites de l'espace et du temps...

---

Une heure tu es venu flotter à sa surface lumineuse parmi les clameurs des vents, dans l'enroulement et l'illusion des vagues, goutte d'eau errante sur l'abîme : et la mort te fait retomber en lui, aux ténèbres muettes de ses profondeurs...

---

La Science qui distinctement dans le passé voit la genèse du Soleil, voit sa mort aussi dans l'avenir; et elle assiste aux révolutions du monde avec la tranquillité des Brahmes rêvant à la naissance et au couchant des Dieux.

---

Dynasties divines, je vous vois naître, grandir et mourir. Formes des métaux, formes des arbres, des animaux, des hommes ou des Dieux, vous apparaissez et disparaîsez comme un défilé de fantômes!

---

Rêves du sommeil, ou réalités de la vie, tout aboutit dans le cerveau de l'homme à des vibrations de cellules, à une création d'éphémères images : — et je ne vois pas dès lors qu'il y ait si loin des rêves aux réalités, ni des réalités aux rêves.

---

La Pensée est-elle l'atmosphère des choses, l'infini où se meuvent les mondes, l'éternité où se meut le temps ? La Pensée est-elle la grande Aïeule, la demeure des êtres, la source de la vie, la Force, d'où sortent toutes les forces, les puissants orages électriques, comme les éclairs de tes passions ?

Et la Matière, ne serait-elle qu'une des apparences, une des formes par elle revêtues ?

---

La Nature est pleine de mouvements invisibles, comme un cerveau qui toujours rêve.

---

Le moindre atome contient une force, mode peut-être de la Pensée.

« Fendez un atome, vous y trouverez le Soleil, » dit un poète persan.

---

S'il n'y avait au fond des choses unité de substance, jamais la matière ne pourrait agir sur la pensée, ni la pensée sur la matière. La matière n'aurait d'action que sur la matière, et la pensée que sur elle-même. S'il n'y avait pas unité de substance, la lumière par exemple ne pourrait se

---

transformer en une sensation du cerveau ; — en un mot, entre la matière et la pensée il n'est pas d'abîme, car cet abîme ne serait jamais franchi.

---

Pensée éternelle, âme des mondes, âme muette ou sonore de chaque être vivant, tout, aux yeux de quelques sages, commence et finit en toi. Et tu brûles ce que tu as fait naître, feu dévorant, passion éternelle. Les phénomènes passent : mais toi seule tu demeures, et survis paisible à tout ce que tu créés.

---

Ce monde n'a de réalité que par la Pensée, — divine ou humaine. Car supposons qu'elle soit morte : les choses plongées dans l'inconscience seraient comme si elles n'étaient pas. La Pensée est le Soleil qui fait vivre, éclaire l'Infini, et lui permet de se contempler soi-même.

---

Cette Force qui a créé les mondes, les soutient, les porte, les emporte, est l'Esprit qui s'agite en toi, et en toi aussi crée les rêves.

---

Il n'est pas d'étoiles fixes : par un mouvement

sans fin tout est entraîné dans l'espace. Le Soleil que l'on croyait immobile court lui-même vers un point du ciel. Où vont ces immenses troupeaux d'astres, fuyant à travers les espaces ? Leur course a-t-elle un but sublime, ou ne seraient-ils que les rêves effrénés du cerveau d'un Dieu, des rêves condamnés à périr, et qui tourneraient avant de tomber dans la mort, comme de grands oiseaux attirés par un gouffre !

---

Une même passion semble tout régir : le monde des âmes et celui des atomes.

---

Vois les nuages, cette réunion d'éléments subtils, que le hasard a rassemblés. Les uns planent dans la lumière, les autres se traînent dans la nuit ; les uns sont vêtus d'or et vivent près du soleil, les autres roulent dans les ténèbres, dans les tempêtes et l'épouvante ; mais tous à la fin meurent, s'évanouissent, se fondent en l'océan de l'air qui les a produits.

---

J'étais avant ma naissance, et j'étais avant la naissance des choses ; j'étais avec la Matière in-

---

finie ; en elle errait chaque atome de mon corps ; et ma pensée flottait dans l'abîme de la Pensée *divine*, aspirant à la vie, à la liberté, à la *solitude*, — comme ces êtres dans le fond de la mer, et qui lentement tendent vers la surface lumineuse.

---

La substance de ma chair est éternelle : et ainsi mon sang serait le sang de *Dieu* ; dans ma pensée planent les vérités éternelles : et ainsi ma pensée serait consubstantielle à la Pensée de *Dieu*.

Je pense, donc je serais consubstantiel à *Dieu*, ayant cette gloire douloureuse de partager ses rêves, ses passions, ses joies, — et aussi ses souffrances, et peut-être la conscience de sa misère, et l'éternité de ses ennuis.

---

Création, illusion splendide, pareille à ces nuages d'or et de pourpre qu'illuminent un instant les couchers de soleil, et qui si vite s'évanouissent dans l'ombre, comme les générations dans la mort ; création, illusion splendide, figures, apparitions gigantesques, qui se déroulent une heure en la Pensée divine.

---

Étrange prière hindoue : « J'étais le Créateur ;

puissé-je le redevenir! Puissé-je dire un jour : La Terre, l'Air, les Astres sont mon corps; le Soleil et la Lune sont moi!

---

Veux-tu la tranquillité profonde que donne la parfaite Sagesse? Fais de l'âme divine ta demeure, fais de l'Infini ta patrie.

---

A la mort tu quittes tes *proches*, pour rentrer dans l'universelle Substance, au sein de la Mère éternelle. Le nuage, à la fin de sa course vague, rentre et meurt dans son océan.

---

Une même et unique Substance est dans tout, une seule Pensée, une seule et même Ame; alors que peux-tu craindre? N'es-tu pas éternel en ce Tout et par lui? Et la mort te peut-elle séparer de toi-même?

---

Midi : La lumière danse sur les roches chaudes. Les crécelles des grillons, les bourdonnements des mouches, des abeilles, des milliers d'insectes visibles ou cachés, emplissent l'oreille, l'enva-

hissent comme le bruit continu d'une mer lointaine. Il semble que l'on entende le travail mystérieux des choses, les mouvements apparents ou obscurs dont se fait la vie, l'incessante vibration des atomes, le chant immense, l'universel murmure de l'océan de l'Être; et, enveloppé et pénétré par cette sensation de la vie sans limites, délicieusement l'on y plonge et laisse flotter sa pensée et son âme, comme un nageur qui se laisse bercer par la mer.

---

On s'étonne que des pessimistes goûtent parfois avec une telle acuité les sensations, les joies d'une vie qu'ils déclarent misérable et vaine. La raison en est simple pourtant. Attendant très peu de la vie, ils lui sont reconnaissants des moindres bonheurs qu'elle leur donne. Et s'ils s'attachent avec une telle passion à ces bonheurs et à ces joies, s'ils prennent avec une telle ardeur leur part du festin d'amour qui par instants leur est offert, c'est qu'ils se savent condamnés à mort, et sont prévenus que rien ne dure, ne doit durer, que tout passera comme un rêve. La beauté, qui les émerveille, les enivre, n'est pour eux qu'une vision fugitive : en est-elle moins rayonnante, et ne l'est-elle pas plus encore, vue ainsi sous un caractère non d'éternité, mais de chose

éphémère et fragile? Maya nous peut tromper sans doute; mais un moment aussi elle nous peut éblouir, et certains d'entre nous se contentent de ces éclairs magnifiques.

---

J'étais devant une immense prairie, et songeais qu'en chacun de ces brins d'herbe, de ces millions de brins d'herbe, était le mystère de la vie. Au-dessus de la prairie, une forêt bruissait dans le vent; et je songeais à la vie débordante, continue, qui en elle jaillissait de la terre, à chacun de ses arbres, à la progression de leurs racines dans le silence et la nuit du sol, à leur lutte souterraine contre la roche ou d'autres racines rencontrées; et des racines, ma songerie montait aux feuilles, aux douces feuilles frissonnantes; et je voyais la perpétuelle ascension du sang pâle qui les nourrit, et je pensais au rythme intérieur qui les a distribuées sur la tige, au rythme aussi qui en a formé le dessin et les a tissées. Puis j'imaginai sous ces arbres le monde pullulant et mystérieux des bêtes, celui des insectes qui rampent ou volent, celui des patients vers ténébreux qui travaillent, luttent eux-mêmes sans relâche. Je pensais que la vie est donc en tout et partout, et que même ce qui semble immobile et sans vie, comme la roche muette, s'émeut aussi, perpétuellement

---

répond aux incessantes vibrations des forces; mon rêve dans les eaux, dans les mers, voyait le mouvement éternel des flots, et des êtres qu'ils bercent; dans l'océan de l'air, les oiseaux nageaient; dans l'océan du lointain éther flottaient les soleils, les lunes, les étoiles. Et une sorte de vertige me prit, comme celui qui nous prend devant une masse d'eau en marche, cataracte qui tombe, fleuve qui court, torrentiel et puissant; et je me dis alors : « Oh! si tout cela du moins était emporté dans la joie et l'immense clarté, comme en la trombe lumineuse qui roule au foudroyant finale de la *Symphonie avec chœurs*; mais où fuit-il ce tourbillon, ce rêve des choses, et pourquoi tous ces mouvements, s'ils sont sans but, sans nul but que d'être, et de n'être plus? » Et la vie cependant, à cette minute, était douce, et avec des rayons de soleil et avec des chansons du vent elle me caressait au visage...

---

C'était une journée du splendide automne, et devant moi se déroulait un large horizon lumineux, un horizon de montagnes en l'un de ces jours féériques, jours de surnaturelle beauté, où tout se transfigure, s'idéalise sous les clartés mourantes du soleil d'automne. Un cercle immense s'étendait, de cimes géantes, de vallées vertes, de vallées au loin perdues en des brumes d'ar-

gent, un cercle infini où la vie brillait d'un si rayonnant et si doux éclat. Et comme je redescendais vers la plaine, les feuilles tombées dans la forêt, transmuée en miraculeuse forêt de pourpre et d'or, les feuilles craquaient, gémissaient sous mes pieds; et ces gémissements me rappelèrent les morts, les morts sans nombre, dont l'automne ramène le souvenir et est la saison de fête, les millions et les millions de morts, qui dorment sous la terre et d'où sortait cette vie, en ce jour-là si heureuse et claire, et d'où perpétuellement jaillissaient cette nature et cette humanité en continue reviviscence, et moi-même, — incompréhensible à moi-même, comme ici-bas toutes choses, mais goûtant cette minute de stupeur, de ravissement, d'extase, cette minute sublime entre l'être et le néant, par une rayonnante journée du mourant et splendide automne.

---

Rien ne dure hormis la mort. La vie n'est qu'une étincelle, un éclair jaillissant de la nuit.

Mais si l'individu est comme une goutte d'eau misérable, sa vie prend quelque réalité, une apparence même de grandeur, par sa participation à la vie de l'espèce, à l'immense vie générale. L'humble goutte d'eau prend sa part des gloires de son Océan.

---

---

O délices de plonger en l'épaisseur d'une forêt, comme un nageur dans la mer, de s'enfoncer aux profondeurs de ses vagues vertes, de ses mousses, de ses fougères, de ses broussailles, qui vous aveuglent et fouettent au visage, comme la mer fouette le nageur de sa folle écume! Puis le frisson sacré peu à peu me saisit, et un entretien religieux s'engage, en ces vivantes cathédrales, entre mon âme et les mystérieuses et puissantes Forces naturelles, Lumière venant de l'infini, Terre maternelle qui me porte, Eau mobile et chantante, Eau tremblante, obscure ou claire, si pareille à mon âme. Et jusqu'à la nuit terrifiante, je reste seul et rêve en cette compagnie muette des Êtres primitifs, rochers chenus, vieux de milliers de siècles, arbres géants, dont les ancêtres sont nés longtemps aussi avant la race humaine, — et dont j'écoute le silence, parlant de soumission tranquille, de résignation à la Loi éternelle qui les fait avec moi et comme moi apparaître un jour et mourir.

---

En parcourant mon journal des anciennes années, quelle impression poignante que cette vie n'est qu'un songe! Tant d'émotions, de joies ou de tristesses, rassemblées en quelques souvenirs, qui s'enfoncent, s'effacent de plus en plus dans les brumes vagues de ma pensée. Tout se

réduit donc à quelques lignes de mon journal : — à ce peu de cendres ! Et à la minute solennelle qui précédera ma mort, à cette minute où, dit-on, luit devant l'esprit, comme l'éclair, la rapide vision du passé, quelle conscience ce devra être que tout ne fut qu'un rêve, puisque ainsi tout s'est évanoui déjà ou va s'évanouir comme un rêve !... Et sur le fond d'éternité, n'étaient-ce pas vraiment des fantômes, tant de figures jadis indifférentes ou chères, que j'ai peine à me rappeler aujourd'hui, et dont quelques-unes, depuis très longtemps mortes, ne survivent plus qu'en l'image vague, demeurée d'elles, aux hypogées de ma mémoire !

---

Oui, tout n'est qu'illusion : illusion, cette vie et tout en cette vie ; mais sans l'illusion, serait-elle ? Celui en effet qui saurait la voir ce qu'elle est, un point dans un effrayant abîme, et verrait les hommes ce qu'ils sont, ombres, fantômes se profilant sur le fond formidable de l'éternité et de l'infini, dédaignerait sans doute, comme quelques-uns des rishis d'autrefois, de se mêler à ce spectacle insignifiant, à ces rencontres, à ce jeu vain de marionnettes : mais il est si peu d'hommes qui pensent, et la Maya les fait se perpétuer et durer, la vie existant, après tout, pour qu'on la vive, non pour qu'on la médite.

Illusion, la foi antique en l'immense légion des Dieux morts, Indra, Brahma, Vishnou, Siva, pour ne parler que des Dieux hindous; et cette illusion cependant fit la force et l'espoir, la joie ou l'épouvante de millions d'êtres : et cette illusion fut nécessaire, généralement fut bonne, et vraie même en un certain sens.

Si l'on songe à l'éternité, illusion aussi cette gloire humaine, qui pour un moment fait vibrer un nom dans l'espace, un nom qui bientôt se perdra en l'indifférence et l'oubli : et cette illusion cependant a éveillé, excité, soutenu l'énergie de quelques milliers d'hommes, les a fait travailler à la grandeur de leur pays, à l'élévation de leur race.

Illusions, nos passions humaines; illusion, cet amour, cause d'extases et de désespoirs, de vertus et de crimes, de tant d'ivresses et de douleurs; et cette folie cependant entretient l'espèce par un mensonge doux et amer, dont tous ou presque tous sont les dupes.

La beauté? Mais aux artistes les plus épris d'elle, un jour elle ne peut suffire et ne semble guère qu'un radieux mensonge comparée à ces réalités magnifiques, qui sont la sainteté, l'héroïsme aimant.

Oui, l'illusion est dans tout, et il le sait trop, celui qui a longtemps vécu, — dans tout, hors en la curiosité du vrai, et dans l'amour ardent

de la justice, dans la pitié pour les êtres, dans la résignation transcendante à ce néant du monde. L'illusion est dans tout; mais un Bouddha, un Jésus, et ceux qui les ont imités, ceux-là, nulle illusion ne les aura trompés, car rien n'est illusoire du bien accompli ou du vrai proclamé jusqu'au sacrifice.

---

Splendeurs de la vie terrestre, visions rayonnantes, sorties comme des éclairs de la nuit de l'abîme, pour étonner un instant et éblouir nos yeux, fulgurations de l'Idée, qui éclatez dans nos ténèbres et emplissez notre âme de stupeur, souvent d'épouvante, n'êtes-vous rien que les mensonges dont *Dieu* veut consoler sa misère et la nôtre ?

---

Sous la nuit, fourmillante d'étoiles, sous son mystérieux et effrayant silence, un cercle illimité de montagnes, ondulant comme de larges houles, comme les vagues d'une Atlantique devenue soudain immobile. Et de ce sommet, dans l'air froid, j'attends le lever du soleil, ému comme un chrétien avant la minute de l'Élévation, en l'obscurité d'une cathédrale. Si terrible et si haute est cette cathédrale de la Nuit, où l'Orient peu

à peu s'éclaire, tel qu'une rosace pâle. Une lueur vague, une lueur d'Annonciation apparaît en effet, grandit, envahit l'Est, très loin encore, derrière des masses noires de montagnes. La lueur jaune s'avive de rose, monte dans le ciel, s'étend; et dans sa radiation conquérante, une à une, lentement, s'effacent les étoiles. Mais longtemps elle reste indécise, et sa note tenue se prolonge jusqu'au moment où éclatera, par une progression magnifique, en un final fulgurant et sublime, cette symphonie de la lumière. Des nuages carmin, tels que des fumées rousses, semblent sortir d'une cuve invisible, d'une cuve de métal en fusion. Et des rayons jaillissent, teintant les pointes des sommets, qui plongent par leur base encore dans les brouillards et l'ombre. La lumière croît, et des rouges glorieusement triomphent dans l'horizon jaune; et voici que sur un fond d'éblouissante splendeur, étincelant, aveuglant, magnifique, surgit le Dieu, ainsi qu'un Christ ressuscité, ou qu'une hostie géante dans un ostensor de vermeil. A l'Ouest, des vapeurs rampent, telles que de larges fleuves; et blanches, floconneuses, roulant très haut par-dessus les plaines, rappellent, aux ouvertures des montagnes, des inondations croulantes, ayant crevé leurs digues; plus loin, elles s'étaient en lacs gris, et les sommets neigeux, qu'éveille le matin, en émergent comme des îles, des récifs d'argent et d'or.

Et pendant que le Soleil divin se lève ainsi sur les Alpes, et à cette même heure, là-bas, si loin vers l'Est, se couche sur l'Himalaya embrasé, mon rêve se reprend au vieux drame védique, au drame de ses luttes contre la Nuit, contre les démons et les terreurs de la Nuit; et je sens qu'à cette heure, troublé et religieux comme un homme d'autrefois, je m'abîme en la présence d'un mystère, le mystère d'un Dieu revivifiant et recréant le monde, à chacune de ses ascensions nouvelles, le rassurant aussi après l'épouvante qui descend de l'infini des ténèbres. Et la prière antique me revient aux lèvres : « Dieu de force, fais-moi fort; Dieu de lumière et d'amour, fais-moi lumineux et aimant; fais-moi pur, toi qui es pur; fais-moi joyeux, Dieu de la joie, et que je la répande en les âmes, comme tu la répands en la mienne. Aide-nous, Dieu des vivants, à semer, multiplier, à ennoblir et exalter la vie! »

---

Je bénis tout ce qui m'a menti, l'illusoire beauté des choses, et les paroles des êtres bons, et tous les rêves qui peuvent encore donner aux hommes l'espoir, la force et la joie. Je bénis les poètes qui ont créé le Beau, les purs qui ont créé le Bien, les sages et les saints qui ont créé le Ciel et les Dieux. Je bénis aussi tout ce qui est grand, — les grandes montagnes, les grands

fleuves, l'Océan sans bornes, et les poèmes, profonds comme des forêts, et tout ce qui peut faire oublier l'étouffante limite de la vie. Et je bénis les lèvres mortelles qui m'ont juré l'éternel amour; et les nuits de printemps, les nuits tièdes, les nuits pâles comme *sa* chair; et les chastes aurores, limpides comme *ses* yeux. Je vous bénis, clartés des yeux et des étoiles. Je vous bénis, ô mes espoirs, ô mes ardents désirs jamais rassasiés.

Je bénis tout ce qui m'a trompé, tout ce qui m'a consolé d'*être*.

---

Maya, Déesse de l'Illusion, je reviens à ton culte oublié, et je voudrais, Mère des choses, que ce livre moins obscurément réfléchît ton image.

Oui, tout est destiné à périr; tout n'est qu'apparences et visions. Je suis un rêve échappé de tes rêves, un fantôme parmi des fantômes.

J'ai tremblé d'abord, voyant le néant qui était en moi, et dans les pensées et les œuvres des hommes, et dans cet immense Univers.

Je rêve tranquille aujourd'hui, — ne te demandant plus que de radieux mensonges, des illusions nouvelles de beauté, d'amour et de foi.





# Cosmos





## Cosmos

---

**L**A sagesse serait de reconnaître, avec le Bouddha, que les phénomènes n'ont qu'une réalité incertaine, et à très peu près aucun sens, que la plupart de nos actes ou de nos pensées sont d'une insignifiance qui confine au néant, mais, en la pratique de la vie, d'agir comme si tout était réel, et d'abord la misère du monde, et le pouvoir divin de l'alléger parfois.

---

Des désespérés héroïques, tels m'apparaissent dans le passé et le présent, et tels apparaîtront

dans l'avenir quelques-uns des plus nobles et des plus purs d'entre les hommes. Cet héroïsme fut celui du Bouddha et celui de Jésus, quand il criait sous la sueur de sang : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

Virilement voyons donc la vie ce qu'elle est, et aussi les hommes ce qu'ils sont. Il les connaît peu celui qui n'a pas, avec découragement et terreur, mesuré toute la profondeur de la bestialité et de la bêtise humaines, et il serait sans âme celui qui ne chercherait pas, quand même et toujours, à soulager, aider, ennoblir cette humanité misérable.

---

C'est une œuvre d'art aussi, vraiment sublime, et de toutes peut-être la plus difficile à créer, qu'une âme se faisant pure parmi les impuretés du monde, sainte parmi les bassesses et l'animalité qui l'entourent.

---

Ainsi pour le pessimiste tout n'est pas illusion ou néant; car il s'est formé en cet univers, que le plus souvent il dédaigne, un royaume idéal de vérité, de beauté, de justice. Rien n'est mensonger en effet des acquisitions de la science, ni de ces rythmes supérieurs reconnus par nous ou rêvés,

et producteurs de la beauté parfaite; rien n'est mensonger de la justice, ce rythme aussi, qui doit régir et ordonner les âmes, ni de la vertu, qui constitue pour elles la liberté vraie; l'absolue délivrance en face de certaines fatalités ou incitations de la Nature.

---

La vertu est la haute délivrance, car sans elle l'homme retombe à la bestialité originelle, à la tyrannie des instincts. L'*in virtute libertas* des stoïciens est réel; mais leur doctrine se distingue de la nôtre, en ce sens qu'elle croyait bonne cette Nature, que nous croyons au contraire indifférente au bien ou amoral. Le stoïcisme invitait l'homme à suivre simplement l'appel de la *bonne nature* : *naturam sequere*; et comme les religions bouddhique ou chrétienne, la doctrine pessimiste, en fréquente rébellion contre elle, s'honore de résister à ses lois coutumières d'impudicité, de violence et de meurtre.

---

C'est une erreur de penser qu'une doctrine pessimiste et athée puisse dégager personne de la soumission nécessaire aux lois de la justice, puisque l'athéisme, quand il ne procède pas d'un état d'enfance, ou d'infériorité de l'esprit, procède

presque toujours d'une révolte de la conscience contre le désordre, le chaos des choses.

---

La nature n'a souci ni du beau ni du bien. La laideur dans notre espèce est la règle; la beauté, même en nos races blanches, l'exception. La civilisation que l'on accuse, et qui parfois en effet use et flétrit la forme humaine, l'affine plutôt, l'embellit. L'idéal, le tourment du beau et du bien sont notre honneur : car, inconnus de la Nature, ils n'existent qu'en nous et par nous.

---

Le Bouddha n'a pu prononcer cette parole magnifique : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Le Bouddha n'a pu que dire : « Soyez parfaits, malgré la Nature, notre mère, imparfaite et mauvaise; et tirez de vous-même cette perfection, qu'elle ne saurait vous enseigner jamais. »

---

Cette vie, trop souvent plate, banale et vile, ne mérite donc la peine d'être vécue que si on la recrée et transforme, si l'on fait d'elle une *œuvre d'art*, œuvre d'harmonie, de beauté, de justice,

un *Cosmos*. Et ce troupeau humain, trop souvent brutal, féroce ou lâche, avec la conscience aujourd'hui de sa vraie nature et de son néant originel, n'aurait plus dès lors raison d'être, sans la volonté et l'espoir de bientôt se réhabiliter et relever, et de tendre à l'avenir, d'une marche plus ferme et rapide, vers cet idéal auquel tant de fois déjà il a été si vainement appelé. La théorie pessimiste appréciant la vie ce qu'elle est, très pareille au néant, et l'homme ce qu'il vaut, un animal parmi les autres, attardé « dans la bauge de ses sensations », logiquement, on le voit, peut et doit aboutir à la plus rigoureuse des morales, aussi bien que le stoïcisme et les religions supérieures.

Et dès lors parer la vie, la parer de réalités ou de rêves magnifiques, ce qui est tout un, transmuter la terre en un monde harmonique, refaire l'homme plus grand et plus pur, héroïque même, s'il se peut, telle est la conclusion nécessaire de ce *pessimisme héroïque*.

---

Puisque le suicide universel est impossible à l'humanité, et que si douloureuse ou absurde que soit la vie, il la faut vivre, vivons-la, mais tels que des soldats sans peur, qui regardent en face les obstacles, les dangers, la mort, passent quand même, et entraînent les autres.

Je crois qu'une réaction se prépare; on laissera à quelques malades cette littérature ou cette musique de tristesse, d'alanguissement, de soupirs; on ira aux croyants, à tous ceux qui ont foi dans l'énergie humaine, foi en ces formules magiques dont nous a dotés ou nous dotera la science; on ira à ceux qui luttent, fût-ce sans espoir. Nous savons en effet que par des conjurations efficaces nous avons le pouvoir *divin* de transformer l'homme et sa destinée. La transformation a été jusqu'ici trop lente; il la faut hâter.

Nous avons abusé de la pensée, de la sensation, et ces abus nous ont affaiblis, énervés, émasculés comme des fumeurs d'opium; quelques années encore, et nous serions facilement la proie de ceux qui ont et cultivent en eux moins les facultés de l'imagination et du rêve, que la vigueur morale et la volonté.

Sophistes, ceux qui prétendent que l'homme ne peut rien sur sa destinée; l'homme la crée au contraire, l'histoire le prouve; elle démontre que l'empire du monde demeure aux vaillants, aux robustes, et non aux dilettantes, aux lettrés, aux artistes, qui seulement rêvent et gémissent.

---

Les forces naturelles, la pesanteur par exemple, s'exercent tout entières sur l'être inorganique qui

passivement les subir. Au contraire, chez l'être organique animé, le miracle de la vie crée une réaction contre elles. L'homme, vivant et sain, se tient debout sous le poids énorme de quinze lieues d'atmosphère; mais le mort s'affaisse et gît écrasé sous cette masse. Et ainsi les consciences, et ainsi les volontés non mortes, mais vivantes, non assoupies ou endormies, mais éveillées, peuvent résister à des fatalités qui paraissaient irrésistibles.

---

Par une lente évolution, nous sommes arrivés à la conscience de la justice comme à celle du beau. Nous avons par un étonnant prodige, et sans révélation qu'en nous-mêmes, conçu l'idée de la perfection dans l'acte moral, dans l'œuvre morale, comme dans l'œuvre d'art : et cela suffit pour nous rassurer et nous permettre de garder confiance en l'avenir.

Que la brute humaine, après de longs siècles d'efforts, soit parvenue à la conception d'un type de pureté, de sainteté absolues, et l'ait réalisé, n'est pas moins surprenant dans l'ordre moral, que d'avoir dans l'ordre esthétique édifié la salle hypostyle de Karnac, le Parthénon, nos églises du moyen-âge, sculpté la procession héroïque des Panathénées ou la Victoire de Samothrace, peint l'école d'Athènes ou les disciples d'Emmaüs,

rêvé la Symphonie avec chœurs et la Messe en *ré* de Beethoven.

---

Infinie fut pour l'homme la série des ancêtres, et tant d'existences qui ont abouti à la sienne reparaissent plus ou moins en lui. Par son squelette il est le fils du sol, de la roche calcaire; la vie muette du végétal se retrouve en sa vie végétative, comme la vie animale en sa vie animale; mais ces règnes antérieurs, il les domine par les cimes du cerveau, point mystérieux où, étrangement, se sont rassemblés aussi, peu à peu éclairés, affinés, la pensée obscure et confuse, le long rêve inconscient de ses ancêtres sans parole.

---

Malgré les caprices et les duretés de la Nature, qui l'a jeté chétif en face d'un monde hostile et rude, l'homme a grandi, a conquis son indépendance, par instants sa liberté pleine. Beau sujet de poèmes, ce combat perpétuel, cette lutte de tant de siècles contre la Terre, la Mer, contre toutes les forces malfaisantes, contre les fauves, les maladies, la mort, que nous commençons à vaincre. Et pendant ces rébellions contre la tyrannie de la Nature, étaient incessantes et glorieuses aussi les révoltes de l'homme contre la tyrannie de l'homme.

---

Or c'est ainsi qu'il faudrait enseigner l'histoire, comme un lent mais continuel triomphe de la liberté humaine contre les fatalités naturelles. Et par ces faits, par ces expériences sans nombre se jugerait peut-être alors la question toujours débattue et reprise de la nécessité et de la liberté, question rarement posée par les races viriles, qui luttent comme si rien ne les pouvait arrêter jamais, et ne se laissent pas affaiblir par les sophismes des penseurs.

---

La civilisation nous apparaît ainsi comme une œuvre d'art à quelques points de vue magnifique, et que seuls nous avons créée. Mais loin d'accepter la doctrine que cette œuvre, d'une élaboration silencieuse, soit due toute entière au mystérieux Inconscient, nous l'attribuons d'abord à l'âme ou au génie sublime de ces héros, tels que les conçut Carlyle, et qui, à certaines heures, marchent en avant du vague troupeau humain.

---

Nous voulons, comme Carlyle, le culte des héros, et nous voulons des héros. Toute grande religion, tout grand idéal, le bouddhisme, le christianisme, l'islam, la cité antique ont eu les leurs, et

la Révolution française, quand elle était une religion encore, et non pas seulement une affaire, comme pour la plupart de ses desservants d'aujourd'hui. Or le rêve, or l'idéal ne feront pas défaut à l'humanité, et après ces héros du passé, nous attendons et enfanterons les nôtres.

---

« Vis avec les Dieux, » disait Marc-Aurèle; vis avec les héros et les saints; pour te consoler et te raffermir en cette vie, reviens à eux sans cesse; purifie-toi des vivants en la compagnie de ces morts; seul, que ferais-tu sans leur présence auguste, sans leur exemple et leur appui?

---

Michel-Ange rêve une humanité plus virile et robuste, presque surnaturelle, race de Titans sublimes; Shakespeare, une humanité plus passionnée, plus ardente et vivante, mais qui garde sa taille humaine.

---

Les Grecs, par des nécessités de concurrence vitale entre leurs clans ou communes, et incités aussi par leur sens du beau, ont rêvé de même et ont créé une humanité héroïque, rêve que nous

poursuivons plutôt par de purs besoins esthétiques. Or cette prétention de créer des héros, c'est-à-dire des êtres quelque peu supérieurs à la commune humanité, comme l'on crée des animaux de race, n'a rien qui doive étonner même à une époque rarement soucieuse d'idéal. Le programme de la Révolution française, celui de tous les réformateurs socialistes ne fut-il pas et n'est-il pas toujours de faire s'élever la bête humaine de l'existence très basse où elle s'est arrêtée si longtemps, où elle s'arrête encore, à une vie matérielle, intellectuelle et morale un peu haute? Mais en ce troupeau, que pour l'instant nous croyons impossible d'appeler tout entier à cette vie nouvelle, peut-être faudrait-il se préoccuper davantage de la production d'une élite. Qu'il s'agisse de foule ou d'élite, le problème nous paraît sans doute moins facile à résoudre qu'à quelques-uns surtout de nos révolutionnaires d'autrefois, gens ignorants ou gens naïfs, et qui, pour leur tentative de réformes, parlaient de l'erreur optimiste que les hommes sont bons par nature, et que la société seule est responsable de leur état d'infériorité ou de dégradation.

Mais notre but est le même ou à peu près le même, et si grand que pour cela soit l'effort, ce but peut être atteint et le sera, par la volonté de quelques-uns, avec la science pour alliée, la science qui tempère, il est vrai, l'impatient ardeur des

premiers espoirs, mais nous arme d'expériences, de connaissances, de forces, ignorées autrefois.

---

L'analyse de l'amour a révélé en nous une vie profonde et mystérieuse, celle de l'Espèce, étroitement mêlée à la nôtre. C'est son génie, son âme aspirant à l'illimité dans le temps et l'espace, qui produit le délire, parfois sublime, des amants, et met sur leurs lèvres mortelles les vains mots d'immortalité.

Les tendances et les idées héréditaires, ces idées dont plusieurs philosophes font les idées innées, n'est-ce pas son âme, sa pensée, qui sent, qui veut et pense en nous ?

Par elle l'individu se survit à lui-même; et en nous sont donc deux personnes, l'une éphémère, l'autre un peu plus durable, — l'Espèce elle-même devant périr.

Schopenhauer a démontré la présence en notre être de cet inconnu, de ce *dæmon*, qui dans les crises d'amour nous inspire des actes trop souvent contraires à notre bonheur personnel, mais nécessaires peut-être à l'entretien et au bien de cet *autre nous*, qui est la race.

En des crises différentes, en ces crises morales, où il nous faut choisir entre la félicité égoïste et des devoirs dont l'accomplissement nous sera douloureux, et peut-être nous ruinera et tuera,

mais au profit d'un grave intérêt général, il y a lutte évidente entre ces deux personnes, lutte qui sera sans doute moins difficile un jour, quand l'individu se rendra mieux compte de son identité avec l'Être universel et immortel, qui est en lui et qui est lui.

Or le héros est l'homme qui à sa vie individuelle si limitée, si courte, substitue de plus en plus cette grande vie de l'Espèce, la vie de son peuple, de sa race ou de l'humanité.

Et c'est ainsi que j'entends pour les générations à venir une éducation *héroïque*, éducation où dominera la conscience de cette vie plus large et plus haute, de cette vie nouvelle à laquelle, je l'espère, notre égoïsme finira par se dévouer avec moins d'effort, et joyeusement même, comme en un tableau de G. Moreau je vois rayonner de joie de beaux éphèbes grecs s'élançant à la mort, — ceux-là peut-être qui tombèrent aux Thermopyles, à Marathon, ou qui suivaient Alexandre, jeune aussi, et pareil aux Dieux.

Il y a peut-être en cette conception des rapports de l'individu et de l'Espèce, le point de départ d'une doctrine transcendante qui, même chez un peuple d'athées, reconstituerait la notion du sacrifice, nécessaire à toute vie sociale.

Nous sentons plus que jamais aujourd'hui ces liens de sympathie sans nombre qui nous rattachent à l'humanité entière, et chaque jour nous prenons un peu plus conscience que nous faisons partie d'un corps qui est son corps et d'une grande âme qui est son âme. Ne vibrons-nous pas à chacun des troubles qu'elle éprouve, par ces milliards de fils télégraphiques, véritable réseau nerveux, qui nous unit à toutes les parties de la terre? Chaque individu autrefois, comme un animal inférieur, n'était touché que par les mouvements, les émotions les plus proches; il ne jouissait, ne souffrait qu'avec sa ville, sa tribu, sa province. Puis fut conçue peu à peu la notion d'une patrie plus vaste; et la vraie patrie dépassant les limites de la nôtre, n'est-elle pas désormais partout où frémissent des douleurs et des joies humaines? Nous comprenons que notre vie, moment de l'universelle durée, s'agrandit de toute la vie du passé, de ce passé, où nous étions virtuellement déjà, et qu'elle doit s'agrandir encore d'un très long avenir, par la survivance de nos actes, de nos idées, de notre descendance. Nous comprenons que cette humanité éternelle, c'est nous-mêmes, qu'elle est, selon l'expression hindoue, notre *moi* éternel, infini, et que la mort ne peut complètement nous garder et anéantir, puisqu'elle ne peut atteindre la vie, l'âme de l'Espèce qui est en nous,

---

qui est nous, et qui nous doit survivre, comme l'arbre à ses feuilles.

---

Chacun réclame ardemment et impatientement aujourd'hui toute la somme de bonheur ou au moins de bien-être possible, à laquelle il a droit par sa seule venue en ce monde nouveau, qui a remplacé par ce droit nouveau l'ancien devoir chrétien de la résignation. Or il semble impossible que cette aspiration générale ne soit pas suivie d'un puissant effort, aboutissant à une amélioration rapide et continue de la condition humaine.

---

Tous désormais sont intéressés au bien de tous, à l'accroissement des acquisitions scientifiques, des énergies intellectuelles et morales, aux progrès individuels et sociaux, à l'amélioration par l'hygiène de la santé, de la vigueur, de la beauté physiques; et ce n'est plus une élite de quelques hommes, qui dans un, deux ou trois pays, comme autrefois, poursuivent l'idéal, travaillent, luttent pour des réformes : l'élite aujourd'hui est partout d'esprits, d'âmes voulant même chose, unis dans la même foi, le même espoir. Et de toutes les

consciencés jaillira bientôt le même cri de révolte indignée contre les injustices de peuple à peuple, révolte préparant le retour à des idées françaises, formulées du moins par la Convention, si elles n'ont pas toujours été respectées ni pratiquées par elle, ou par ses héritiers, et appliquant aux rapports entre les nations les principes habituels et généraux du droit.

---

Non, la Force ne régnera plus impitoyablement sur le monde, la Force, la Folie, l'Absurde, comme ils ont régné autrefois, comme ils règnent encore. L'Idée est entrée en lutte contre la Force, la Raison contre la Folie et l'Absurde, et de jour en jour les font un peu plus reculer.

---

Une humanité se crée plus émotive, plus sensible, plus passionnée; l'intelligence se raffine et s'affine; l'âme s'exalte, et de là des maladies plus nombreuses du système nerveux; mais de là aussi plus de cérébralité, et un plus vif élan vers le mieux, vers l'idéal, de là plus de joies, s'il est plus de douleurs aussi, en ces âmes plus vivantes et ardentes.

---

Il ne faut jamais craindre d'acheter par la souffrance une vie intense, héroïque, divine.

---

La pathologie et la physiologie récentes nous ont révélé dans l'organisme le perpétuel combat de certaines de ses parties contre les éléments de maladie et de mort, contre les microbes pathogènes (théories de la phagocytose, de l'immunité, etc.).

Même combat dans l'organisme social, et de tous les instants, par la résistance des parties saines et vivaces, par l'éducation, par la contrainte des lois, par l'énergie de ceux qui les appliquent : mais en ce moment les habitudes presque générales et les doctrines du laisser-faire et du laisser-aller compromettent gravement la santé et la vie des peuples.

---

Pour créer une race supérieure, il faudrait tout d'abord une sélection parmi les producteurs, sélection qui presque toujours fit défaut, qui fait défaut aujourd'hui encore, et à laquelle la nature, il le faut reconnaître, nous incitait par le victorieux attrait de la beauté.

Ce choix amènerait sans doute quelques révolutions dans les mœurs, par exemple la suppres-

sion de la dot et l'élimination de certains héréditaires, de certains malades ou suspects. Pour ces malheureux l'union stérile serait un devoir, et la courtisane aurait désormais près d'eux un rôle moins vil qu'il ne paraît aujourd'hui, puisqu'il pourrait être de consolation et de pitié.

Mais que deviendrait la femme, héréditaire aussi, malade ou suspecte, et comme eux dès lors condamnée au célibat, à la solitude, la femme, le pauvre être habituellement déjà sacrifié par la nature, et qui autrefois du moins, vierge ou veuve solitaire, avait l'époux céleste, avait Dieu ? Question douloureuse, difficile à résoudre, comme bien des questions sociales.

Après le choix des producteurs, il faudrait le choix encore du moment de la conception : la conception ne serait plus laissée au hasard, mais préparée, voulue en des conditions de vigueur, de santé physique, intellectuelle, morale, aussi parfaites que possible. Ne s'agit-il pas de *créer un être*, chose grave, terrible, et à la gravité de laquelle nul ne songe ! Ne s'agit-il pas de perpétuer la race, et en elle ce qui est en nous ?

Le mariage reprendrait ainsi sa fonction très haute, qui n'est pas de satisfaire seulement entre deux êtres une soif d'amour ou d'obscurs besoins de volupté ; il serait de nouveau *le sacrement*, l'acte sacré, tel que le concevait la Cité antique ou l'Église.

---

Pour créer cette race supérieure, il faudrait aussi une éducation supérieure, faite avant tout de suggestions dans le sens de l'héroïsme, c'est-à-dire du sacrifice volontaire et habituel de l'individu à l'Espèce.

Or la science de l'éducation n'est elle-même qu'à ses débuts : on n'étudie que depuis peu d'années la genèse chez l'enfant de ses sensations, de ses sentiments, de ses idées. La mécanique, mieux connue, de l'éducation ou de la suggestion dans l'éclosion lente de son âme et de sa pensée produira des méthodes pédagogiques nouvelles, plus efficaces et plus sûres.

Il y aurait enfin à combattre, et par une lutte sans merci, tout ce qui est poison pour la race, l'alcool par exemple. Des lois sévères, draconiennes, devraient intervenir; mais ces lois, notre démocratie ne saurait guère les édicter.

Pour de telles réformes, il faudrait d'abord le gouvernement d'une élite, d'une sorte de *Comité de salut public*, d'âme, d'intelligence élevées, capable d'embrasser, de saisir l'étendue, la complexité infinie, les difficultés de ces problèmes, et de les résoudre.

---

Toutes ces questions de natalité, d'accroissement ou d'affaiblissement de la vitalité dans la

race, ces questions redoutables des hérédités morbides, celles de l'éducation physique, intellectuelle, morale, tous ces problèmes et tant d'autres, comment les peut-on aborder d'une âme, d'une pensée tièdes, non d'une pensée, d'une âme ardentes, toujours anxieuses et en éveil ?

---

Un mariage d'argent peut devenir un crime. Quelle différence entre l'homme qui assassine, fût-ce comme le héros de Dostoïevsky, pour satisfaire une ambition assez haute, et l'homme qui sous la poussée d'appétits semblables épouse une femme, la sachant peu saine et incapable de procréer des enfants sains, ou qui lui-même se marie, cachant quelque tare profonde, transmissible et mortelle à l'enfant ?

Par le fait de ces ambitions, de ces appétits, de ces besoins, cet enfant pourra donc mourir, et non comme les victimes de meurtriers plus sincères, frappées d'un coup de couteau rapide, mais lentement, après des souffrances, des tortures de plusieurs années, tué par une maladie qui ronge, mine ses poumons, pourrit ses chairs et ses os.

Quand un mariage n'est pas conclu entre deux êtres qui s'aiment ou s'estiment, en vue d'abord de créer des enfants robustes de corps et d'esprit, et beaux, s'il est possible, et quand il s'y mêle avant

---

tout de basses questions d'intérêts, c'est le plus vil, parfois le plus criminel des contrats.

---

Le bouddhisme a vu ce que nous commençons à reconnaître, que la faute est expiée moins souvent par l'individu coupable que par sa descendance, moins souvent par la génération coupable que par les générations qui la suivent. Or cette loi d'injustice apparente semblera d'absolue justice, quand nous aurons compris que la notion de notre individualité nous trompe, nous cachant celle de la race qui est en nous, et qui dépasse notre existence de tout le passé comme de tout l'avenir: c'est donc elle, c'est donc ce *moi*, par rapport à nous éternel, qui, continuant notre *moi* éphémère, justement expiera nos fautes ou recevra la récompense de nos mérites.

Cette âme de l'espèce qui par instants se manifeste si magnifiquement chez l'individu, dans l'enthousiasme par exemple du martyr, donnant sa vie pour tous, ou dans le délire des amants, cette âme rappelle quelque peu l'*arman* immortel, entrevu par les Hindous, et qui transmis d'une génération à l'autre, modifié par le temps et par les milieux, changeait d'apparence ou de corps, comme l'acteur, disaient-ils, change de costumes.

Le bouddhisme a constaté, mieux que la Bible,

cette loi de la nature, et qu'il nous a fallu, en nos lois sociales, contredire et réparer, comme nous avons fait de quelques autres, parce qu'elle révoltait par trop nos besoins de justice. Nos codes n'admettent plus, en effet, et avec raison, que le châtement encouru par le père soit subi par l'enfant. La loi de la nature, terrible en son équité logique, veut au contraire que le père soit châtié en lui; et ce père ainsi pourra vivre et mourir tranquille, tandis que son enfant souffrira et mourra, frappé impitoyablement à sa place.

Mais cette loi qui établit entre les générations un lien si étroit, une solidarité si redoutable, cette loi confirmée par la science moderne, et qui étend si loin la portée de nos actes, bien comprise, n'entrera-t-elle pas un jour en nos concepts nouveaux de la moralité; et n'aurons-nous pas de nos devoirs une idée plus profonde, quand nous reconnâtrons que rien ne se perd de nos actions bonnes ou mauvaises, et que pendant des années, ou des siècles (comment limiter ce rayonnement?), des fruits naîtront de telle parole ou de tel acte, sains ou malsains, bienfaisants ou funestes?

---

Songez sans cesse aux forces futures de la patrie, songez donc sans cesse à l'enfant. Pères, mères, sachez que sa genèse, celle de son corps,

de sa pensée, de son âme, commence en vous bien avant sa naissance. Sachez que cet enfant, longtemps même avant sa conception, vous le portez en vous, et qu'il devra donc hériter de vos énergies, de vos vertus, comme aussi de vos déchéances héréditaires ou acquises, de vos tares morales ou physiques, de vos folies et de vos vices. L'enfant, ainsi, vous le créez chaque jour. C'est l'idée du bouddhisme, nous l'avons vu, que nos actes forment peu à peu des êtres qui nous continuent et reçoivent à bon droit dès lors le prix de nos mérites ou le châtement de nos fautes.

Chose effroyable : une de ces fautes qui pour nous est peu grave sera mortelle à notre enfant ; et ainsi sa vie future ou une partie de sa vie future dépendra de nos pensées, de nos volitions, de nos actes.

L'âge de l'inconscient n'est plus ; l'homme voit désormais et comprend ce qu'il ne pouvait voir ni comprendre. Méditez sur toute la somme de douleurs et de morts, en ce long passé d'inconscience, morts, douleurs dont les coupables étaient à peu près innocents, puisqu'ils étaient dans l'ignorance. La science est venue, sa clarté s'est faite, et cette responsabilité est entière, souvent terrible.

La mère, dont l'enfant germe en la nuit de sa chair, n'a-t-elle à accomplir, au temps de cette croissance obscure, qu'une œuvre inconsciente ?

Non, et Platon a dit vrai : il semble qu'elle puisse pendant la gestation modeler ce corps et cette âme à l'image d'une idée ou d'un idéal, et les Grecs devant elle plaçaient les statues sublimes de leurs Dieux.

Mais surtout après la naissance devrait commencer pour l'enfant une hygiène cérébrale qu'aujourd'hui l'on ne connaît plus guère et que l'on connaissait et appliquait mieux autrefois, au temps de Montaigne par exemple. C'est dans l'enfance que se crée tout l'homme. Si la moralité est aussi la résultante de continues et lentes associations d'idées, l'on admettra que puissante est chez l'enfant, après l'influence du tempérament héréditaire, celle de l'éducation première, celle des spectacles qui lui sont donnés, des discours entendus par lui, du milieu moral où il se développe.

---

Aux âges de l'inconscient les enfants naissaient sans calcul, et la quantité remédiait ainsi à la qualité inférieure de bien des produits. Sur dix enfants, par exemple, cinq, quatre, trois pouvaient survivre, conçus, puis élevés en des conditions favorables; et la vie faisait sa sélection, ne gardait que les mieux résistants, les plus robustes.

Mais dans l'avenir, aux âges de raison, et au-

jour d'hui déjà, avec la natalité moindre, par calcul, par volonté, il importe que la conception ne soit plus abandonnée au hasard, afin que l'enfant vienne au monde armé de toute la résistance, de toute la force possibles.

---

Il faut donc que les médecins et les philosophes conspirent à régénérer l'homme, veillent ensemble sur sa santé, sa vigueur, sa beauté. Des âmes saines et belles en de beaux corps sains, comme aux temps de Phidias et de Platon, voilà quel doit être en l'avenir le but supérieur de la science; et il le poursuit déjà, ce nouveau *Comité de salut public*, qu'est ou doit être notre Académie de médecine.

La science seule et la raison accompliront le grand œuvre de la régénération du monde.

---

Il semble impossible que la connaissance des lois qui gouvernent la genèse et l'évolution de la vie ne permette pas de diriger un jour cette genèse et cette évolution dans le sens de l'eurythmie parfaite.

---

Le dogme scientifique ne sera pas de longtemps accessible à la foule : aucun dogme religieux l'a-t-il jamais été ? Le législateur restera le bouvier nécessaire pour ceux qui d'eux-mêmes n'entreront pas dans la voie de la vérité et de la justice. La suggestion par la crainte devra s'ajouter toujours à celle qui vient de l'instruction et de l'éducation. Je vois bien une société sans Dieu ; je ne vois pas ou je vois trop ce que pourrait être une société sans lois. Je crois donc que chez un peuple athée les lois seraient de plus en plus draconiennes. Elles ne le sont guère en ce moment ; mais l'on saura bientôt où mènent tout à la fois le relâchement des lois et la lâcheté des caractères.

---

Dans la lutte toujours renaissante que livre l'homme à la Nature, certains génies de ce siècle, sublime par bien des côtés, si misérable par d'autres, ont remporté sur elle de tels avantages que nous en pouvons garder quelque assurance et quelque force. L'homme en ce siècle a vaincu la douleur ; mais si la suppression, par l'anesthésie, de la souffrance physique est déjà une étonnante victoire, avoir mis fin aux assassinats de la mort, frappant tant d'êtres jeunes qui avaient droit à

---

vivre, est une autre victoire plus glorieuse et plus grande. C'est l'œuvre admirable, l'œuvre avant tout française, de Pasteur, de ces savants qui ont révélé, dénoncé, tué ou réduit à l'impuissance ces ennemis invisibles semant la phtisie, la diphtérie, le typhus ou le choléra, ces pestes plus meurtrières et féroces que les guerres mêmes. La prophétie de Prométhée s'accomplit : l'heure de la libération approche, l'heure du triomphe sur le dieu jaloux, sur le Zeus, ennemi des hommes.

---

Le rêve des vieux mages se réalise : l'homme commence à vaincre la Mort, non dans son ordre et sa fonction légitimes, qui tendent à la purification et au renouvellement de la vie, mais dans ses désordres, ses excès, ses crimes. L'homme quelque jour rendra presque impossibles ou très rares les guets-apens, les meurtres de cette Mort, méchante et folle, et dépassant son but, comme le vent salubre et l'électricité devenus typhon ou cyclone.

---

Nulle éducation de la volonté, du caractère en nos races latines d'aujourd'hui. Nul souci des énergies morales : une seule culture plus ou moins

---

prudente et sage, celle de la pensée, de l'imagination surtout. On nous enseigne mille choses; on nous donne, sans en voir le péril, le goût passionné du beau; on nous fait aimer, admirer d'abord (ce qui est bien latin) la rhétorique, l'art de parler ou d'écrire, rarement l'art de bien agir, de bien vivre et de bien mourir. On nous incite au culte des poètes et des artistes, bien moins à celui des héros. Et cependant plus on rend l'homme sensitif, imaginatif, plus on affaiblit en lui la volonté, le caractère, l'énergie morale qui font sa vraie liberté, sa noble maîtrise de soi-même. On le laisse, on le livre ainsi à la domination de ses réflexes. On produit des tempéraments d'artistes, trop souvent féminins, hystériques parfois. Voyez l'excès de leur sensibilité, l'ébranlement causé en eux par la moindre impression; et voyez la vivacité et la fugacité de leurs sentiments.

Ainsi se créent des hommes d'État qui pleurent, l'un entre autres, devant le Bismarck de fer, ironique et triomphant.

---

Dans la mécanique cérébrale on sait la puissance de la suggestion : et sans doute il sera possible un jour de suggérer à l'enfance et à la jeunesse des idées et des volitions, aboutissant

---

à de nouveaux réflexes, à des actes moraux purs, désintéressés, héroïques, obtenus autrefois par des idées, par des formules, par des méthodes différentes. Un nouveau *catéchisme* remplacera donc l'ancien. Mais dans l'attente de ces transformations qui seront lentes, il est heureux, au grand déplaisir et scandale de prétendus libres penseurs, il est heureux que sur nous et nos enfants agisse l'influence toujours des religions et de quelques philosophies du passé, si incertaines que soient leurs vérités, qu'enfin le sang de nos veines garde pour longtemps encore la régénération de l'antique baptême.

---

Comme la terre qui se tourne en un jour d'abord vers le soleil, puis vers les étoiles, qu'également ta pensée se partage entre ta maison, ta famille et ton peuple, et l'immense vie générale.

---

Les hommes d'autrefois avaient le sublime espoir de l'immortalité. Désormais ce n'est pas de tout l'avenir, c'est de tout le passé, ressuscité par la science, la critique, l'histoire, que pour quelques-uns s'agrandira la vie.

---

Le monde, le vaste monde, porte-le tout entier en ton âme, comme autrefois au fond de leur cellule ou sur le trône pontifical quelques moines d'un génie puissant ou d'un cœur magnifique.

Vis donc de sa vie infinie, vibre, frissonne, à toutes les émotions, à tous les frissons de la vie; souffre de ses souffrances, mais enorgueillis-toi de ses orgueils; jouis de ses triomphes, de ses joies, de ses espoirs; goûte ce martyre et ce délire de multiplier à l'infini ton âme de l'infini de toutes les âmes.

---

A certaines hauteurs, toutes les intelligences, toutes les âmes de bonne volonté peuvent se rapprocher, s'allier en une croyance et une œuvre communes. A ces hauteurs, un seul dogme indéniable, irréfutable, subsiste, celui de la solidarité qui unit tous les hommes, toutes les générations; et en cette foi peuvent se rejoindre et communier bien des esprits et bien des âmes, qui se sont crus, se croient séparés à jamais, chrétiens, bouddhistes, musulmans, déistes ou athées. La pensée pure, la parole pure, l'action sainte, ne sont-elles pas les mêmes, ne se valent-elles pas en tout pays et en tout temps?

---

---

L'étude profonde et impartiale, comme toute science doit l'être, de la physiologie et de la pathologie des peuples, permettra d'établir un jour ce gouvernement scientifique, dont on a jadis un peu légèrement parlé, et qui à nos yeux serait le seul juste, le seul efficace et fort.

---

La science fondera bientôt une sorte de théocratie légitime, et l'observance sera volontaire sans doute des commandements édictés par elle. Mais ce fut l'honneur des législateurs antiques d'avoir forcé la liberté des hommes avant leur assentiment, partout et toujours irrésolu et tardif. Par une tyrannie salutaire ils les soumièrent au respect de ces lois de la vie, si nécessaires et inflexibles, que la nature punit de mort les familles et les races qui ne leur savent pas obéir.

De quels progrès pouvons-nous donc parler, quand on voit des précautions graves pour la santé, la vigueur, l'avenir de la race, si négligées par nous, et très respectées au contraire lorsqu'il s'agit de nos haras ?

---

Plusieurs de nos idées d'aujourd'hui, par exemple ce goût vulgaire et bas d'égalité générale, déjà funeste à quelques pays, comme si l'ordre et la beauté, dans le corps social, n'étaient pas étroitement liés, ainsi que dans le corps humain, à une hiérarchie des organes et de leurs fonctions, bien des conditions aussi de la vie moderne ne nous permettent plus de comprendre le sévère et salutaire isolement où se sont affermies les aristocraties antiques. C'est cependant grâce à leur énergie et à leurs rigueurs que l'humanité a pu sortir, en de rares pays, de sa bestialité et de sa barbarie primitives. C'est grâce à ces aristocraties ou à ces théocraties, dont la main de fer, dont les lois saintes refrénaient sans cesse le vieil instinct animal, que la race humaine, menacée toujours de redescendre à la vie inférieure, d'où elle s'était lentement et si incomplètement dégagée, s'est élevée à ce degré de civilisation glorieuse qu'elle a atteint en Égypte, aux Indes, à Jérusalem.

---

Donner à l'homme plus de bien-être et de joie physique, c'est un progrès sans doute; ce n'est pas assez : il lui faut davantage, un peu ou beaucoup d'intellectualité et de moralité. La plu-

---

part des réformateurs modernes ne l'ont pas assez vu ; l'Évangile l'a su voir, qui contient décidément presque toutes les paroles magiques nécessaires à la révolution ou plutôt à la future évolution sociale. En effet les satisfactions matérielles ne sont pas tout, ce que démontre la vie de tant de millionnaires, dont la navrante misère intellectuelle et morale et l'incurable et dévorant ennui font parfois pitié à qui les approche. Puis que servent toutes les acquisitions matérielles sans des vertus qui permettent d'en garder et entretenir la jouissance : ainsi la sobriété, la modération dans le désir, *Temperantia*, honorée, glorifiée jadis, et à laquelle il nous faudra bien revenir ? Le jour où, comme quelques-uns l'ont rêvé, chaque artisan pourrait habiter sa maison, non seulement saine et confortable, mais artistement décorée (se rappeler l'idée de W. Morris, de Serrurier) ; certaines vertus cependant lui seraient indispensables pour qu'il la conservât et aimât. On ne voit pas assez que toute réforme sociale exige, pour s'établir et durer, un peu plus qu'une révolution dans les lois, une révolution dans les mœurs.

---

Un idéal est nécessaire à la vie d'un peuple comme à la vie de toute âme humaine ; et une

nation qu'aucune idée, aucune ambition ne tourmente, n'a vraiment pas ou n'a plus raison d'être. « Dieu, dit la Bible, est le Dieu des vivants, non des morts. » Toute nation ne vit donc et n'est debout que par une idée qui la soutient, la porte, à quelques moments la transporte et l'exalte, fait son héroïsme, ses victoires, ses conquêtes.

L'Angleterre a son idéal, parfois féroce, monstrueusement égoïste : la colonisation sans limites, par sa race féconde, vigoureuse, hardie, et sa suprématie sur les mers.

L'Allemagne nous a vaincus par la toute-puissance d'une idée : l'unité germanique. La Russie a son panslavisme, ses rêves d'extension surtout au Nord de l'Asie et, peut-être, s'ajoutant à ces ambitions matérielles, de vagues aspirations, mystiques, évangéliques, messianiques, et qui rappellent des sentiments particuliers jadis à l'âme si *humaine* de la France : ainsi la pitié pour les faibles, pour les déshérités, les victimes de la vie. Mais quel est notre idéal en ce moment ? Et il fut si grand, si généreux, si passionné autrefois !

Après l'idéalisme superbe de la Révolution, quand elle jetait, semait la vie nouvelle aux quatre vents du monde, idéalisme périlleux sans doute et pour lequel fut versé bien du sang, mais qui sur son passage laissait une lumineuse traînée de gloire, le plat positivisme nous a trop gagnés, plus funeste encore ; car si je ne vois pas après lui

---

moins de désastres, de gaspillages et de ruines, je vois moins de gloire et d'honneur.

La France paraît se contenter aujourd'hui d'une existence terre à terre, au jour le jour, sans les ardents espoirs, sans les pensées sublimes et les rêves désintéressés, sans les enthousiasmes d'autrefois.

Qui, enfin, prononcera parmi nous la parole évocatrice de ces fiertés, et dont tout un peuple superbement tressaille? Qui réveillera le vieil idéal de la France, de son âme aimante, soucieuse et anxieuse de tout progrès humain, de cette âme affamée de justice? ou qui lui créera un idéal nouveau?

---

La France à une certaine heure a porté dans son âme la liberté du monde, le verbe de l'avenir. Avec les dons de son esprit logique, son besoin de clarté, de netteté en toutes choses qui fait la supériorité de sa prose, avec sa raison, et avec son amour, sa faculté de sympathie, un moment, et ce fut sa folie et sa gloire, elle a voulu recréer le monde, et elle aura contribué à le recréer en effet. Aussi la Révolution française (dont les crimes et dont l'optimisme, par malheur, dont la confiance en l'animal humain, ont compromis

l'œuvre) a-t-elle été un événement général, et qui intéressait tous les peuples; la Révolution d'Angleterre n'aura été qu'un fait local. La France formulera-t-elle et promulguera-t-elle l'Évangile des temps nouveaux, ou ne laissera-t-elle pas à d'autres, je le crains, l'honneur de le créer et de le réaliser?

---

Un jour viendra, et il est proche, où l'action des héros obscurs, où celle des humbles et de ces dédaignés, qui font et perpétuent le bien ici-bas, où la simplicité, l'héroïsme du soldat par exemple qui en 1870 mourait abandonné dans la neige, ayant accompli tout son devoir, et sans que nul l'eût encouragé ni vu, sans qu'aucune gloire jamais dût illuminer sa tombe, sans qu'aucune justice l'eût récompensé en ce monde d'effroyables et continuelles injustices, seront prisés tout autant que la plus fameuse des créations de la poésie et de l'art, ou que les plus vides et les plus célèbres des déclamations oratoires.

Oh! quand s'élèvera-t-il le monument des héros obscurs, qui ont vécu et sont morts sans phrases, et ont plus fait que tant d'hommes d'État, comme Tolstoï l'a su voir, pour pieusement garder, entretenir, sauver même la vie ou l'honneur du pays? Quand se dressera-t-il jamais, à côté ou

---

en la place de certains monuments emphatiques consacrés à des renommées officielles, bruyantes et éclatantes, mais fausses peut-être comme telles monnaies qui brillent ? Oh ! ce monument de l'ouvrier, du soldat, du marin anonymes, simplement et silencieusement héroïques en leur mansarde, leur atelier, dans les neiges de 1870, ou dans les marécages, dans les jungles, les brousses de Madagascar, du Tonkin et d'ailleurs, ce monument que sculpterait, avec tant de grandeur et un si tragique sentiment, le ciseau de Bartholomé ; le monument de ceux qui réparent sans cesse, en leur humilité, par leur labeur, leur vaillance, les désastres, les ruines ou les hontes infligés par nos étonnants hommes d'État, pour la plupart d'une si rare et si triomphante médiocrité, en ce pays de France, depuis deux cents ans, il semble, le plus mal, le plus follement gouverné qui ait jamais été, ce monument ne s'érigera pas. Mais le souvenir de quelques âmes se penche vers vous, en vos fosses communes ou en vos tombes solitaires, le souvenir, la pitié, le baiser de quelques âmes où grondent, contre ceux-là par lesquels vous avez souffert et êtes morts, des colères ou des mépris qui sans doute un jour rétabliront toute justice et remettront chacun à son rang.

---

Oh! l'absurdité, la folie de tout en ce monde!  
Oh! l'épouvantable justice humaine! Et l'on com-  
mence à douter de l'*autre*, — de celle qui devait  
tout réparer!

---

L'éducation de nos races latines par les idées romaines, idées qui menacent du reste quelques-unes des races germaniques, fut et demeure détestable. Aussi vous voyez ces nations latines vouloir en tout et toujours recourir à la protection, à la tutelle de l'État, de l'État, ce monstre aujourd'hui sans yeux, sans oreilles, sans intelligence, sans âme, de l'État, sans responsabilité réelle, et ne le prouve-t-il pas par tous ses gaspillages, par sa notoire incapacité dans les questions les plus simples? De cette entité les socialistes font un nouveau Dieu dont ils attendent des miracles, et nos races, fatiguées, vieilles, déshabituées du libre effort individuel et de la libre association, n'aspirent qu'à se reposer sur lui et à lui tout abandonner.

L'homme libre le remplaçant en tout et partout où cela est possible, comme chez les Anglo-Saxons, et non l'État remplaçant l'homme libre : la question posée ainsi est jugée. Et cette France latine veut marcher, marche à l'abdication, à la

---

servitude, à la déchéance, à la mort, par le fonctionnarisme et par l'omnipotence de l'État.

---

L'erreur ou l'une des erreurs du socialisme est d'accuser la société de bien des fautes ou des crimes dont la nature seule est coupable, et ainsi et d'abord de l'inégalité qui règne et à jamais régnera parmi les hommes. L'inégalité des énergies physiques, intellectuelles ou morales produit *naturellement* l'inégalité des acquisitions intellectuelles, morales ou matérielles, et dès lors de la puissance, du droit à l'autorité. Il est indiscutable encore que les problèmes de la misère relèvent trop souvent de la pathologie; l'alcoolisme, par exemple, en créant des dégénérés, crée fatalement des misérables; et un esprit un peu habitué aux difficultés et à la complexité de la plupart des problèmes biologiques voit nettement combien ces questions sociales sont difficiles à résoudre, tandis que la foule impatiente et d'esprit simpliste exige une solution de chacune d'elles simple, rapide et radicale, trouvant du reste des gens toujours prêts à la lui offrir.

Elle comprendra difficilement, je suppose, qu'un accroissement de force et de santé dans la race (de force et de santé morales tout autant que physiques) ferait mieux et ferait plus qu'au-

cune loi sociale pour diminuer le paupérisme, alléger la misère et la souffrance des foules.

Mais cet accroissement d'énergies demandera, pour être obtenu, de la sagesse, de la science, de la patience, et ainsi beaucoup de temps; or ceux qui ont faim sont naturellement pressés de se mettre à table.

---

Tout le monde sait, même ces politiciens, qui ordinairement savent peu, que la plupart des alcools inférieurs sont des poisons terribles, que l'usage de ces poisons produit la dégénérescence de la race, et que ces alcools sont vendus surtout aux pauvres gens; or je croyais qu'en une démocratie le soin des intérêts populaires devait être le premier souci du législateur. Chacun sait que les pauvres gens empoisonnés ainsi donnent naissance à des dégénérés, et que ces dégénérés accroissent la population lamentable et redoutable des infirmes, des épileptiques, des fous, des voleurs, des assassins, la trop nombreuse et terrible armée du mal.

Mais les vendeurs de ces poisons sont les grands électeurs : qui oserait toucher, menacer leur puissance? Ils disposent de tout : ils dispensent l'autorité, les places, ils sont nos maîtres; et qu'importe le peuple et ses maladies, ses misères,

aux représentants de ce peuple? Ce peuple continuera donc à boire et, saoul de ces alcools mal-faisants, à procréer entre deux hoquets des idiots, des épileptiques, des fous, des voleurs, des assassins! Et si quelqu'un le voulait protéger, quels outrages, quels cris, quels coups pleuvant sur cet « ennemi du peuple »!

Or combien d'autres problèmes d'où dépendent la fortune et l'honneur, l'avenir de la nation, et dont s'inquiètent aussi peu nos politiciens!

Et tout cela ne montre-t-il pas ce que le dogme de la souveraineté populaire, comprise et pratiquée comme elle l'est aujourd'hui, a fait de l'homme moderne, égaré, hébété par lui?

---

Cependant ce ne seront ni des empereurs ni des rois qui dirigeront l'humanité future. Les vrais chefs des peuples aujourd'hui, ce sont déjà les penseurs, les savants, les poètes, les héros, tous les représentants de cette *aristocratie*, de cette humanité surhumaine, qui seule compte et comptera dans le gouvernement et la conduite des intelligences et des volontés.

---

Il semble parfois que la question sociale serait

bien près d'être résolue, du jour (et qui serait proche avec quelque bonne volonté) où chaque artisan pourrait, à des prix très inférieurs à ceux d'aujourd'hui, avoir sa nourriture et sa maison, sa maison saine, confortable, même artistique, comme le projette en ce moment Serrurier de Liège. La nourriture à bon marché, on l'obtiendrait par les progrès d'une science alimentaire à créer, attribuant au régime végétarien moins coûteux une part plus grande en l'alimentation, et aussi et surtout par un plus large apport d'aliments conservés venus de toutes les parties du monde. Cet apport est un fait nouveau, l'un des faits importants du siècle, et qui heureusement a coïncidé avec l'exigence accrue de tous les appétits.

Le logement et la nourriture assurés, et à un bon marché, je le répète, que l'on saurait facilement atteindre, il resterait, pour que la distance s'effaçât encore du riche au prolétaire, la conquête pour celui-ci d'une instruction mieux et plus largement donnée; et une telle sollicitude, je l'avoue, est l'honneur de la démocratie présente, qui a rarement des occasions de fierté.

Pour certaines jouissances supérieures qui jadis, avant la Révolution, marquaient un peu trop la distinction des grands, des financiers d'avec les vilains et les bourgeois même, ces jouissances rares, infinies, que procurent les œuvres

d'art ou les livres, elles appartiennent désormais à tous. Le peuple aujourd'hui n'est-il pas en possession de bibliothèques et de collections d'art qu'aucun roi, aucun empereur, aucun banquier juif ne peut espérer égaler jamais par les siennes? Tout cela lui manquait avant la Révolution; et ses plaintes alors, et ses envies furieuses étaient certes légitimes. Le jour aussi où les voyages, où les transports, surtout par chemins de fer, seront moins difficiles et pénibles pour la dernière *classe*, ce qui n'existe plus dans les pays aristocratiques, comme l'Angleterre et l'Allemagne, et ce qui dure vraiment trop en notre étonnante démocratie, au fond très peu soucieuse des pauvres gens; le jour où, ce qui ne serait pas impossible encore, avec quelque intelligence, quelque pitié dans les lois, et aussi, il le faut bien dire, grâce à la charité, à cette charité diffamée, dédaignée, repoussée, et douée pourtant d'une délicatesse, d'un tact presque féminins qui feront défaut toujours aux mécanismes durs, secs, insensibles de l'État (voyez parfois notre Assistance publique); le jour où s'ouvriront partout des asiles, hospices et hôpitaux, dignes de l'infortune qu'ils abritent, et tels qu'on en voit aux mêmes pays aristocratiques, mais si rarement en notre démocratie, décidément peut tendre à la misère des siens; le jour enfin où sera reconnue, acceptée une plus juste répartition des salaires, où, à la faveur de

---

règlements meilleurs, des assurances, des caisses de secours et de retraites sauront nous protéger tous contre les maladies, les accidents professionnels, les infirmités, la vieillesse, cette différence entre les classes sera-t-elle aussi profonde qu'on le pense et le dit, et que beaucoup ont intérêt à le dire?

Je ne sais cependant, car il restera toujours les inégalités créées par la nature, et que l'homme ne pardonnera jamais à l'homme.

---

Donner le pouvoir au nombre, c'est le donner à la moyenne, et ainsi à la médiocrité des intelligences et des âmes : et une telle conception de gouvernement sera considérée quelque jour comme une des manifestations les plus sincères de l'incommensurable niaiserie humaine. Vit-on le nombre jamais créer une œuvre d'art précieuse, ou sublime, le nombre résoudre un problème de mathématique ou de géométrie transcendantes, découvrir une des lois de l'astronomie, de la chimie, de la physique, formuler la méthode d'un Pasteur ou la théorie d'un Darwin, soigner seulement un malade ? Et les problèmes sociaux, et les maladies du corps social ne sont donc rien ; et le corps social n'offre-t-il pas des questions de physiologie et de pathologie bien plus com-

plexes, et plus difficiles à résoudre qu'aucune des questions de physiologie et de pathologie offertes par l'organisme humain!

Par la valeur qu'il attribue à toute sélection, le darwinisme, avec ses faits bien observés et compris, servira, nous n'en doutons pas, à appuyer tôt ou tard l'avènement d'une république aristocratique, je veux dire d'une oligarchie ou d'une aristocratie des capacités (aristocratie, dans le sens étymologique du mot, *οἱ ἀριστοί*, les meilleurs, les plus capables), en place de ce régime misérable et triomphant, l'anarchie effrayante des incapacités.

---

O misère de l'homme qui ne peut s'arrêter au faite du bonheur, de la puissance, ni à ces hauteurs où le porte son génie, qui ne monte que pour tomber ou descendre, et ne peut demeurer en la perfection atteinte d'aucune de ses facultés, qui obéit comme le reste des êtres à cette loi du mouvement sans repos, à cette loi décevante, ironique de l'évolution, créatrice et destructrice de tout. Et à cette loi qui toujours nous pousse, répond le besoin, le plus tyrannique en notre âme, de changement, d'inconstance, qui nous rendrait insupportables les joies mêmes d'un paradis monotone.

Les nations peuvent s'élever et grandir; c'est

en progressant dans la vie qu'elles s'avancent, ainsi que l'homme, vers la décadence et la mort. Nous rêvons une éducation supérieure qui créerait une race supérieure; ce besoin, cette soif *d'autre chose*, sont tels qu'une race assise en sa gloire, en sa victoire, en ses fiertés, en ses conquêtes, lentement, péniblement acquises, n'aspirerait plus qu'à descendre, parce que les âmes sont mobiles, parce que rien, pas même le bonheur, ne les peut fixer, parce qu'elles sont entraînées par l'incessant et mortel désir qu'aujourd'hui soit autre qu'hier, et demain qu'aujourd'hui, parce que la loi de l'évolution, après avoir tout créé, doit aussi tout détruire. Et de là ces chutes des nations, ces *décadences* fatales de leur littérature, de leurs arts; de là ces abaissements dont la nécessité nous déconcerte et décourage. Quel peuple, au commencement du siècle, eut une éducation plus haute que le peuple allemand? Quel peuple s'enivra d'un idéalisme plus pur? Bach, Beethoven, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Goethe, sont ses maîtres; et cet idéalisme transcendant aboutit à ce positivisme de nos jours, et un moment à cet axiome, accepté, non repoussé avec indignation, horreur ou dégoût, par l'Allemagne entière, qu'« il n'est de droit que la force ».

L'art sublime et grave, l'art suprême d'un Phidias conduit à celui de Cléomène, et nous voyons

---

la sculpture grecque, de chute en chute, en venir aux hontes des siècles plus récents. De quoi sert donc une telle école, et cette éducation si élevée ? L'art divin aussi des primitifs italiens ou allemands, s'il mène à Raphaël et Dürer, s'achève dans la platitude, la bassesse de certains artistes allemands ou italiens des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècles, parce qu'il faut toujours *autre chose*, et que la perfection même, que l'absolu du beau ne saurait nous fixer.

Aussi faut-il nous attendre, quels que soient les succès, le triomphe, à des recommencements continuels. Et cependant il faut perpétuellement lutter comme si nous devions vaincre et conserver, vainqueurs, le terrain gagné. La gloire de l'homme est faite de ces combats et de ces victoires renouvelés sans fin contre lui-même ou la Nature.

---

Le gaspillage de la vie, et sous toutes ses formes, est l'un des signes les plus attristants de la survivance, en nous, de l'animal primitif, stupide, brutal, imprévoyant. Mais les lois de la Nature sont telles, — car il se rencontre un peu d'ordre parmi le désordre des choses, — qu'on ne les peut enfreindre sans expiation. Rarement, par malheur, l'expiation frappe les vrais coupables, et rarement les atteint seuls, quand elle les atteint. Le

plus souvent, ce sont les générations à venir qui paieront pour les générations présentes ou passées. Les crimes commis autrefois contre nos bois et nos grandes forêts, leur dévastation, et le déboisement de nos montagnes, nous les expions désormais par des inondations, par l'extension des terres incultes, par la disparition, funeste à l'agriculture, des oiseaux, des animaux insectivores. On commence à voir que le dogme de la solidarité entre tous les êtres sera le fondement de la sagesse et des lois futures.

---

Le respect de la vie progressera en même temps que la science de sa genèse, et celle de son développement dans le sens de la vigueur et de la beauté. Le xx<sup>e</sup> siècle verra peut-être ainsi une culture magnifique de la terre, une intense et nouvelle floraison de la vie et, tout d'abord, de la vie végétale.

---

Les besoins de commerce font aujourd'hui et feront de plus en plus le miracle de terres devenues paradisiaques par la culture intensive des fleurs, par une floraison folle et magnifique. Et nombreux, grâce à l'accord, chez l'homme, de ses besoins et de ses rêves, seront ces jardins fé-

---

riques, riches en fleurs et en fruits merveilleux, tels que jadis on rêva Chanaan, la Terre Promise, mensonge, mirage alors, mais qui sera quelque jour une réalité.

---

Par contre, des besoins d'industrie dévastent, ruinent à jamais la beauté de certains coins du monde, et il les faudrait protéger, il me semble, comme on protège et entretient les monuments historiques. La jeune Amérique s'est honorée en mettant à l'abri de ces profanations par tous les marchands du Temple, qui achèteraient, si on les laissait faire, et détruiraient ou saliraient tout, ce territoire immense du *Yellow Park*, aujourd'hui le *Parc national*. Si la démocratie américaine a compris cela, pourquoi nos démocraties d'Europe, qui se vantent, sans raison du reste, de velléités esthétiques, n'arriveraient-elles pas à le comprendre? La beauté n'est pas moins utile à la vie des peuples que la liberté, l'égalité, la fraternité, dont ils jouissent, il le faut reconnaître, aussi rarement et aussi peu.

---

Le droit, pour l'homme, de tuer les animaux, est strictement limité à son droit de conserva-

tion personnelle : il peut donc tuer pour se défendre, tuer pour se nourrir, si odieuse qu'en soit l'obligation, tuer aussi, je le crois, mais avec des pitiés, en abolissant toute souffrance, pour des expérimentations scientifiques, rares, non prodiguées comme aujourd'hui, afin d'illustrer des leçons ou de se faire la main, ce qui est abominable. Mais pourquoi l'homme, en vérité, animal parmi les animaux, et, par exemple, le condamné à mort, dont l'exécution, après une existence plus ou moins coûteuse et funeste à la société, sera sans profit encore ou presque sans profit pour elle, pourquoi ce condamné ne servirait-il pas, volontairement, à des expérimentations périlleuses, et non fatalement mortelles ? Sa fin, s'il mourait, rachèterait au moins son passé ; et ayant quelque chance de s'évader de la mort, combien d'entre eux la refuseraient ? Nulle différence, en effet, entre l'animal et l'homme, que *des différences de degrés* : et ces expériences mêmes de physiologie ou de pathologie le démontrent. Il est donc aussi criminel de tuer inutilement un animal que de tuer un de nos semblables, puisque l'animal est justement l'un de *nos semblables*. En tout cela nous restons quelque peu barbares et bien inférieurs à nos vieux frères aryas, les Hindous.

Dans quelques siècles peut-être s'étonnera-t-on presque autant de l'homme qui, pour se distraire ou par simple hygiène, use, en nos pays, de la

---

chasse et du tir aux pigeons, que l'on s'étonne, aujourd'hui, du gentilhomme qui, de même, pour le plaisir, tirait des maçons sur un toit.

---

Notre siècle aura été celui des mines, de l'industrie; il émancipera l'ouvrier : le siècle prochain sera le siècle de la terre aimée, reconquise à nouveau, et aussi de la libération du paysan, serf toujours de la glèbe, sans même, aujourd'hui, ce peu de rêve et d'idéal que jadis il tenait du christianisme et de tout un fonds de poésie intime, la poésie de ses anciennes coutumes, de ses fêtes, de ses légendes, des adorables chansons ou danses populaires. Pauvre paysan ! morne bête de labour, dont la tête, comme celle de ses animaux, est sans rayonnement et courbée si bas vers le sol ! La science et les machines affranchiront bientôt, je l'espère, son corps et son âme, le feront libre à son tour, libre de penser, de lire ; et lui aussi pourra jouir de la terre désormais moins hostile et moins rude, et dont il ne connaît guère que les résistances, les duretés, — tandis que seuls nous jouissons d'elle, nous, les désœuvrés, les poètes, les artistes.

L'homme du siècle prochain reviendra donc à elle, il la saura chérir, féconder, parer ; il desséchera les marais, arrosera et fera fleurir les déserts ;

il domptera les fleuves, les torrents, reboisera les montagnes, replantera les forêts, par là satisfaisant encore les besoins réunis de l'utile et du beau, et réparant ainsi l'incurie ou les gaspillages, les folies, les crimes du passé.

La prédominance des villes, des « villes tentaculaires », selon l'expression d'un poète, et qui attirent pour dévorer, des villes absorbantes et mortelles, où nulle famille ne dure plus de trois ou quatre générations, cette prédominance nous inquiète pour la vie de la race. Il faut à la plupart des urbains, pour éviter l'étiollement, sortir un ou deux mois chaque année du méphitisme, de la malaria des villes, respirer l'air pur où grandirent les ancêtres, l'air de la montagne, des vastes plaines, de la mer, se retremper aux sources de la santé, de la force, physique et morale.

Mais la campagne, mais la province surtout n'ont plus cette plénitude, cette surabondance de sève, ni cette joie qu'elles avaient jadis; et il faut les leur rendre, si l'on veut qu'elles puissent lutter contre l'attrait des villes, plus actives sans doute, excitées, excitantes et brillantes, toutes parées, et artistes. Nos provinces se sont lamentablement enlaidies, et sont tristes, se sentant moins recherchées, moins belles; oui, peu à peu

elles se sont enlaidies par l'indigence des arts décoratifs, par la décadence trop visible, en ce siècle, de l'architecture, privée ou publique; elles se sont engourdies, endormies dans leur pauvreté, leur misère intellectuelle et sociale : tout cela, du reste, par la faute de la centralisation à outrance, œuvre de Louis XIV, des Jacobins, de la tradition latine.

Comment les réveiller, ces provinces de France, comment réveiller *la province*, plongée en ce sommeil, en cette parésie, presque cette mort, dus à la pléthore parisienne? Il semble que le sang de la France se soit retiré des membres pour affluer au cerveau, congestionné, surchauffé, brûlant, exalté, parfois jusqu'au délire, à l'hallucination, aux crimes.

On pense toujours aux villes, à l'ouvrier des villes. Qui entreprendra, pour les ouvriers de la terre, ce qu'on a entrepris pour ceux de l'industrie? Qui assainira et ornera de nouveau leur maison, leur village, y fera reflourir l'art ancien, l'art français presque disparu? Qui rappellera l'activité en tous les centres de la vie d'autrefois, en toutes nos vieilles villes provinciales, s'enlizant dans la vieillesse, se mourant délaissées, au bénéfice de la grande rivale, de Paris? Et avec elles, en vérité, n'est-ce pas la France même, la vraie France qui vieillit et se meurt?

Un reflux se fera bientôt des villes vers les campagnes, vers les montagnes, vers la mer; mais il faut la diffusion, non la concentration sur un seul point de l'énergie nerveuse; il faut la décentralisation intellectuelle, littéraire, artistique. L'électricité sans doute, de son étincelle, partout éveillera, excitera la vie. Le réseau des nerfs électriques, aujourd'hui, peut amener en tous lieux la parole vibrante, et le chant et la musique, ces voix du rêve dont, jusqu'à Edison, les grandes villes seules auront pu jouir. Et la photographie ne peut-elle créer partout d'admirables musées de copies?

De Paris à la province c'est, en ce moment, le contraste de la clarté à l'ombre, de l'existence à la mort: et partout je veux la clarté, la passion, la flamme.

---

La culture intensive, la fertilité rendue par la science, analysant la terre, à tout sol maigre et stérile, est encore une idée féconde du siècle qui s'achève, et encore une idée française comme celle d'ensemencer les eaux, et celle aussi de conserver ce qui se perdait, se gaspillait jadis, fruits, aliments de tous genres. Or il faudra toutes ces puissances, toutes ces énergies nouvelles de production pour l'humanité future, dont la pullula-

tion, mieux réglée cependant, ne suivra pas cette progression dangereuse et à l'aveugle, qui lui est accoutumée depuis des siècles, et que limitaient seulement d'abominables fléaux, des pestes ou des guerres également atroces.

L'homme, quelque jour, comprendra le devoir de n'appeler à la vie que ceux qui pourront vivre, être heureux, jouir d'elle, non trop souvent ni trop durement en souffrir.

---

Comment, avec la puissance incalculable des forces désormais au service de l'homme, énergies de la science, de l'État, des sociétés, des grandes compagnies, comment laisse-t-on nos rivières et nos fleuves inonder et dévaster au lieu de vivifier toujours les régions qu'ils traversent? Comment les sécheresses peuvent-elles coûter encore tant de millions au pays, quand de telles masses d'eau vont se jeter et se perdre, inutilisées, à la mer? Comment ne pas distribuer partout, par une vascularité mieux répartie et plus large, l'eau nourrissante et féconde? Comment tant d'incurie, d'impéritie, d'imprévoyance, comment tant de gaspillages, et, au fond, une telle insouciance des premiers intérêts, des intérêts vitaux de la patrie?

---

On reviendra à l'idée iranienne de la vie regardée comme une lutte entre deux Principes. Cette distinction antique des mauvais et des bons, on la voit indiquée, affichée déjà sur les murs de nos écoles : c'est en des tableaux la séparation des animaux nuisibles d'avec les animaux bienfaisants, alliés naturels de l'agriculture et du forestier. Et, de même, l'on tentera d'éliminer de plus en plus par la sélection, par l'éducation, par la force, les hommes nuisibles, malfaisants, comme on tente d'éliminer peu à peu les animaux qui ravagent nos terres, nos forêts, s'attaquent dans l'ombre à nos richesses.

---

Un fait grave, la renaissance des corporations, au lieu de cette poussière humaine que leur ruine avait laissée depuis la Révolution; au lieu de l'isolement des faibles, leur rapprochement, leur coalition reconstituée, leur mutuelle défense, et leur activité multipliée à l'infini!

---

Plus que jamais, en face d'une barbarie qui semble victorieuse, la beauté devient nécessaire, autant que la lumière ou l'air pur; et la beauté,

l'élégance, la grâce, en tout et partout nous la voulons, dans la cabane du paysan ou la demeure de l'ouvrier, comme en la maison du riche, elle-même presque toujours lamentablement décorée, en tout donc et partout, ainsi que jadis, avant la Révolution, quand l'ameublement, l'architecture avaient un style encore, quand le moindre objet sorti des mains de l'artisan ou de l'artiste était une œuvre exquise, quand l'élégance, la beauté, la grâce paraient toutes choses, quand ne régnait pas encore ce besoin barbare vraiment singulier et particulier à la foule moderne du hideux, du grossier, du vil.

Et ainsi le relèvement des arts décoratifs et celui de l'architecture, ces arts à peu près morts en France depuis 89, la production d'un style nouveau, la parure nouvelle de toute demeure, et d'abord de la maison de l'artisan ou du paysan, par le simple retour aux antiques et pures traditions françaises, par l'éducation artistique du pays, reprise presque toute entière, cela aussi fait partie de réformes urgentes, à vouloir, à exiger, à bientôt accomplir.

---

J'attends, j'appelle, j'espère un large et prochain triomphe de la justice, de la beauté, de l'eurythmie en ce monde, un mouvement analogue

à celui du Saint-simonisme. Mais celui-ci se fit seulement dans le sens des intérêts matériels, industriels et commerciaux, nullement à dédaigner, du reste, puisque dans l'organisme social ainsi qu'en nous, le corps et l'âme sont si étroitement liés qu'un progrès de l'un ne peut que servir à l'autre. Ce Saint-simonisme moderne, plus idéaliste que le premier, aurait souci d'abord de la justice entre les classes, entre les peuples, envers tous les êtres (les animaux mêmes devant bénéficier de la foi et de la loi nouvelles, de la foi dans la solidarité de tout ce qui vit, a vécu, vivra sur la terre, et de la loi nouvelle instituant une répartition plus équitable et plus étendue de la justice).

Or cette révolution s'accompagnerait d'une restauration, d'un règne victorieux de la beauté, d'une révolte universelle, je l'espère, contre l'envahissante laideur, ce siècle ayant laissé dépérir et tomber jusqu'où nous les voyons les arts qui seuls donnent la vraie mesure des besoins et du goût artistiques chez un peuple, c'est-à-dire l'architecture, l'ameublement, la décoration, — les autres, peinture, sculpture, musique, n'étant aujourd'hui, comme la poésie même (puisque'il n'est plus de musique ni de poésie populaires), que des manifestations esthétiques presque individuelles, et comme isolées.

---

---

Si l'art, avec la poésie, est l'illusion, le mensonge magnifique par lequel l'homme essaie de masquer parfois, d'orner et de parer la triste réalité de cette vie, une doctrine pessimiste ne peut que s'intéresser et s'attacher passionnément à lui, comme à l'un des plus consolants et des plus sûrs de nos libérateurs.

---

L'art ne pense d'abord qu'à imiter la nature : c'est l'art naturaliste des enfants, des graveurs de l'âge de pierre, des artistes de Cromagnon. L'art veut alors simplement fixer l'apparition des êtres ou des choses, et en prolonger la durée par la permanence de leur image.

Mais l'art vrai est par essence si peu naturaliste, qu'il se distingue aussitôt des reproductions exactes de la nature, telles par exemple que la photographie nous les donne. Quand il se contente de copier les êtres ou les choses, il semble, par toute la lumière qu'il sait projeter sur eux, qu'il veuille en offrir une vision intense, révéler le prodige de cette apparition ou le mystère de leur essence (voyez certains portraits de Rubens, du Titien, de Rembrandt, certaines natures mortes de Snyders). L'artiste a le droit et le devoir alors de représenter la figure humaine à ce moment

plutôt où elle est illuminée par la flamme intérieure, et ainsi vraiment belle, et ainsi vraiment *elle*, cette figure à d'autres moments, les plus nombreux sans doute, pouvant être éteinte par la monotonie des heures, obscurcie, altérée même par son milieu, par l'atmosphère plus ou moins stagnante où elle vit; et c'est de la sorte, et seulement de la sorte, qu'un portrait toujours peut ou doit paraître *flatté*. (Voyez les portraits de quelques maîtres et la vie ardente, la flamme qui éclate en eux.)

L'art a pour objet d'exprimer les émotions de l'artiste devant la Nature : et c'est ainsi qu'un beau paysage reproduira « un état d'âme » (voyez Constable, Turner, Corot, Millet, Cazin); l'art devient la réaction d'une âme émotive, émue, en présence des choses.

L'art veut aussi traduire, comme le fait la parole, des sentiments, des pensées, des rêves, des symboles (musique, architecture, — l'art plastique se rapprochant le plus de la musique, — ou peinture, sculpture religieuses). L'art ici grandit plus encore, se fait plus idéaliste.

L'art a pour objet aussi de parer l'être humain, ou sa demeure, de relever ainsi sa condition primitive qui fut longtemps misérable et sordide (arts décoratifs, joaillerie, arts du costume, etc.); et le pessimisme en révolte contre les fatalités naturelles, contre la barbarie de l'ani-

mal qui à jamais survit en nous, encouragera donc ardemment ce goût nécessaire de la décoration.

L'art enfin veut créer à son tour, comme a créé, comme crée la Nature; il veut faire surgir tout un monde idéal, supérieur à cet univers réel, un monde où fleurisse et sourie la Beauté parfaite, où se manifestent des vertus et des énergies presque surhumaines (l'art grec de Phidias, celui de Michel-Ange, de quelques primitifs, tels que Giotto, Fra Angelico, et des peintres du rêve, Watteau, Turner, Prudhon ou Burne Jones; aussi et surtout la musique).

L'art est alors vraiment libérateur, puisqu'il ouvre à l'âme un monde où elle se délivre et se console de la cruelle ou répugnante réalité des choses.

---

La musique des lignes, qui la sait goûter et comprendre, peut être ému par elle jusqu'à la plus aiguë des voluptés ou des joies. J'ai vu pleurer devant la divine procession des Panathénées, qui rappelle en effet la plus grave, la plus pure des musiques sacrées. Et bien des statues ou statuette de femme ne sont-elles pas harmonieuses et tendres comme la plus tendre des mélodies musicales? N'est-ce pas une mélodie ado-

nable, ces lignes qui fuient, ondulent, s'éloignent, puis reviennent, se retrouvent à leur point de départ, ou forment, symétriques, de si doux accords, des harmonies délicieuses, ravissement, trouble des yeux et des âmes ?

---

On commence par l'adoration de la Vénus Céleste, et l'on ne sait quelle pente mène à l'autre, à la Vénus Pandémos. De l'art idéal et pur du Parthénon ou sévère du temple d'Égine, par une descente insensible, on arrive à l'art délicieux et troublant déjà de Praxitèle, puis à l'art aphrodisiaque des temps qui suivent. Certes, il ne s'agit guère ici de condamner ni de blasphémer le Beau, aussi indispensable à l'homme que le pain de chaque jour. Mais je crois que toute race est perdue qui ne saurait admirer, aimer, ne poursuivre que lui; et il en est de la religion de la Beauté comme des saintetés de la Passion : il est des saintetés plus saintes, et des religions plus hautes.

---

Un péril est donc en tout. Les Grecs avaient bien senti que l'art, surtout la musique, avait, comme la littérature, ses dangers, qu'il était plutôt corrupteur, quand il n'était pas ce qu'il

peut et doit être, grave, élevé, presque religieux par les sentiments qu'il éveille. Ils avaient donc en lui distingué deux modes, le mode ionique et le mode dorique, le premier enlaçant, caressant, féminin, plutôt funeste à l'âme qu'il amollit, ou à la pensée, que sa frivolité distrait; le second, héroïque et sain, nécessaire à cette âme qu'il exalte, ennoblit, arrache à la vulgarité coutumière, appelle et entraîne vers une vie supérieure. Le mode dorique, c'est, dans l'art moderne, nos vieilles cathédrales, par exemple, nos églises romanes et gothiques, c'est la musique de Hændel, de Bach, de Beethoven, celle de Wagner bien souvent; c'est, en peinture, l'art des primitifs qui ont traduit la foi, la candeur, l'extase, la sérénité des saints, la réalité sérieuse ou tragique de la vie; c'est l'art aussi de Michel-Ange et de Raphaël dans leurs fresques ou dans leurs cartons, l'art de Léonard de Vinci, celui de Dürer, de Rembrandt, de Rubens même, étonnant par sa fougue, son énergie, sa puissance, l'intensité de vie en toutes ses créations, sa sympathie humaine presque égale à celle de Shakespeare; c'est l'art des Ruysdaël, des Constable, des paysagistes flamands, anglais, et des nôtres, de Rousseau, de Millet surtout, la sculpture de Dubois ou de Constantin Meunier; l'art d'Israëls ou celui de Burne Jones, artiste supérieur par son sentiment de la beauté pure, de l'héroïsme, et aussi du doux

mystère chrétien; celui enfin de notre Puvis de Chavannes.

---

Il est aisé de voir qu'après l'amour de l'or, c'est celui de la beauté qui a le plus provoqué, en tous pays et en tous temps, de suicides ou de trahisons, de bassesses, de lâchetés, de hontes et de crimes. On reconnaîtra quelque jour que la curiosité passionnée du beau, que le développement intensif des littératures et des arts, quand ils ne sont pas compensés et rachetés par l'acquisition des énergies viriles, la saine culture du caractère et de la volonté, précipitent peu à peu les races vers leur décadence. Difficile mais nécessaire est ainsi, dans l'éducation, l'accord de ces deux cultures, littéraire ou artistique, et morale.

---

L'art supérieur a été et sera toujours idéaliste. Les Bach, les Hændel, les Beethoven, quand sont-ils le plus sublimes? Aux heures où leur génie monacal semble ne parler qu'à Dieu seul, où ils paraissent tressaillir d'espérances surnaturelles, et où soudain ils entr'ouvrent à l'âme transportée, ravie, foudroyée, des gouffres de lumière, des

---

abîmes de joie. De ces génies solitaires, de ces moines farouches aux musiciens plus humains et plus près de la foule, mieux compris, très applaudis d'elle, quelle distance sensible pour tous ! Et les plus belles pages d'un Meyerbeer, d'un Verdi, de Wagner même, sont encore des pages religieuses, des pages où le sentiment religieux envahit tout, et souffle à travers le drame comme un grand vent du large.

---

Ce sont d'infinies vibrations communiquées par les rayons solaires qui produisent les mouvements, les rythmes délicats, selon lesquels se groupent les molécules vivantes, dans la plante, l'arbre, la fleur. Et ainsi tout est rythme en la genèse et le développement des choses. Et la symphonie musicale, celle d'un Beethoven ou d'un Wagner, par ses vibrations aussi, par ses vibrations sans limites, est donc l'unique forme d'art qui puisse traduire le murmure et le souffle immenses, l'immense symphonie de la vie, celle d'une forêt, de la mer, ou d'une radieuse matinée de printemps, s'éveillant, chantant et vibrant au soleil après les silences de l'hiver.

---

La fleur est l'étonnement, le ravissement des

yeux et de la pensée. C'est dans ce monde de la plante que se trouve peut-être le royaume d'idéale beauté, de pureté idéale. Par quel miracle s'est épanouie, en ce misérable univers, cette poésie vivante et passionnée, la poésie de ces amants revêtus, pour leurs mystérieux hymens, d'une splendeur ou d'une grâce sans égales, et dont le lit de noces répand ces délicieux ou ces brûlants parfums? *Songe d'une nuit d'été*, monde étrange et féérique, comme la rêverie d'un Shakespeare!

---

Que de vibrations célestes, que de mouvements dans le sol, pour que l'hiver se change en lumineux printemps, pour que les bois s'emplissent de formes, de couleurs et de bruits, pour que la plante prenne une âme! Et lentement ainsi se crée la pensée du poète.

---

Toutes les douleurs et les joies muettes, tous les rêves muets de la nature ou d'une race, et aussi leurs énergies créatrices, semblent s'être un jour rassemblés en quelques génies; alors apparaissent les Michel-Ange, les Beethoven, qui traduisent toutes ces douleurs, ces joies, ces aspirations confuses, et créent puissamment comme la Nature; mais à son œuvre inconsciente, ils ajoutent,

---

en la continuant, la conscience, la sympathie étrange, l'étrange bonté de l'âme humaine, et un besoin d'idéalisme et de perfection qu'elle n'a connu jamais.

---

J'aime d'une curiosité passionnée ces musées d'histoire naturelle, qui me révèlent l'infinie pluralité des formes sorties de l'unité première, me montrent la vie toujours une sous ses manifestations sans nombre, me font entrevoir le prodige du *mouvement rythmé* dans les choses.

---

D'où vient ce rythme en elles, ce rythme qui a créé l'infini des formes et, dans le lointain des âges, l'étonnant madrépore, fleur bizarre reliant si mystérieusement les trois règnes, minéral, végétal, animal, *punctum saliens*, point vivant, apparu aux premiers temps de la genèse, et où la Nature semble avoir indiqué les principaux linéaments de ses rêves, point d'où sont partis les deux mondes, le végétal et l'animal, pour diverger ensuite et de plus en plus s'écarter l'un de l'autre?

---

L'instinct des animaux les plus obscurs, le plus bas placés sur l'échelle des êtres, et qui n'ont pas

même de système nerveux, ainsi les polypes, étonne, émerveille, déconcerte, obligerait à reconnaître la présence d'une *pensée directrice*, si inconsciente qu'elle fût, en tous les êtres, en toutes les parties de la Substance.

---

Dans le monde, comme dans le germe obscur de la plante ou de l'animal, une *pensée* serait-elle donc cachée, régissant leur évolution, donnant à l'être, animal ou plante, sa direction, son rythme, son *mode de mouvement*, pensée inconsciente, mais qui sait cependant atteindre, et sans errer, sans hésiter jamais, le but préconçu et voulu : mystère prodigieux, que rarement l'on médite!

---

Le rythme est partout et en tout, ce rythme qui est déjà la vie, partout, dans la molécule liquide, contractée comme les étoiles en une sphère parfaite, ou dans les cristaux de la grêle, de la neige, de la glace, étalant sur nos vitres leurs arborisations magiques. Le rythme, il est dans l'hymen chimique des métaux ou métalloïdes s'unissant selon des proportions, des nombres nécessaires; il est dans les tourbillons où sont entraînés les terres, les lunes, les soleils; il est dans le soulèvement de la mer vers les astres, et dans

---

ses mouvements, ses courants, et dans le cercle où roulent perpétuellement les eaux, de la mer à l'air, de l'air aux plaines et aux montagnes, des montagnes, des plaines à la mer.

Mais le rythme est surtout au plus haut degré de l'existence dans ce merveilleux monde végétal, où tout est musique, ravissement pour les yeux, et dans le monde animal, et son admirable anatomie.

Et l'on peut comprendre que les anciens aient divinisé les hommes qui portaient en eux la puissance, la magie du rythme, créaient l'art, le beau, la loi morale (la loi morale, rythme pur dans la sphère des actions humaines); — et ils les divinisèrent comme ayant eu cette faculté vraiment divine de sentir et reproduire ce rythme, visible ou caché, immanent dans les choses, et producteur en elles de la vie, de l'ordre, de la beauté sans défaut.

---

La réconciliation se fera un jour entre la Nature et l'Homme, et ce jour-là verra ou reverra l'accord de la vie et du rêve, de l'idéal et de la réalité. Ainsi que dans *la Mégère apprivoisée*, la guerre et la haine, le duel antique, parfois sauvage, de la Nature et de l'Homme feront place à l'hymen joyeux, aux fécondes amours, d'où sortiront

des enfantements magnifiques, des œuvres d'harmonie et de beauté, comme quelques-unes des plus pures créations grecques, d'un art sain, robuste, héroïque, ou quelques rêves des nobles génies de la Renaissance.

---

Je crois dans l'Homme tout-puissant, qui a créé le ciel et recréera la terre; qui a souffert comme Jésus, a été comme lui crucifié, a vécu dans des enfers; et qui aujourd'hui est ressuscité, et va rayonner dans sa gloire, et fera régner la justice, et bientôt jugera les vivants et les morts. Je crois à l'Esprit, à la Science, et à leur domination prochaine. Je crois à une Sainte Église universelle, à la communion des héros et des saints dans l'œuvre de réparation, de rénovation, d'amour, qui se continue d'âge en âge. Je crois à la rémission de bien des péchés; à la réconciliation de l'Esprit et de la Chair, à une haute vie idéale, et à mon éternité dans la vie éternelle de mon Espèce et du Monde.

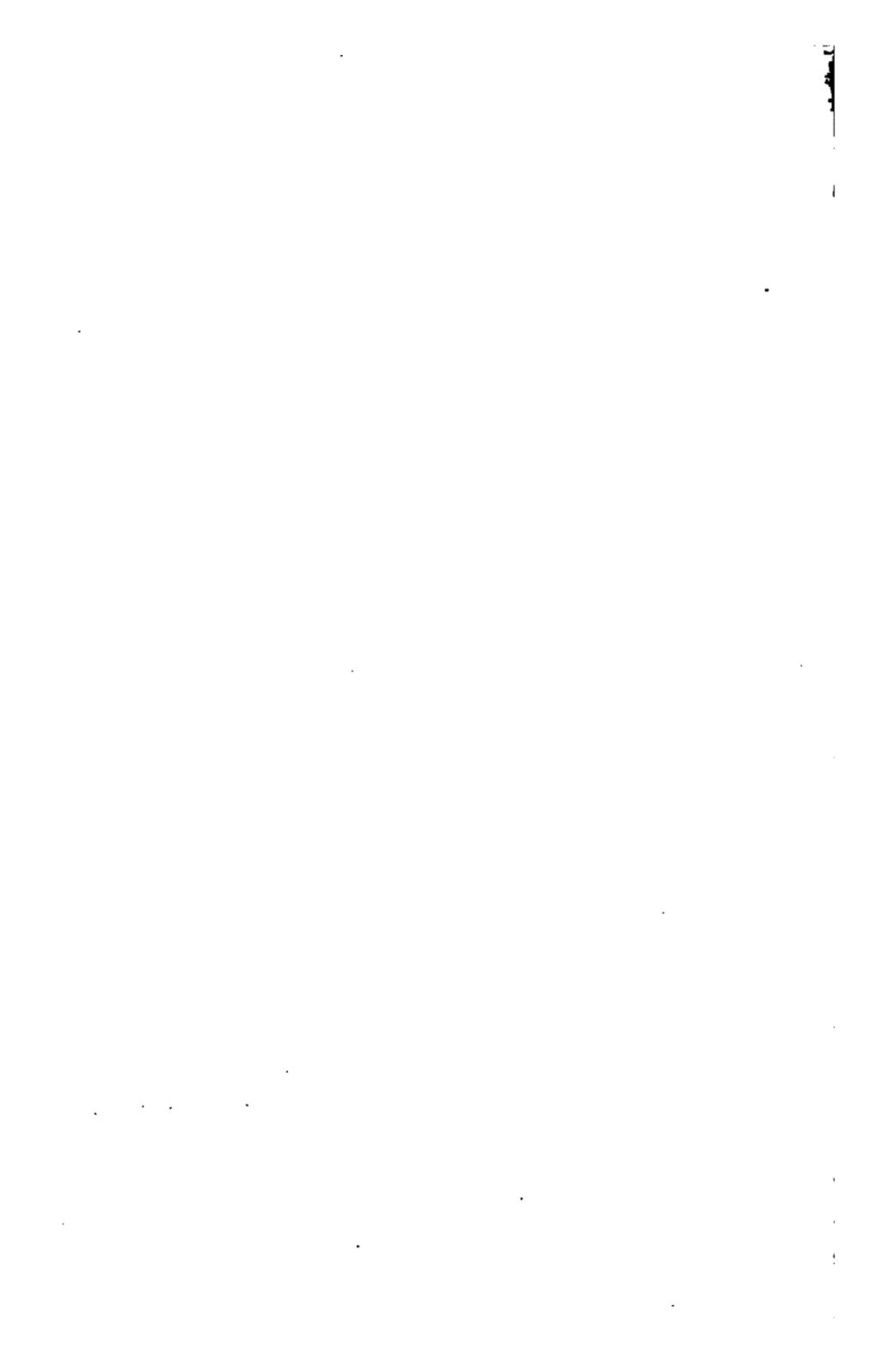
---

Et le dernier mot est : Que sais-je ? que sais-je, sinon qu'il est des vertus et des beautés à aimer, des douleurs à soulager, des maux à guérir, des illusions à toujours adorer, et de radieux paysages du ciel et de la terre, de magiques aurores, des couchants féeriques, de paradisiaques nuits d'été, et des lèvres tendres qui se joignent, et l'amour, le cruel et le délicieux, ou le fol amour, dont le nom seul fait trembler encore tout mon cœur, et des êtres bons et des êtres saints, et par moments des joies divines mêlées à cette misère humaine... et dans l'insondable profondeur, loin, oh ! si douloureusement loin en cet instant de mes regards et de mon âme, l'inconnu créateur du rythme, du rythme immanent à la vie, et qui semble être la vie même, Dieu, — un Dieu peut-être à retrouver?...





# Table





## TABLE

---

PRÉFACE. . . . .	I
SOUS LE CIEL DU NORD. . . . .	1
EN ORIENT. . . . .	65
L'Ivresse de Djelal-ed-Din. . . . .	67
La Sagesse d'Al-Ghazali . . . . .	91
La Forêt Brahmanique. . . . .	100
L'ILLUSION. . . . .	155
COSMOS. . . . .	179





*Achevé d'imprimer*

le cinq août mil huit cent quatre-vingt-seize

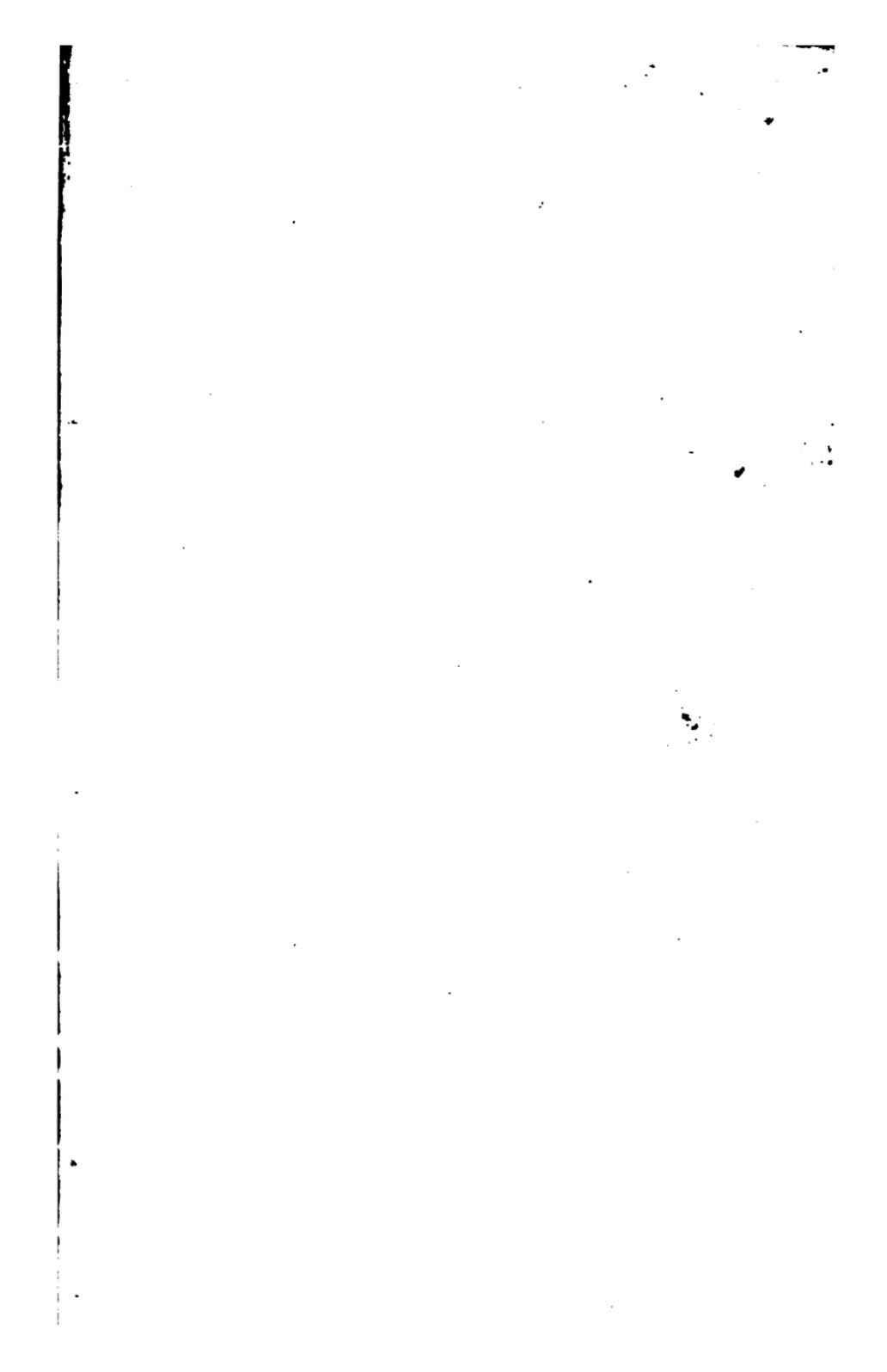
PAR

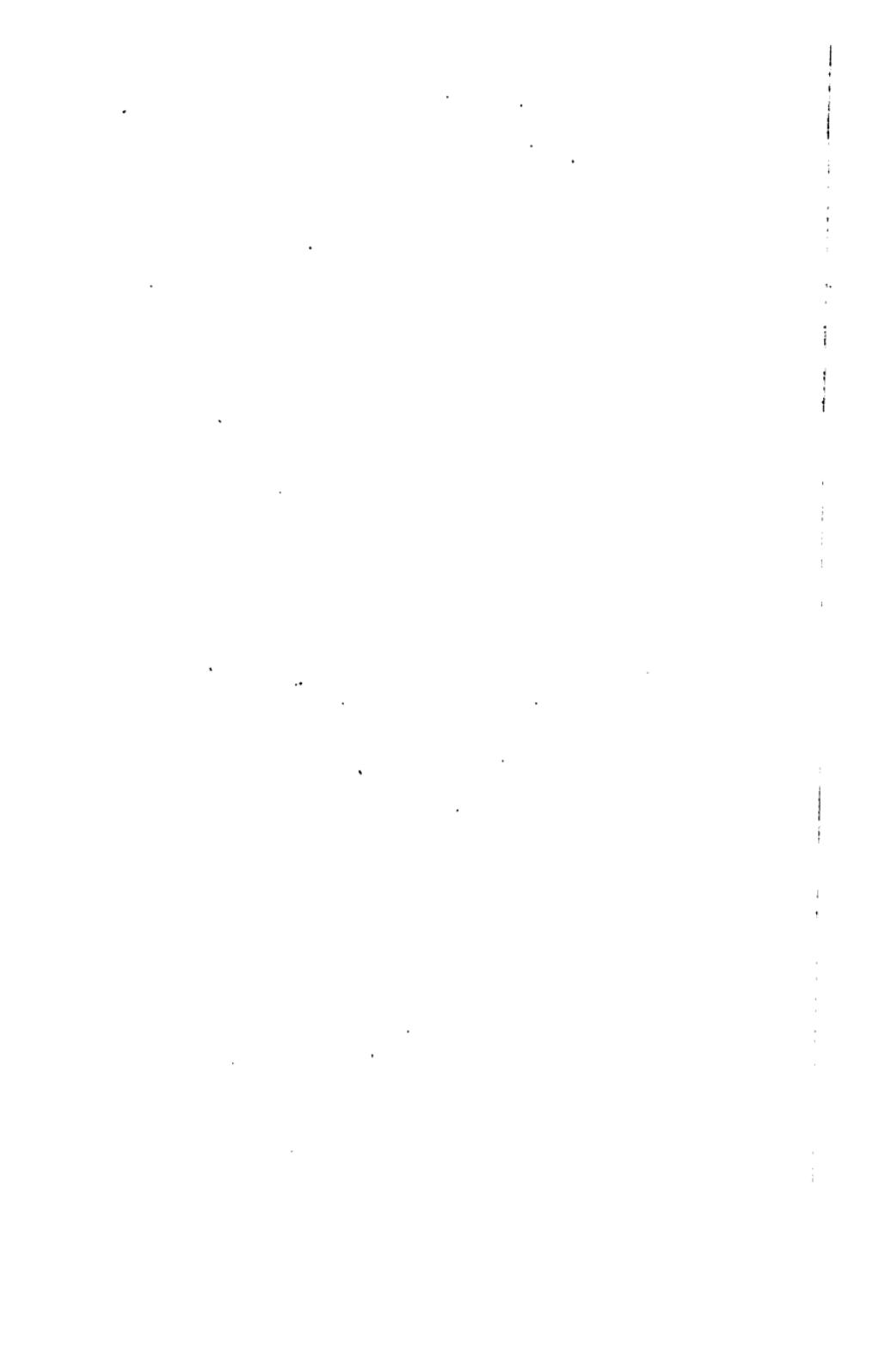
ALPHONSE LEMERRE

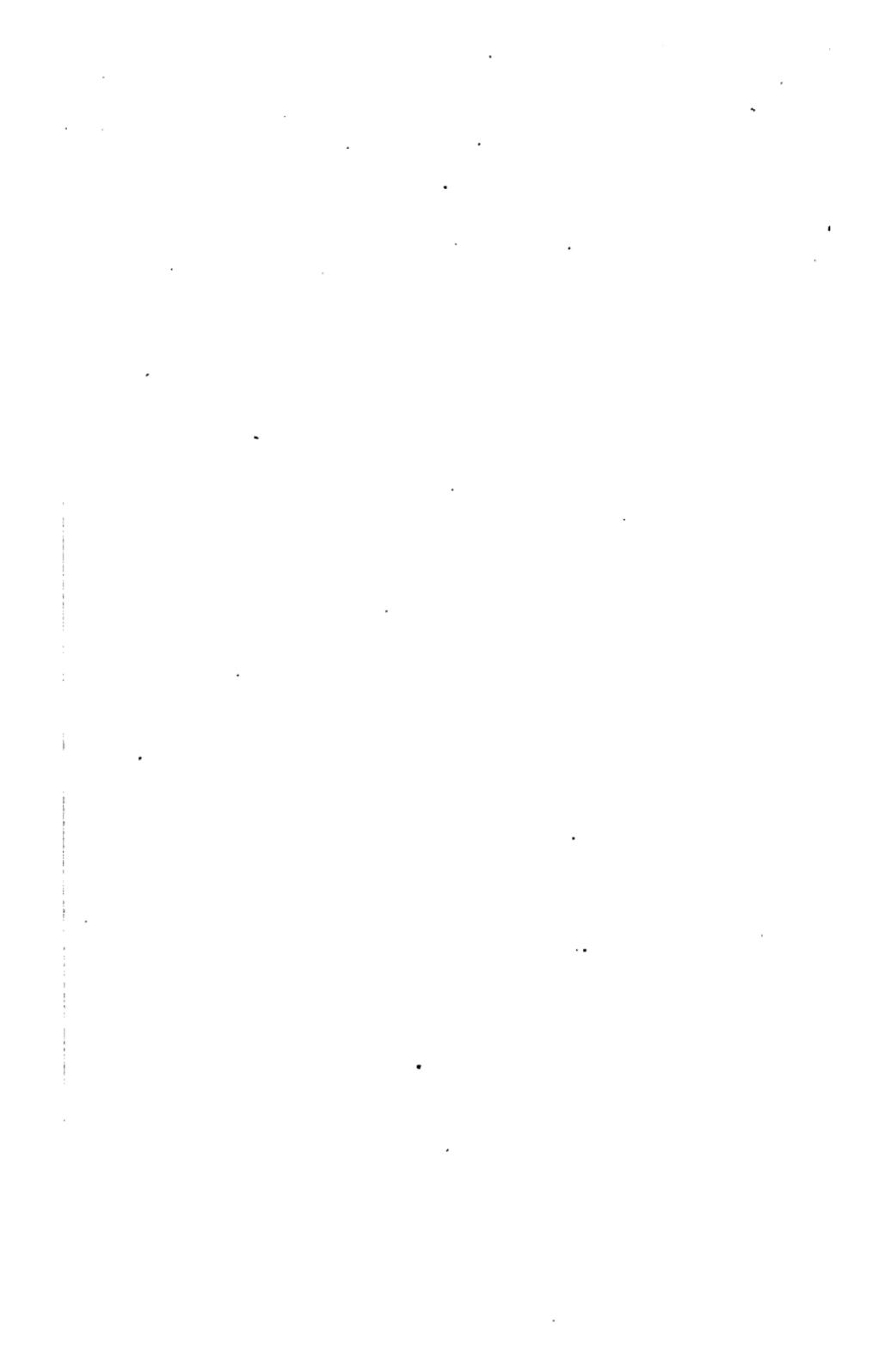
25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*









1931

847 L184 3G  
La gloire du noant  
Hills

AHA7835

3 2044 008 070 559

847  
L184  
3G

**RADCLIFFE COLLEGE**

Unless otherwise indicated, this book may be kept a calendar month, after which it will incur a fine of FIVE CENTS a day.

**DEFACEMENT is subject to a PENALTY.**

APR 14 '36  
May 14 '36  
JUL 10 VAC  
JUL 10 VAC  
APR 14 '36  
May 14 '36  
JUL 10 VAC  
APR 14 '36